

Vulg. Deuter. 14, 5 ; Apicius 8, 352), glosé πρόβατον ἄγριον, v. Thes. Gloss. emend. s. u. ; cf. *ferus*.

ouicerda, -ae f. : crotte de brebis ; cf. *muscerda* ; *ouispex*, *ouium inspector* (Gloss.).

suouetaurilia (on attendrait *suouitaurilia*) n. pl. : sacrifice composé d'un porc, d'un mouton, d'un taureau.

öpiliō : v. ce mot. Cf. encore les noms et surnoms *Ouius*, *Ouidius*, *Oinius*.

L'ombrion a u. v. *u. v. ouem*, *uvef*, *oui* « ouis ». De même que l'skr. *āvīl* et gr. δ(F)ις (hom. δις, att. δις), lat. *ouis* désignait le « mouton » sans exception de sexe. C'est l'état indo-européen, et le slave ne distingue qu'à l'aide de suffixes secondaires : *oīl-nū* « bœlier » et *oīl-ka* « brebis » ; le lituanien a fixé *avis* au genre féminin : « brebis », et a créé *āvinas* « bœlier ». Au sens restreint de « brebis », le mot a subsisté en germanique : v. isl. *aer*, v. h. a. *ouwi*, *ou* (et got. *awi*-str. « bergerie »), et en celtique : irl. *oi*. — Pour le nom du « bœlier » en latin, v. *artes*.

ouō, -ās (parfait non attesté ; du reste, les formes personnelles sont rares ; la forme la plus fréquente est *ouāns*), *ouātūm*, -āre : *ouantes*, *laetantes*, *ab eo clamore quem faciunt redentes ex pugna victores milites, geminata O littera*, P. F. 213, 7. Ancien (Plt., Ba. 1069), classique.

Le rapprochement avec *ouis* proposé par Bréal et le sens qu'il donne de *ouā* immoler une brebis pour la cérémonie du petit triomphe », d'où « être triomphant », ne semblent pas justifiés. Aucun des textes relatifs à l'*ouātūm* ne mentionne le sacrifice d'une brebis ; cf. Gell. 5, 6, 20 sqq. ; P. F. 213, 6 ; Plin. 15, 155. *Ouāns* a le sens de « pousser des cris de joie » ; cf. Vg., G. 1, 346, *omnis quam chorus et socii comitentur ouantes* ; 423, *ouantes gutture corui* ; Ae. 3, 189, et cūncti dicto *parēmus ouantes*, sens qui concorde avec la définition de Festus citée plus haut. Le mot s'est spécialisé ensuite dans le sens de « se réjouir d'une victoire, remporter un petit triomphe », par la même évolution qui fait que θράμβος, l'hymne chanté aux fêtes de Bacchus, a désigné la cérémonie du triomphe. Dans ni l'un ni l'autre des mots l'idée de sacrifice n'est envisagée. *Ouā* s'apparente donc (ou est emprunté comme *triumphō*) au gr. *euō* « cri de joie qu'on poussait aux fêtes de Bacchus ».

oxus, -i m. : *dolones... hos uolugis Graeco nomine oxos vocant*, i. e. *acutos*, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. ὄξος, substantivé et passé à la 2^e déclinaison.

ozinosus adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de **ozina* (*ozēna*) forme vulgaire de *ozaena*, transcription littérale de ὄξωνα (Plin., Theod. Prisc.).

chus », *εὐάζω*, et représente **ewaiō* avec passage de *ew-* à *ou-* comme dans *nouus* en face de *νέφος*.

Dérivés : *ouālis* (*corōna*) ; *ouātō* ; *ouatus*, -ūs (Val. Fl.).

ouūm, -i n. (*ouūs* et *ouua*, Orib.) : œuf. L'ō de *ouūm* est constant. L'o ouvert attesté par les langues romanes (v. fr. *uef*, etc.) provient d'une différenciation de la voyelle qui s'est ouverte devant le *w* ; cf. Meyer-Lübke, *Einf.*³, §§ 121, 128, 150. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6128. Celte : irl. *ub*.

Dérivés et composés : *ouātūs* : 1^o en forme d'œuf ovale (= φοεδή); 2^o moucheté, *ouārius* : qui récolte les œufs ; *ouārium* : φορόπον (Gloss.) ; *ouāpus* : ovipare. Tardif, peut-être création d'Apulée, Mag., p. 298, 24, *uiuipari et ouipari* : *ite enim appello quea Graeci ζωτόκα καὶ φοτόκα ; οὐαίφας* (Eust.) ; *ouālis* (tardif), M. L. 6123 c ; **exōvāre*, M. L. 3028 a.

Le nom de l' « œuf » a l'air d'un dérivé de type indo-européen, à *vrddi*, d'un nom signifiant « oiseau » (cf. gr. οἰωνός). Le grec a de même deux formes : *dor* **ωfōv* attesté par ὄνεα τὰ φά, Ἀργεῖον (Hés.) et ὄνειρος chez Épicharème ; et **ωfōv*, attesté par lesb. *ōion* et att. φῶν. Mais, dans les formes germaniques et slaves correspondantes, il n'y a pas trace de *-w-* intérieur : serbe *jáje*, et avec suffixe secondaire : v. sl. *ajice*, r. *jaicó*, etc., et v. h. a. *ei*, v. isl. *egg* (la forme *ai-* dans germanique **aiya-* n'indique rien sur la nature ancienne, **oi-* ou **ōi-*, de la diphthongue), etc. Les formes gall. *wy* et irl. *og* posent des problèmes (v. II. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 66). Ceci conduit à se demander si le *w* des formes iraniennes, grecques et latines ne proviendrait pas d'une étymologie populaire. Le *x* de pers. *zāya* s'est développé en iranien (v. un essai d'explication, BSL, Comptes rendus, 130, p. 90 sqq.). Le *j*-de arm. *ju* « œuf » est énigmatique.

ōxālis : rumex. Du gr. ὄξαλης (Plin.). M. L. 6129.

oxus, -i m. : *dolones... hos uolugis Graeco nomine oxos vocant*, i. e. *acutos*, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. ὄξος, substantivé et passé à la 2^e déclinaison.

ozinosus adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de **ozina* (*ozēna*) forme vulgaire de *ozaena*, transcription littérale de ὄξωνα (Plin., Theod. Prisc.).

pabō, -ōnis m. (Gloss.) : *uehiculum unius rotae*, CGL V 606, 45 et 585, 15 ; *pabillus*, -i m. (Lampr., Elag. 29). Mots de la basse latinité ; sans doute empruntés.

pabulum : v. *pāscō*.

pacō* ; **pāx, **pācis** f. : fait de passer une convention entre deux parties belligerantes (l'état de paix résultant de la *pāx* se disant plutôt *ōtium*, cf. *indūtiae*) : *pacem a pactione condicionum putat dictam Sinnius Capito*, *quae utriusque inter se populo sit obseruanda* », dit Festus 260, 13. Personnifié et divinisé : « divinité qui preside à la paix, Paix ». Sens dérivés : « agrément d'une convention ou d'une demande, sentiments qu'amar le paix, bienveillance » ; cf. Vg., Ae. 3, 369, *Hic Helenus, caesius primum de more iuuencis, | exorat pacem diuon* ; Cic., Rabir. 2, *pacem ac ueniam ab Ioue petere* ; et les expressions *pāce tuā*, *sine pāce tuā* (Vg., Ae. 10, 31) « avec, sans ta bienveillance, c'est-à-dire ta permission » ; *pax Domini*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6317. Passé en irl. *paxa*, *pōc* et en britt. *pōc* au sens chrétien de « baiser (de paix) » ; et au sens de « paix » : britt. *peoch*, *peuch*.

pār est un nom d'action, de genre féminin, du type *nez*, *precēs*, etc., de la racine **pāk-* « fixer par une convention, résoudre par un accord entre deux parties », alternant avec **pāg-*, qui désigne surtout un acte physique ; cf. *pāngō* (*pangere pacem* et *pacisci pacem*, T. L. 9, 17, 7 et 9), *com-pāgēs*.

A cette même racine appartiennent les formes anciennes, *pacit*, *pacunt*, d'un verbe *pacere*, usitées dans la loi des XII Tab. 8, 2, *ni cum eo pacit, talio esto* « s'il ne conclut pas un accord avec lui » ; 1, 6, *rem ubi pacunt, orato... ni pacunt* au cas où ils terminent l'affaire par un accord » ; *paciō*, -ōnis f., cf. Fest. 296, 35 : *pacionem antiqui dicebant quam nuna pactionem dicimus* ; cf. *diciō*, -ōnis (en face de **dix*), et *legiō*.

La langue classique a gardé l'inchoatif *paciscor*, -ēris, *pactus sum*, *pacisci* (doublet *paciscō*, -is dans Naevius et Plaute), de même sens que *pacere*, et *pactō*. Le neutre de *pactus*, *pactum* « pacte, convention » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6138, *pactum*, -a, et en germanique : v. h. a. *pfāhta*, d'ou m. h. a. *pfāhten* « pactare ») s'emploie souvent dans des expressions *quō pactō*, *tali pactō*, où *pactō*, par affaiblissement de sens, n'est plus qu'un équivalent de *modo*, *ratione*. Cf. encore *pactiōnūm* (Aug., Epist. 61, 2). De *paciscor* existent les composés *compecciscor* (-pa-), d'où *compēctō*, *dē*, *ex compēctō* « de concert », *dēpeciscor*, *dēpaciscor* (usité par Cicéron, rare en dehors de cet auteur) ; *dēpēctō* (God. Theod.) ; **dispeciscor* ?, le participe *dispectus* (var. *dispestus*) est peut-être dans Apul., Met. 4, 26. L'adjectif composé *compactus* se rattache à *pangō*.

P

Dérivés et composés de *pāx* :

pācō, -ās (inf. pass. *pakari* dans l'inscription de Duenos?) : pacifier ; demeuré dans les langues romanes avec les sens spécialité d' « apaiser par de l'argent, payer » ; cf. M. L. 6132 ; B. W. s. u. (cf. *pacutum* > esp. *pecho*, port. *peito* « impôt ») ; à l'époque impériale, *pācātor*, -tiō, -tōrius ; *perpācō* (T.-L., Flor.) ; *impācātus* (Vg.).

pācō adj. (Ov.) ; *Pācēnsis* « habitant des colonies dont le nom commence par *Pāx* », par exemple *Pax Iūlia* ; *pācīfer* (poétique) ; *pācīfīcus* (= εἰρηνικός) et ses dérivés : *pācīfō*, M. L. 6136, etc. ; *impācīfīcus*. Certaines formes romaines supposent aussi **pācīdīs*, M. L. 6135, créé sans doute d'après *placīdīs*, **pācēnītārē*, M. L. 6133 ; **expācārē*, 3029. Cf. aussi sans doute les noms propres dérivés : *Pācius*, *Paccius*, osq. *Pakis* ; *Pāciulus*, osq. *Pakul*, *Pakullius*, osq. *Pakulli*, lat. *Pāciuīus*, mars. *Pacuīes*, lat. *Pāciōnīus*, *Pācūlētūs*, etc.

L'existence d'une double forme **pāk*, **pāk-* et **pāg-*, **pāg-* dans une racine qui fournit des formes radicales athématiques comme lat. *pāx* et comme le présent à infixé sur lequel reposent lat. *pangō* et got. *fāhan* (de **fanhan*) n'a rien de naturel.

L'ombrion a *paca* « causa » (adv.), *pase* « pāce » et *pacer* « propitius » (nom. pl. *pacer*) ; cf. marse *pacer* « propitiūm » et pél. *pacris* « pācātī, comme *sacer*, -*crīs*. L'u de osq. *prupukid* « ex antepactō » n'est pas clair.

Le grec, qui n'a pas de correspondant à la forme nominale *pāx*, a, en revanche, un aoriste radical dans l'āπάτη homérique κατέτητη « il s'est fiché en terre », A 378, à côté de πάγη, πάγη qui est usuel. L'aoriste factif ἀπάτη et le présent πάγνωμι ont été faits secondairement. Le parfait πέπάγη (πέπηγεν « il est fixé » chez Homère) est ancien, en face de lat. *pepīgi*. A côté de cette forme à sonore, le grec a, avec le représentant de -*k*, πάσσαλος (att. πάτταλος) « cheville, piquet » et πάσσακ- « pieu » (dat. mégarien πάσσακι, Aristophane, Ach. 763, et πάσσακίουσα πάσσαλεύσα, Hés.). Cf. *pālūs*.

Au contraire, le germanique a généralisé, pour la forme verbale, le type à -*k*, et il offre le causatif v. *sax*. *fōgian* « adapter », etc. ; et, en face de lat. *pangō*, la nasale infixée marque un aspect déterminé dans got. *fāhan* « saisir » (parf. *fajfāh*), v. h. a. *fāhan* (parf. *fāng*, partic. *gīfāng*), comme dans lat. *pangō*. En face de l'adjectif ombr. *pacer*, il y a got. *fāgīs* « convenable », etc. — Avec représentant de *-*g*, on cite le mot représenté par v. sax. *fac* « enclos » ; cf. *pāgūs*, etc.

Sans doute à cause de son caractère athématique, qui entraîne des formes anomalies, la racine n'est représentée dans la plupart des langues que par des mots isolés ; on signale tch. pol. russe *paz* « joint ». La racine

de av. *pas-* « lier », à laquelle appartient skr. *pácah* « lien », semble exclue par le vocalisme.

paedagōgus, -i m. : esclave qui accompagne les enfants, précepteur. Emprunt au gr. παιδαγωγός (Plt.).

Dérivés : *paedagōgō* f., -ātus, -tūs « éducation » (Tert.); *paedagōgiūm* = παιδαγωγεῖον (Sén., Plin.); *paedagōgiūnus* (Amm., Cod. Theod.).

paedicō (pēdīcō), -ās, -āre : être pédéaste. Dérivés : *paedicō*, -ānis et *paedicātor*. Mot vulgaire (Catull. 16, 1; satiriques, Priapées). Formé sur le gr. παιδικός, τὰ παιδικά « mignon »; l'i est dû à l'influence de *pudicus* (cf. *dēpudicāre*), avec lequel **paedicus* formait un couple antithétique. Sans rapport avec *pēdō*, *pōdex*, malgré Buecheler (Kl. Schrift. I 104).

paedor, -ōris m. (rare, archaïque et poétique) : saleté, puanteur.

S'y rattachent : *paedidus* (très rare); *paedidos* (pe-codd.), *sordidos significat aique obsoletos*, P. F. 248, 7.

Mots très rares. Il n'y a pas de verbe *paedeo*. Noter la diptongue *ae* des mots qui marquent une diformité, une maladie, etc.; cf. *aeger*, *taeter*, *cæcus*, etc.

paegniārius, -i m. : gladiateur qui se livrait à une simple escombre (Suét., Calig. 26, 8; Inscr.). Dérivé hybride de παῖγνυον « jeu ».

pælex (pel(l)ex; *pelica*, Gloss.), -icis f. : *pelices nunc quidem appellant alienis succumbentes non solum feminæ, sed etiam mares* (cf. Suét., Caes. 49). *Antiqui proprie eam pelicem nominabant quae uxorem habent nubebat*, P. F. 248, 1; « maîtresse d'un homme marié, concubine », puis « maîtresse » en général. Correspond au gr. πάλλαξ, παλλάχ cf. Paul., Dig. 50, 16, 144, avec lequel il est peut-être en rapport. Irl. *caila*.

Dérivé : *pælicatus*, -ās m. : concubinage.

Mot vulgaire, comme l'indique la formation en *-ex* (cf. *cimez*, etc.), et de forme mal fixée. La graphie la mieux attestée est *pælex*; *pellex* semble dû à un rapprochement soit avec *pellis* (cf. *scortum*), soit avec *pellicio*, cf. *pellicātor*. Ancien (*lex Numa*), usuel, non romain. On rapproche av. *paiākā*, nom donné à la séductrice qui fait tomber en faute les hommes pieux (pers. *pari* fr. *péri*), gr. πάλλαξ (le λι doit être une géménée expressive), dont provient sans doute l'hébreu *pilegē* « maîtresse »; et irl. *airech*, gén. *airig* « concubine ». Si *pælex* provient du gr. πάλλαξ, ce peut être par un intermédiaire étrusque cf. *crāpula*. Tous ces mots se ressemblent, sans se laisser réduire à un original commun, ce qui n'étonne pas pour un mot de ce sens.

paemīnōs : v. *pēminōs*.

paene (*pēne*) : presque, peu s'en faut; gr. σχεδόν. Pas de comparatif. Un exemple de superlatif *paenīsūme* « il s'en faut d'un rien, d'un cheveu » dans Plt., Au. 466. Ancien, usuel, classique; rare à l'époque impériale. Non romain.

De là : *paene insula* (juxtaposé), *paenultimus* = πατέλευτος. Cf. aussi *paenītēt*, et peut-être *paenīria*.

Aucun rapprochement sûr; mot à diptongue en *ae*.

paenītēt, -uit, -ēre : impersonnel dont le sens premier est « je n'ai pas assez de; je ne suis pas content ou

satisfait de », Plt., St. 550-551, *immo duas dabo, inquit ille adulescens, una si parvum; et si dūarum paenītēt, addentur duae*; Mi. 740, *nile me paenītēt iam quando sumptui fuerim tibi*; cf. encore Cés., B. C. 2, 32, 12; Cic., Off. 1, 1, 2; Att. 1, 20, 3; 12, 28, 2; T. L. 4, 38, 10. De là on est passé au sens, le plus souvent attesté de « avoir du regret de, se repentir », qui a amenuisé la graphie *poenītēt*, influencée par *pōena*. Le verbe tend à devenir personnel dans la langue parlée; de bonne heure on trouve les participes *paenītētēs*, *paenītētēs* au sens de « qui se repente », « dont on doit se repentir »; et la Vulgate écrit *paenītētēs et credite Euangelio*, Marc. 15. On même *se paenītētēs*, réflechi (Sort. Sangal. 2, 10), M. L. 6629 et 6630, *poenītētēs*, *poenītētēs*. Celtique : *id pennit, penītētēs*; britt. *penyd*.

Dérivés et composés : *paenītētēs* (depuis Publicius); *paenītētēs* (langue de l'Église); *paenītētēs*, *impaenītētēs*, *tentia* (langue de l'Église); *impaenītētēs* (Apul.), d'après gr. ἀμετανόητος. Les langues romanes supposent aussi **rēpoenītētēs*, M. L. 7224; *re-poenītētēs*, id. 3053 a, toutes formes qui attestent l'influence de l'Église. V. B. W. *repentir*.

Paenītētēs semble apparenté à *paene*; mais la dérivation en est obscure; y a-t-il eu un adjectif **paenītētēs* qui a servi d'intermédiaire?

paenūla, -ae f. : manteau à capuchon. Emprunt au gr. φανόλης. L'absence d'aspiration atteste l'ancienneté de l'emprunt (cf. *ampulla*). Il passe au genre féminin (cf. *charta*), peut-être un prototype dorien. Attesté depuis Plaute; usuel. V. Schwyzer, Mus. Helvet. 3, 1945, p. 50 sqq.

Dérivés : *paenūlātūs*, -eus, -ārius; *subpaenūlātūs* (Not. Tir.).

paenūria (*pēnūria*), -ae f. : manque, besoin, pénurie. Ancien (Pac., Tér., Varr.), usuel, classique. Non romain. Pas de dérivé. Peut-être à rattacher à *paene*.

paetus, -a, -um : un peu louche; cf. *strabonē/appelat paetum pater*, Hor., S. 1, 3, 45. Usité comme surnom (*Paetus Caecina*; *Paetina*). Ancien (Plt., fr. 118 ap. Fest. 514, 12). Non romain. Diminutif : *paetus*.

Etymologie inconnue; pour la diptongue, cf. *cæcū*.

pāgānūs : v. *pāgūs*.

pager (*phager*, *p(h)agrus*), -i m. : pagre? poisson mal déterminé (de mer, ou de rivière); *ī fluiātūlīs*, Plin. 3, 113; cf. de Saint-Denis, *Vocab.* des animaux marins s. u. Emprunt au gr. πάγρος (φάγρος). Le nom subsiste en grec moderne, en Italie (*pagro*), en Sardaigne, aux Baléares et en Espagne.

pāgīna, -ae f. : *-ae dictae quod in libris suam quae optineant regionem ut pagi; uel a pangendo, quod in illius versus panguntur, i. e. figuraunt*. P. F. 247, 8. Classique usuel. Irl. *pagan*.

« *Pāgīna* a commencé par être un terme d'agriculture il désignait une treille. Plin. 17, 169 : *Semper uero quod tanis seminari, hoc est ut quinto quoque pālo singulū iugo pāgīnae includantur*. De là au sens figuré : colonne d'écriture, une page ». Cf. la métaphore *exārī* « écrire ». — De *pāgīna* vient *compāgīnāre* joindre.

satisfait de », Plt., St. 550-551, *immo duas dabo, inquit ille adulescens, una si parvum; et si dūarum paenītētēs, addentur duae*; Mi. 740, *nile me paenītētēs iam quando sumptui fuerim tibi*; cf. encore Cés., B. C. 2, 32, 12; Cic., Off. 1, 1, 2; Att. 1, 20, 3; 12, 28, 2; T. L. 4, 38, 10. De là on est passé au sens, le plus souvent attesté de « avoir du regret de, se repentir », qui a amenuisé la graphie *poenītētēs*, influencée par *pōena*. Le verbe tend à devenir personnel dans la langue parlée; de bonne heure on trouve les participes *paenītētēs*, *paenītētēs* au sens de « qui se repente », « dont on doit se repentir »; et la Vulgate écrit *paenītētēs et credite Euangelio*, Marc. 15. On même *se paenītētēs*, réflechi (Sort. Sangal. 2, 10), M. L. 6629 et 6630, *poenītētēs*, *poenītētēs*. Celtique : *id pennit, penītētēs*; britt. *penyd*.

Dérivés : *pāgīnūla*, *pāgīlla* (Cic.); *pāgīnātūs*, -lis (ardifs); *pāgīnō*, -ās « bâti » et « composer » (Paul. Nol. Ambr.); *compāgīnō* « composer » (Ital.); cf. M. L. 6147, *pāgīnāre*; 6144, **pāgīlla*.

pāgūs, -i m. : borne fichée en terre (cf. *pāgō*), sens qui apparaît encore dans Vg., G. 2, 382, *praemītētēs* *īgenītēs pāgos et compāta circum* | *Thesīda posuere* (mais il y a peut-être ici influence de πάγος); de là « territoire délimité par des bornes, district ». Souvent joint à *vīcīa*, qui désigne le centre des habitations. Ancien, attel. Celtique : britt. *pau*.

Dérivés : *pāgānūs*, -a, -um : relatif aux *pāgī* : -a lex; subst. *pāgānūs*, -i m. : habitant du *pāgūs*, paysan (classique). De *pāgānūs* dérivent : *Pāgānātā* n. pl. « fêtes du *pāgūs* » (Varr.); *pāgānīcīs*, -a, -um : appartenant au village, villageois; -a (sc. *pīla*) : balle de nature particulière employée d'abord par les paysans, cf. Rich. s. u.; *Iuppītēs* -us; *-ārīfētēs*; *pāgātīm* (comme *ūcātīm*). Composé : *sēmīpāgānūs* (Mart., Prol.). *Pāgānūs*, dans la langue militaire, a pris le sens de « civil » (comme *urbānūs*) par opposition au soldat, qui était *castrēnsis*; cf. notre « civil » ou « bourgeois ». Dans la langue de l'Église, les *pāgī* étant demeurés longtemps rebelles à la christianisation, *pāgānūs* a désigné le « païen » (comme *gentīlēs*, gr. Ἕλλην; v. Bickel, Rh. M. XCVII, 1934, 143). On a supposé aussi que ce sens avait été créé en opposition avec *mīlē Christi*; v. en dernier lieu A. Piganiol, *L'Empire chréien*, p. 382 et n. 104. V. enfin Chr. Mohrmann, Vig. Chr. 6, 109 sqq., et M. Leumann, G. 36 (1957), 148 qui voit dans *pāgānūs* le correspondant du gr. ἔθνος. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6141, et en irl. : *pagan*.

A ce sens se rattachent *pāgānītēs* « païenneté » (Cod. Theod.) et *pāgānīsmus*, hybride formé à l'aide du suffixe grec *-ītēs* sur le type ἔθνησμός, *πατριαρχός* (St. Aug.); l'influence du grec est si forte que ce sont créent dans *ētēs* en opposition avec *mīlē Christi*; v. en dernier lieu A. Piganiol, *L'Empire chréien*, p. 382 et n. 104. V. enfin Chr. Mohrmann, Vig. Chr. 6, 109 sqq., et M. Leumann, G. 36 (1957), 148 qui voit dans *pāgānūs* le correspondant du gr. ἔθνος. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6141, et en irl. : *pagan*.

À ce sens se rattachent *pāgānītēs* « païenneté » (Cod. Theod.) et *pāgānīsmus*, hybride formé à l'aide du suffixe grec *-ītēs* sur le type ἔθνησμός, *πατριαρχός* (St. Aug.); l'influence du grec est si forte que ce sont créent dans *ētēs* en opposition avec *mīlē Christi*; v. en dernier lieu A. Piganiol, *L'Empire chréien*, p. 382 et n. 104. V. enfin Chr. Mohrmann, Vig. Chr. 6, 109 sqq., et M. Leumann, G. 36 (1957), 148 qui voit dans *pāgānūs* le correspondant du gr. ἔθνος. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6141, et en irl. : *pagan*.

À ce sens se rattachent *pāgānītēs* « païenneté » (Cod. Theod.) et *pāgānīsmus*, hybride formé à l'aide du suffixe grec *-ītēs* sur le type ἔθνησμός, *πατριαρχός* (St. Aug.); l'influence du grec est si forte que ce sont créent dans *ētēs* en opposition avec *mīlē Christi*; v. en dernier lieu A. Piganiol, *L'Empire chréien*, p. 382 et n. 104. V. enfin Chr. Mohrmann, Vig. Chr. 6, 109 sqq., et M. Leumann, G. 36 (1957), 148 qui voit dans *pāgānūs* le correspondant du gr. ἔθνος. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6141, et en irl. : *pagan*.

ton, Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6154. Celtique : écoss. *fal*, bret. *péuln*; germanique : néerl. *pael*. On lit aussi dans les gloses *paleta* (*palēta*, *palēna*): σφενδόνη δαχτυλόν ὡς Τρύπος ἐν τῷ..., CGL II 141, 10.

V. *pāz*, *pālūs*, *pāgō*.

palacurna (*palacrana*), *palaga*, -ae f. : lingot d'or. Mot espagnol, d'après Pline, qui l'emploie 33, 77. Cf. *bal(l)uca*, *baluz*.

palæstra, -ae f. : palestre, gymnase. Emprunt au gr. παλαῖστρα. Depuis Plaute; usuel. Les dérivés sont grecs, sauf les verbes tardifs *palæstrā*, -ās et *palæstrīzō* (Boëce).

† *palagga*, -ae f. : palestre, gymnase. Emprunt au gr. παλαῖστρα. Depuis Plaute; usuel. Les dérivés sont grecs, sauf les verbes tardifs *palæstrā*, -ās et *palæstrīzō* (Boëce).

palagra : *pustula rupta in cute*, CGL III 604, 23. Déformation de *pellagra*, formé comme *podagra*, *mentagra*, d'après Niedermann, Festscr. Tappolet, 231 sqq.

palam adv. : en public, aux yeux de tous (souvent joint à *āpētē*, *lūce*, *lūci*; s'oppose à *clām*, *secrētō*, *occultō*); fréquent dans *ētēs palam* « être de notoriété publique ». A l'époque impériale, *palam*, sans doute d'après *clām*, *cōrām*, est traité comme une préposition suivie de l'ablatif. Ancien, usuel. M. L. 6155.

Formes renforcées : *prōpalam* (cf. *prōpatulūs*), d'où a été tiré, à basse époque, *prōpalō*, -ās, -āre, glosé *ma-nīstērātē*; *prōpalātūm* « omnibus nōtūm factūm »; *ad-in-palam*; *dēpalō* « découvrir » (Ps. Cypr.).

La ressemblance de russe *pōlyj* « ouvert, découvert » risque d'être fortuite; en ce sens particulier, les deux mots se trouvent isolés. Toutefois, *palam* rappelle *plānus*, qui ne se sépare pas aisément de v. s. *polje* « champ » et, par suite, de russe *pōlyj*. D'autre part, le hittite a *palhi* « large ».

**palara*, -ae f. : forme supposée par certains dans Anthol. 762, 11, *dulce palara sonat, dicunt quam nomine droscam*, et qui est conservée peut-être dans l'ital. *palāta*, M. L. 6156. Mais les manuscrits ont *per ora*, et peut-être faut-il lire, avec M. Niedermann, *perola* (= all. *Pirol* « Pfingstvogel » : merle doré); tout ceci très incertain.

palasea (*plasea*) : nom d'une partie des entrailles de la victime : *quid palasea siue, ut quidam cognominant, plasea? Ex quibus est omentum pars quaedam... bouis cauda est plasea siliqine et sanguine delibuta...*, Arbor nob. 7, 24.

Palātūm, -i n. : le Palatin, colline de Rome (étymologies populaires dans Fest. 245, 3), dont le nom, à l'époque impériale, a été employé par les poètes, puis, dans la prose de basse époque, pour désigner un « palais », parce que c'était sur le Palatin que s'élevait la demeure impériale. L'adjectif *palātīnus* a pris aussi le sens de « du palais » et, substantivé, a désigné un officier du palais (Mart.). M. L. 6159. Celtique : irl. *pālās*, *pelāit*; germanique : v. h. a. *pfalanz*, etc.

Häflein.

Autres dérivés : *Palātua*, -ālis; *Palātuar*; v. *Varr.*, L. L. 7, 45; *Festus* 476, 2.

palātūm, -i n. (quelquefois *palātus*) : palais, voûte formant le toit de la cavité buccale. Employé par Ennius pour désigner la voûte céleste, *caeli palatum*, Inc. 16, peut-être à l'imitation du gr. ὡράνως; cf. *Aug.*, *Ciu.* D. 7, 8, p. 284, 2 Domb : *quod... hiatus noster cum os operimus mundo similis uideatur, unde et palatum Graeci ὡράνων appellant et nonnulli, inquit (Varro), poetae Latini caelum uocauerunt palatum*. Considéré comme le siège du goût et employé pour désigner le goût lui-même, M. L. 6160. V. B. W., *palais*, II.

Étymologie obscure. Peut-être étrusque : cf. étr. *jalad* « ciel », d'après *Fest.*, P. F. 78, 23. *Palātūm* pourraient avoir la même origine; uu mot prélatin?

1. *palea* (*palia*), -ae f. : menue paille, balle du blé; puis, à basse époque (Vulg.), la « paille » elle-même (panroman dans ce sens, M. L. 6161, B. W. s. u.; le passage à ce sens s'explique, comme le suggère M. Niedermann, par le fait que l'on se servait primitivement, comme litière, de la balle de blé ou d'avoine, qu'on remplaça ensuite par de la paille; cf. *Varr.*, R. R. 1, 13, 4, *operta stramentis ac palea*; 3, 10, *substernendum palea*; en celtique : bret. *armor. pell*, *pel*.

Dérivés : *paleālis*, -ris adj.; *paleāre* : tas de paille, M. L. 6163; *paleātūs* : mêlé de paille; *paleārium* : grenier à paille (Col.).

Le slave et le Baltique ont des formes à -ū/-ū- au sens de « menue paille (susceptible d'être emportée par le vent quand on vanne), balle de blé » : v. pr. *pelvo*, lit. *pēlūs*, lett. *pelus*, *pelavaas* (pluriel), v. sl. *plēvъ* « *χρυπον* » (s. *plēvъ*, r. dial. *polōva*, avec intonation rude difficile, supposant **pēlūwā*, pourvu de *vrddhi*), et l'*Atharvaveda*, XII 3, 19, a, au même sens, l'accusatif pluriel *palāvan*, avec l indiquant un mot de la langue courante, étranger au vieux fonds védique. Lat. *palea* n'a pas trace d'un -ū- correspondant; cf. lit. *pelai* = lett. *peli* et russe dial. *pelā* (même sens). Le vocalisme radical zéro suggéré par lat. *palea* est celui qu'on attend dans un dérivé tel que ce mot.

2. *palea*, -ae f. : barbes du coq. Dérivé : *palear*, neutre usité surtout au pluriel : barbes du coq, fanons du bœuf; premier estomac des ruminants. Conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 6162.

Sans rapport visible avec *palea* « balle du blé ». Peut-être à rattacher au groupe de *pellis*.

Palēs, -is f. : *dicebatur deo pastorum, cuius festa Palilia dicebantur; uel ut alii uolunt, dicta Parilia quod pro parte pecoris eidem sacra fiebant*, P. F. 248, 17.

Le mot religieux est à rapprocher sans doute du second terme de *ōpīliō*. Quant à *Parilia*, l'r y résulte d'une dissimilation normale en latin!

palla, -ae f. : grande mantille de femme, formée d'une pièce d'étoffe oblongue ou rectangulaire qu'on pliait de certaine façon avant de s'en revêtir (de là l'emploi du mot dans Horace pour désigner un rideau). Désigne aussi le vêtement que portaient les musiciens sur la scène; ou encore une jaquette gauloise. Ancien (Plt., Naev.), usuel. Britt. *pall*.

A *palla* se rattache : *palium*, pièce principale du vê-

tement des Grecs, correspondant à la *toga* latine. L. 6168; B. W. sous *poēle* II. De *palium* dérivent : *palītūs* (opposé à *togātūs*) : vêtu du palium; se dit des Grecs (cf. *fābula pallīata* en face de *f. togātā*); *palīlūs*, M. L. 6167 a; *pallīlūtūs*, -tim; *pallīlāstrūm* (Apul.). Germanique : v. h. a. *pfelli*, m. h. a. *pfelle*, *pfellor*; cf. irl. *caille*, etc.; peut-être aussi le dérivé *fallīnga*.

Palla, *pallium* devraient être d'origine grecque comme les vêtements qu'ils désignent. Mais en grec on ne trouve rien à rapprocher, sauf peut-être φάρος, hom. φάρος. De *pār(u)tā? Mot « méditerranéen »?

pallō, -ēs, -ūl, -ērē : être pâle (ou jaune pâle); le verbe s'applique à des populations de teint foncé; de là vient qu'il puisse qualifier des objets de couleur jaune, l'or, certaines fleurs, etc.). Ancien, usuel, surtout dans la langue poétique.

Formes nominales et dérivés : *pallor* (nom de genre animé, comme *pauor*, et divinisé; cf. T.-L. I 27, 7), M. L. 6169; *pallīdūs*, M. L. 6167 (formes savantes); *pallīlūs* (Catul.); *pallīlītūs* (Gloss.); *pallēscō*, M. L. 6166; *expallēscō*; *com-, ex-pallīdūs* (époque impériale); *impallēscō* (Pers., St.); *perpallīdūs*.

Le -ll- de *palleō*, *pallīdūs* et de *pullūs* appartiennent à la série des géménées expressives, comme sans doute -ll- du gr. πελλός (adjectif vulgaire : τάν ολύ τάν πελλός « la brebis brune », Théocr. 5, 99). La famille de ce mot, qui indique une nuance « pâle », du « bleu », ou du « bleu pâle », ou du « gris », est largement représentée. En dehors de *palleō*, *pallīdūs*, le latin n'a guère que *palumbīs* et *pullūs* (v. ces mots). Mais ailleurs il y a nombre de mots bien attestés :

V. sl. *plavū* « λευκός » (r. *poloojī*), lit. *palavas* « pâle, jaune clair », v. h. a. *falo* « pâle, livide », en face de av. *pourusā-* « gris » (en parlant des cheveux). L'accentuation de gr. πελλός montre qu'il faut partir de *πελλος; le sens est « gris blanc », dit soit de « vagues », soit de poils rendus blancs par l'âge; avec vocalisme o : πολλος.

V. dial. *palitāb* « gris (par l'effet de la vieillesse) », fém. *paliñi* (avec l qui caractérise un mot pris à la langue courante, étranger aux vieux fonds védique); att. πελλός, ion. πελλόνος « livide, sombre ».

Pers. *pīr* « gris, vieux » (de *pary-a-), arm. *alik* « vagues » et « barbe, cheveux gris », d'où *alevor* « gris ».

Il y a eu sans doute un nom radical dont le lituanien, par exemple, a une série de dérivés : *pelē* « souris », *pelēt* « moisir », *pilkas* « gris », etc. Cf. *palumbīs*.

pallium : v. *palla*.

palma, -ae f. : 1^o paume de la main (et, par métonymie, la main tout entière); « palme » de la patte d'un palmipède (Plin. 10, 52), d'où *palmipēs*. Sens dérivés : « partie du tronc d'où s'élancent les branches » et spécialement « tronc du palmier » (par étymologie populaire? Cf. Keller, *Lat. Volksystem*, 62) et « fruit du palmier, datté » (*dactylus*); puis « branche de palmier, palme », et, celle-ci étant donnée aux vainqueurs comme symbole de la victoire (cf. T.-L. 10, 47, 5), la « victoire » elle-même; 2^o dans la langue nautique, « pale » de la rame qui est au manche, comme la main aplatie est au bras. Ancien (Plt.), usuel, classique. Panroman. M. L. 6170, 6171. Celtique : irl. *palm*, britt. *palf*, etc. Sur les

différents sens de *palma* en botanique, v. André, *Lex.*, s. u. *palmus*, -i m. : doublet de *palma* qui désigne encore une mesure de longueur égale au travers de la main ou « palme »; cf. *palmipedālis* (et aussi *palmipēs*) « d'un pied et d'une palme »; diminutif : *palmulus* (Apic.).

Dérivés et composés : *palmula*, M. L. 6173; *palmāris*; *palmularis*, -rius (irl. *palmaire*); *palmātūs* (*tinica palmātā*, fréquente chez les Étrusques); *palmōtūm*; *palmēns*, *palmēus*, *palmēcūs*, -cius, *palmōs*; *palmīfer*, -fer; *palmētūm*; *palmēscō*. — Dans la langue rustique : *palmes*, -itīs m. : *uitium sarmēta appellātur, quod in modūm palmārum humanārum uirgulas quasi dīgitos edunt*. P. F. 246, 1; M. L. 6172; *palmō*, -ās : échalasser la vigne et « marquer de l'empreinte de la main », d'où *palmizāre*. M. L. 6172 a. *expalmō*, -ās « *palmā percūtiō* » (Ital., Aug.).

Lat. *palma* ne répond pas exactement à irl. *lám* « main » : on aurait **plāma*. Si l'on part d'une forme du type de gr. παλάμη « paume de la main », il faudrait admettre qu'une voyelle s'est amuie après l dans *palma* (cf., toutefois, *alacer*, *alapa*, etc.). On ne peut décider si le type germanique de v. angl. *folm* « plat de la main », v. h. a. *folma*, répond à celui de irl. *lám* ou de gr. παλάμην. Tous ces mots rappellent la racine qui apparaît dans lat. *plānus* (v. ce mot). Cf. aussi peut-être *palpor*, *palpus*. — On laissera ici de côté la forme, énigmatique, de skr. *pāñih* « main » et les formes, éloignées et qui pourtant semblent parentes, de lit. *dēlnā* et v. sl. *dani* « paume de la main ».

pālōr, -āris, -ātūs sum, -ārī (pālō trans., Itala) : erer cā et là, se disperser, s'égailler, s'éparpiller. Verbe banni de la prose classique; ni dans Cicéron, ni dans César; surtout poétique et de la prose impériale. Usité au participe *pālāns*; *pālābundus* (Tert.). Pas de substantif.

Composés : *dispalōr*; *dispalēscō*, Plt., Ba. 1046 (z. λ.). Nonius 101, 4 et, après lui, les Gloses citent une forme active (et transitive) *dispalārē*, expliquée par *sēparārē*; les Gloses ont aussi *dispalātūm*, *disfugātūm*; mais les exemples cités par Nonius s'interprètent aussi bien comme provenant de *dispalōr*. Bas latin : *impalō* (Lex. Bung.).

On peut se demander s'il n'y aurait pas ici une forme à allongement radical, du type de *uēnārī*, *plācārē*, d'un **pal-* issu de **pol* : cf. παλωνός « errant », πλάνη « fait d'errer ». Pure hypothèse.

palūdātūs, -a, -um; **palūdāmentū**, -i n. : *paludatū in libris auguralibūs significat... armati, ornati. Omnia enim militaria ornamenta paludamenta dicī*. F. 298, 11, et : *Salias uirgines Cincius ait esse conducticias, que ad Salios adhībēbantur cum apicibus paludatūs; quas Aelius Stilo scripsit sacrificium facere in Regia cum pontifice paludatūs cum apicibus in modūm Saliorū*, F. 439, 18. *Palūdātūs* est un ancien terme du rituel dérivé sans doute de *Palūda*, épithète de Minerve, semble-t-il, qu'on trouve chez Ennius, A. 524, cité par *Varr.*, L. L. 7, 37 : *Salias uirgines Cincius ait esse conducticias, que ad Salios adhībēbantur cum apicibus paludatūs; quas Aelius Stilo scripsit sacrificium facere in Regia cum pontifice paludatūs cum apicibus in modūm Saliorū*. *Palūda a paludamentū. Haec insignia atque ornamenta militaria: ideo ad bellū cum exīt imperator ac lictores mutarunt uestem et signa incinuerunt, paludatūs dicitur proficisci*. Il s'est appliqué spécialement au général entrant en campagne ou au consul partant pour sa province. — Sans explication.

Dérivés (tardifs et pour la plupart de la langue médicale) : *palpebrālis* (-ris); *palpebrō*, -brātīō; et *impalpebrātīō*.

V. *palpus*, *palpārē*. Nom de partie du corps, de type populaire. La forme féminine *-bra* n'est pas rare dans les noms d'instruments : *terebrā*, *uertebrā*, etc. Au contraire, si *-trūm* est courant, *-tra* est exceptionnel; il a dû être vulgaire, à en juger par *scutra*. Dans *palpetra*, ce suffixe vulgaire évitait l'accumulation des labiales. La forme *palfebra*, CGL III 85, 55, est peut-être due à la tendance à la dissimilation (cf. prov. *parpela*).

palpor, -āris (et *palpō*, -ās), -ārī : toucher légèrement de la main, tapoter, caresser, flatter; et « tâter, palper ». Usité de tout temps. Familier. M. L. 6175 et 6174, *palpābundus*. Le gall. *palju* dérive de *palma*.

Forme nominale d'où *palpor* est sans doute usité : *palpus* (ou *palpum*; nominatif non usité), -i : caresse. Attesté dans Plaute (*palpō percūtere, oprādūre palpum*).

Dérivés et composés : *pālōpō*, -ōnis m. : flatteur (Perse); *pālātīō*, -tor; *pālātēnē*, -mentum; *pālōtō*, -ās, fréquentatif employé absolument, « s'agiter vivement, palpiter »; *pālātātīō*, -tūs, -ās; *expalpō* (Plt.), glosé *ēlīcīō*. Tardifs : *pālābūlīs* (Ital.), -būlītās et *impalpābūlīs*; *pālātūs*; *ad-*, *re-*, *sup-palpō*.

palpor offre le « redoublement brisé », comme *greg-*; il n'y en a hors du latin aucun correspondant exact. Pour le sens de la forme, ce que l'on trouve de plus proche, c'est le groupe germanique de v. isl. *jalma* « tâtonner, trembler de peur », got. *us-filmans waurund* « ἔξεπλήσσοντο », v. h. a. *folian* « tâter, sentir ». Comme on le voit par *palpebra*, la notion qui est au fond est celle de mouvements répétés. Pour le sens de « paume de la main » de *palpus*, cf. le rapport entre arm. *ap-* (gén. *ap'oy*) « paume de la main » et gr. ἀπτω « je touche, j'attache », ἀρη « touche », ἀράσω « je palpe, je caresse ». Du groupe de lat. *palp-* et des mots germaniques, on est tenté de rapprocher le groupe expressif de gr. φάλλω « je tire par secousses, je fais vibrer » et mêlé avec ἀφ- : φάλλαράω « je tâte, je caresse ». Les possibilités de rapprochements de ces mots expressifs sont multiples; aussi toute démonstration échappe. — Cf. peut-être *palma* et *pollex*.

palūdātūs, -a, -um; **palūdāmentū**, -i n. : *paludatū in libris augralibūs significat... armati, ornati. Omnia enim militaria ornamenta paludamenta dicī*. F. 298, 11, et : *Salias uirgines Cincius ait esse conducticias, que ad Salios adhībēbantur cum apicibus paludatūs; quas Aelius Stilo scripsit sacrificium facere in Regia cum pontifice paludatūs cum apicibus in modūm Saliorū*, F. 439, 18. *Palūdātūs* est un ancien terme du rituel dérivé sans doute de *Palūda*, épithète de Minerve, semble-t-il, qu'on trouve chez Ennius, A. 524, cité par *Varr.*, L. L. 7, 37 : *Salias uirgines Cincius ait esse conducticias, que ad Salios adhībēbantur cum apicibus paludatūs; quas Aelius Stilo scripsit sacrificium facere in Regia cum pontifice paludatūs cum apicibus in modūm Saliorū*. *Haec insignia atque ornamenta militaria: ideo ad bellū cum exīt imperator ac lictores mutarunt uestem et signa incinuerunt, paludatūs dicitur proficisci*. Il s'est appliqué spécialement au général entrant en campagne ou au consul partant pour sa province. — Sans explication.

palumbēs (*palumbis*), -is c. (et *palumbus* m., -ba f.,

conservé dans les langues romanes, M. L. 6181) : pigeon sauvage, ramier. Ancien, usuel.

Dérivés : *palumbulus*, terme de tendresse ; *palumbinus* « de pigeon », conservé dans les langues romanes avec le sens de « couleur de pigeon », M. L. 6180 ; *palumbarius* : φασοφόνος (Gloss.) ; *palumbaciūs* (Grom.), -bāris herba (Ps.-Dioc.). Cf. le nom de ville *Palumbinum* dans le Samnium.

Cf. gr. πέλεια, πελεάς « pigeon sauvage », v. pruss. *poalis* « Taube » (Voc.) et pour l'ensemble du groupe indo-européen, lat. *palleo*.

Pour la formation, cf. *columba* et sl. *golobi* « πεπτεράπ », en face de v. pr. *golimban* « bleu ».

pálus, -i m. (*pálm*, Varr., ap. Non. 219, 21) : pieu, pal, échafaud, pilori, poteau. Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 6182. Celtique : britt. *pawl*; et germanique : v. h. a. *pfäl*.

Dérivés : *páld*, -as : échalasser ; *pálatiō* (Vitr.) ; *pálatiū* : de pieu, de poteau ; dans la langue militaire, *p. lūstō* ou *pálatiā* n. pl. : escrime contre un poteau, cf. Vég., Mil. 1, 11 ; *dépáld*, -as : délimiter avec des pieux (tardif), et *im-pró-páld* ; *pállus* (et *páxillum*, Gloss.) : petit pieu ; plateau ; cheville, clou, M. L. 6318 (*páxillum*). Cf. M. L. 6320, *paxo* « païson ». — Composés : *tripalles*? (*wineae*), *quod tria pala habent*, Varr., Men. 179 ap. Non. 219, 21 ; cf. M. L. 8911, *trepálium*, **tripaliare* ; B. W. *travail*.

De **pák-slo*, v. *pangō*. — Cf. *pála*.

páliūs, -ūdis f. (*palūs* dans Hor., A. P. 65, avec reste d'abrévagement iambique?) : marais. Ancien (Enn.), classique, usuel. Conservé dans les langues romanes, dont certaines formes supposent un doublet à métathèse **padáliūs* (formé peut-être sur *Padus* par l'étymologie populaire). M. L. 6183.

Dérivés : *palūster* (-tris), M. L. 6184 ; *palūdōsus* ; *palūdēster* (Cassiod.) et *padulestris* ; *palūdēnsis* (Inscr.). Composés tardifs et poétiques : *palūdi-cola*, -fer, -gena, -uagus.

Cf. skr. *palvalām* « mare, marais » et le mot, sans doute dérivé, v. h. a. *felava* « saule ». La formation de *palūs* serait de même type que celle de *salūs*. — La racine est celle qui figure dans lit. *pilū*, *pilti* « verser », arm. *helum* « je verse » (aor. *heli*) et *ololem* « j'indonne ». Avec élargissement -u-, le grec a πλάνω « je lave » et le latin *pluī* (v. ce mot). Cf., d'autre part, lit. *pelkē* « marais », v. sl. *plakatt* « laver », gr. πλάδος « humidité », etc.

pampinus, -i m. et f. (cf. Serv., Buc. 7, 58) : pampre. Ancien (Plt.), technique. V. And. é. *Lex.*, s. u. Panroman, sauf roumain. M. L. 6185.

Dérivés : *pampināris* et -um n. : rejeton de la vigne qui ne donne que des feuilles (Plin.) ; *pampineus* (-nāceus) ; *pampinātus* ; *pampinōsus* ; *pampinō*, -as : est ex *garmento coles qui nati sunt, de iis qui plurimum ualent, primum ac secundum, nonnumquam etiam tertium relinquere, reliquos decerpere*, Varr., R. R. 1, 31, 2 ; *pampinātō*, -tor.

Sans doute, comme gr. ἄμπελος et les autres termes relatifs à la vigne et au vin, emprunté à une langue du bassin méditerranéen. Cf. géorg. *babilov*, etc. (Lafon, Rev. Et. anc., 36, 43).

panaca, -ae f. : sorte de coupe ou de vase en terre (Mart. 14, 100 in lemm.). Mot de la Gaule cisalpine ou de la Rhétie.

panaricum, -i n. (Ps.-Apul., Gloss. ; *paranychium*, Marc. Emp.) : panaris ; forme corrompue de *paronychium* sous l'influence de *pánus*. Panroman, sauf roumain. M. L. 6186.

panax, -áciis m. ; *panaces*, -is n. ; *panacea*, -ae f. : panacée, nom donné à diverses plantes qui passaient pour tout guérir. Les formes latines ne sont que des transcriptions du grec.

Dérivé tardif : *panacinus* (Cael. Aur.).

panera : v. *impancrāre*.

pandō, -is, *pandī* (attesté seulement par Priscien et dans les composés ; ne semble pas employé par les auteurs. La forme à redoublement **pe-pend-i* aura été évitée par suite de son homonymie avec le parfait de *pendō*, *passum* (et forme analogique *pánsu*, de la *Pánsa* « qui marche les pieds écartés », surnom romain, et les doubles *dispessus* et *dispánsus*), *pandere* : étendre, déployer, écartier ; par suite « ouvrir » (en écartant, différent de *aperire* « ouvrir en ôtant un couvercle, *operculum* ». Usité de tout temps. Conservé dans quelques dialectes italiens ; cf. M. L. 6189.

Dérivés et composés en *pand-* et en *pass-* : *pandus*, -a, -um (est à *pandō*, comme *-legus à lego*) : écarté, qui s'ouvre ; par suite « déjeté, évasé, infléchi, arrondi, concave », épithète d'une déesse, *Dea Pandu uel Pantica*, « quod uiam pandalb, peut-être étym. popul. cf. Var., ep. Gell. 13, 22, 4, le couplet *Panda Cela* (Arn. 4, 3). M. L. 6193. De là *pandō*, -as : [s']inféchir, et *pandatō* : gauchissement du bois (Vitr.) ; *pandatō* : débâtement du genou » (Mul. Chir.) ; *re-pandus* : retroussé, d'où *repandirostris* (Pac.) ; *Pandana porta dicta est Romae, quod semper patet*, P. F. 246, 15 (étymologie populaire?) ; *pandex* : qui semper pandit ora ad potandum, CGL V 607, 15 ; de là **pandiculus*, d'où provient le dénominatif : *pandiculor*, -a : -ri dicuntur qui toto corpore oscitantes extenduntur, eo quod pandi fiunt, P. F. 246, 16, cf. M. L. 6191 ; *pandiculāris* : dicebatur dies idem et communicariis, in quo omnibus dis communiter sacrificabatur, P. F. 246, 18.

passus, -a, -um : ouvert, écarté ; usité surtout dans l'expression technique *passa ūua* « raisin sec » (qui s'est fendillé en séchant au soleil), d'où *passum* (sc. *ūnum*) « vin de raisins secs », M. L. 6270 ; et 6205, *pansus* ; *passim* adv. : en se répandant ça et là ; en désordre ; *passārius*, -a, -um : -a *ficus* « figue étalée et séchée au soleil » (tardif) ; *passāles* : et oues et gallinae appellantur quod passim pascuntur, P. F. 249, 4 ; *passiūs* : qui se trouve ça et là, répandu, commun (bas latin), conservé dans une expression sardie, cf. M. L. 6269, et *passiūtās* « promiscuité » (Tert.) ; *passus*, -ūs m. (et tardif, *passus*, -i) : proprement « écartement des jambes », d'où « espace compris entre cet écartement ; pas ; mesure de longueur ». Panroman. M. L. 6271. Celtique : irl. *pass*, *spass*, *cassan*. De là **passāre* attesté par les langues romanes, M. L. 6267 ; **compassāre*, 2095 ; **expassāre*, 3033, etc.

De *pandō* : *dispandō* : étendre en tous sens, écarteler

participle *dispessus*, Lucr.) ; *expandō*, M. L. 3030, et 3031, **expandicāre* ; *oppandō* (époque impériale) ; *prae-pandō*, *repandō* (Apul.) ; *própāns* (id.).

Pas d'étymologie claire, à moins qu'on ne rapproche *pato* et qu'on n'admette, dans la racine, une alternance entre dentale sourde et dentale sonore.

pandus : v. *pandō*.

pangō, -js, *pepigī* (et *pēgi*, forme créée pour remplacer le parfait à redoublement d'abord dans les composés avec préverb. *compēgī*, *impēgī* ; *pansī* est une forme analogique rare), *pāctūm*, *pāctūre* : *pangere*, *figere*, *unde plantae pangī dicuntur, cum in terram demittuntur, unde etiam uersus pangī uel figi in cera dicuntur*, P. F. 235, 5 (cf. 95, 29) ; « Fischer, enfoncer, planter », *pangere finis, terminōs* ; par suite « établir solidement, construire », p. *pācem* ; le verbe se rencontre dans ce sens avec *pacis*, dont il est parent ; et aussi « graver dans la cire », d'où « écrire, composer, etc. », cf. Colum. 10, 151. Usité de tout temps. Non roman, sauf sous la forme *pactum* « comprimé ». M. L. 6138 a.

Pangō est un verbe à nasale infixée de la racine **pāg-* (alternant avec **pāk-*) dont la forme à voyelle longue se trouve dans *pāgūs*, *pāgīna* (v. ces mots) et dans *compāgēs*, -is f. « assemblage » (doublet de l'époque impériale *compāgō*, -inis f., d'où, dans la langue de l'Église, *compāgīnō*, -as, -atiō ; cf. *pāgīna*) ; *impāgēs*, -is f. : traverse de porte (avec un doublet **impāgō* supposé par quelques formes romaines, au sens de « rayon de miel », M. L. 4291) ; *prōpāgēs*, -is et *prōpāgō* : provin., M. L. 6780, v. h. a. *propō*, -a et m. h. a. *prōpēn* ; *prōpāgnām* n. « prolongation » (Enn., A. 160) ; *prōpāgō*, -as et *prōpāgīnō* « reproduire par provernement » et « propager » avec ses dérivés, sans doute fréquentiel en -ā qui est à *pangō* comme *appellāre* à *pellere* ; *re-pāgēs*, terme poétique d'après Fest. 350, 16, auquel la langue courante substitue *re-pāgūla*, -ōrum n. pl. « barrières ; barres de porte ». Même racine dans *pāla*, *pālus*, *pastūnū* ; v. ces mots.

Composés de *pangō* : *appīngō* = *adīngō*, peut-être dans Tér., Ph. 438, où il alliète avec *atīgeris*, et dans P. F. 8, 1 : *antipagēta ualuarum ornamenta quae antī adīpinguntur*, i. e. *adīfiguntur* ; peut-être *appāgīnēculi* « ornements de faïence » (Vitr.).

compīngō (et dans les gloses *compāgō*, peut-être formé sur *compāgēs*, -ōgō, cf. *propāgō*) : assembler en serrant, serrer (e. g. Plt., Amp. 155, *si tresūri me in carcērem compēgerīt*), former. A l'époque impériale, « composer » (= *compōnēre*, *cōnscribēre*), sans doute d'après *pangō*. *Compāctūs* : assemblé étroitement, compact ; d'où *compāctō* (Cic.), etc. ; *dēpāngō* (usité surtout au participe *dēpāctus*) ; *expīngō* : pousser dehors, M. L. 3046 ; *impīngō* : enfoncer, planter dans (sens physique et moral), M. L. 4309 (et 4290, 4191?) ; *impāctō* (Sén., Q. N.) ; *impāctō*, -as, v. B. W. *empēcher* ; *oppāngō* (*oppēgi* dans Plt.) ; *repāngō* (Col.) ; *suppāngō* : enfoncer, planter par dessous. Cf. aussi M. L. 3048, *expīngere*, et 6146, **pagina* ; 6143, **pagella* « gluau ».

V. *pācō*, *pāx*. I.

pānicum : v. *pānus*.

pānis, -is m. (et *pāne* n., cf. Arn. 1, 59) : pain. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6198. Celtique : irl.

pán. Sans doute ancien thème consonantique passé aux thèmes en -i- ; cf. *canis*. L'ablatif est *pāne* ; le génitif pluriel, *pānum*, selon Verrius ; et c'est pour satisfaire à l'analogie que César voulait qu'on dise *pānum* ; cf. Funaiol., GFR 518, 19. Le diminutif *pāstillus*, *pāstūlūm* : petit pain » et « pastille (en forme de petit pain) » ; cf. P. F. 249, 3, -s *forma parui panis, utique deminūtūm a pane*, et 298, 5, *pastūlūm est in sacris libi genus rutundi*, semble indiquer que *pānis* remonte à une ancienne forme **pāsn̄* ; le rattachement à *pasta* est peu vraisemblable, en raison de la date tardive de l'emprunt *pasta*.

Dérivés et composés : *pānāriū* : ἀφοπάληρης (Gloss.) ; *pānārium*, -riolum : corbeille à pain, panier, M. L. 6187, et germanique : v. h. a. *pānāri*, etc. ; *pānīceus* : de pain ; *pānōs* (Gael. Aur.) ; *pānīfix*, -fīca, -fīcō, M. L. 6197 ; -fīcūm (et *pānīcūm*, Cassiod.) ; *pānīcōctāriū* (bas latin) ; de *pāstillus* : *pāstīlāriū* ; *pāstīlīcāns* (Plin.) de *pāstīlīcō* (formé comme *claudiōcō*).

Les formes *compāniō*, *compānia* qui se trouvent dans la Loi Salique et ont supplanté dans les langues romanes *contubēnūm*, *contubēnālīs*, ne sont pas proprement latines. *Compāniō* est le calque du germanique, got. *gahlaia* ; cf. M. L. 2092, 2093 ; irl. *compān*.

Le **pāsn̄* sur lequel repose lat. *pānis* rappelle la forme **pāski-* ou **pāski-* sur laquelle doit reposer arm. *hac* (instr. *haciū*) « pain ». V. *pāscō*. D'autre part, on cite une glose πάνως · Μεσαράτοι ; cf. Athénée III 111 c, mais qui peut provenir du latin.

panna, -ae f. : casserole. Mot de basse époque (CGL II 595, 49 ; V 117, 41 ; et poteries de Graufesenque).

La date tardive du mot et sa présence en Gaule semblent devoir exclure le rapport avec *patina*. Passé en germanique : v. h. a. *pānna* « Pfanne », et partiellement en roman : fr. occidental *par*, *pon* « cuve » ; port. *panela*, M. L. 6199. Britt. *pann* « coupe ».

pannūs, -i m. (*pannum*, Nov. ; dat.-abl. pl. *pannibus*, Enn., Pomp.) : morceau d'étoffe, par ; souvent au sens péjoratif « lambeau, haillon ». Usité de tout temps, sauf dans la prose classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6204. Irl. (dérivé) : *cannadas*.

Diminutifs : *pannulus*, M. L. 6203 ; **pannēllus*, attesté par les langues romanes, M. L. 6200 ; *panniculus*, d'où *panniculātūs*, -a, -um (Dig.) ; *pannūlūs* (Not. Tir.). Autres dérivés et composés : *pānāriū*, -a, -um, et *pānāriā* n. pl. « présents faits d'étoffe » ; *panneus* : πάνωσις (Paul. Nol., Gloss.) ; *pānōs* ; *pānōsītās* : πάνωσις ; *pannūcēus* (-cius), p. *mālūm*, M. L. 6202, -ceātūs ; *pannuellūm*, -i n. (Varr.) : fil de trame, dévidoir ; *dēpannō* : dilacerō, M. L. 2369, **dēpanāre* ?

Nom technique et familier, sans correspondant net. V. sl. *opona* « rideau » n'est pas séparable de *pīnē* (v. lat. *pīndē*) ; c'est sans doute aussi à ce groupe de **pēn-* « pendre » qu'appartient v. h. a. *fāno* « drap, drapeau », etc. — Quant à gr. πάνως · θράσημα qui est sans doute un ancien *πάνως (cf. πάντιστεται, Théocrite), la forme en est différente.

pānsus, *Pānsa* : v. *pandō*.

pantex, -icis m., usité surtout au pluriel *panticēs* : tripes, intestins, d'où « panse ». Mot de la langue popu-

laire. Depuis Plaute. Panroman. M. L. 6207; et 3032, **expanticare*. Du v. fr. *panceire* provient a. l. *Panzer*. Dérivé : *panticōsus* (*uenter*), Serv. auct., Ae. 3, 217. Sur l'existence d'une forme **panticanus*, dérivée de *pon-ticus* et déformée par l'étymologie populaire, v. M. L. 6651. Un autre sens apparaît dans la glose *pa<n>lices* (var. *panceps?*) : Ἐλαχη κτηνῶν ἐν τροχήλῳ.

Pantica, -ae f. : autre nom de *Panda*, d'après Arno-bé, 4, 3. *V. pandus* sous *pandō*. La forme est inexpliquée. Cf. *pateō*?

pānus, -i m. : sous ce mot les dictionnaires rangent trois sens différents : 1^o fil du tisserand (depuis Lucilius), sans doute emprunté au gr. dorion *πάνος, cf. att. πάνος, πάνιον « fil » et « bobine », dimin. *pānuncula* (Not. Tir.) ; 2^o tumeur ou abcès (ainsi nommé par sa ressemblance avec une bobine? ; cf. Cels. 5, 2, 10, *pānum a similitudine figurae nostri uocant*; Non. 149, 17, *panus tramae inuolucrum, quam diminutiae panulum uocamus...* est tumor quoque inquinum; ex formae similitudine sic uocatur, qui cite des exemples d'Afranius et de Novius); diminutif : *pānicula* (*pānu-*) (Ps.-Ap., Scrib.), M. L. 6209, et *pannoclōsus* (Orib.); 3^o épé à panicules, millet (Plin. 18, 54). Ce dernier sens se rattachent les dérivés : *pānicum* n. (-cium, Edict. Diocl., Paul. Nol.) : panic, sorte de millet; *pānicula* (*pānu-*) f. : panicule; *pāniculus* : chaume; conservés dans les langues romanes, M. L. 6194, *pānicum* (avec *i*; cf. germanique : v. h. a. *pfenil*) ; 6195-6196, *pānicum, -culum*.

Il est peu probable que les divers sens de *pānus* puissent s'expliquer par une même origine. Mais, en dehors de l'emprunt au grec, qui paraît sûr pour le premier, on ne peut rien affirmer.

pāpae : exclamation empruntée par la langue de la comédie au gr. παταξ; cf. *babae*.

***pāparium** : mot de sens obscur qu'on trouve dans Sénèque le père, Contr. II 1 (9), 35 : *dixit enim arcessitum seruom ut dominicae libidini pāparium faceret*. Expression sans doute populaire. V. O. Immisch, Glotta 15, 150 sqq., qui l'explique par **pāparium*, i. e. **pāpari personam agere*, et Th. Birt, ibid., 17, 71 sqq. D'autres font de *pāparium* un dérivé de *pāppō*, *pāppa*. Tout ceci douteux. Lire **pāparium*?

pāparus, -i m. : jeune oie. Très tardif (Orib.). Inexpliqué.

pāp(p)as : v. *pappa*.

pāpāuer, -eris n. (et m. dans Caton et Plt.) : pavot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6210, passé en germanique : v. angl. *popi* (de **pāpāger?*).

Dérivés : *pāpāuerus*, -rātūs, -a, -um; *pāpāuerulum* (Ps.-Ap.).

Forme à redoublement, d'origine incertaine, dont la finale rappelle celle de *cadāuer*. On y a vu d'anciennes formes de participe parfait en -wes; mais *pāpāuer* ne se rattache à aucun verbe connu. En tout cas, mot de type populaire.

pāpiliō, -ōnis m. : 1^o papillon; 2^o à l'époque impériale, « tente, pavillon » (à cause de la ressemblance des rideaux qui le fermaient avec les ailes du papillon). Depuis Ovide. M. L. 6211. Celte : irl. *pupal*; britt.

pēbyll « tente »; germanique : néerl. *pepel*; gr. πάπλων.

Dérivé : *pāpiliunculus* (Tert.).

Cf. les mots germaniques tels que v. sax. *pāpilōn* « papillon ». Terme expressif sans étymologie claire. *pāpilla* : v. *papula*.

1^o **pāppa**, -ae : mot expressif du langage enfantin désignant la nourriture; cf. Varr. ap. Non. 81, 2, *cibum ac potionem buas ac pappas uocent, et mārem, patrem, tamam*.

Dérivé : *pāppō*, -ās, et *pāpō* (cf. CGL V 525, 15, *[pāpilla] caput est mammæ de qua exiit lac, unde tum est ut dicamus infantibus papa, i. e. manduca papare enim dicimus, non pappare; nam et ipso manduca labiorum id ostendimus*) « manger », attesté dans Plaute et conservé dans les langues romanes. M. L. 6214; B. W. *soupage*; et en germanique : all. *dia-pappe*. Cf. tchèque *papat* « manger ».

2^o **pāppa** m. : ailleurs, en grec notamment, la forme *pappa* est un nom familier, enfantin, du « père », *papa*, etc. Et la forme et le sens de ces mots enfantins diffèrent d'une langue à l'autre.

pappa, -i m. (cf. gr. πάππας) : 1^o vieillard, grand-père; 2^o aigrette cotonneuse de certaines plantes (chardons, etc.); barbe, duvet; 3^o nom populaire du sénéçon ou érigéron (cf. *auia, seneciō*).

Deux mots différents se sont confondus dans *pappa*, l'un, ancien en latin, de formation semblable à *mammæ* et, comme celui-ci, demeuré dans le vocabulaire familier (*maman, papa*), cf. M. L. 6213; l'autre, plus récent et passé du grec dans le vocabulaire du latin chrétien πάππας > *pappa*, -ae et *pappā*, -ātūs (d'après *abbā, abbātis*), terme d'affection et de respect appliqué d'abord aux évêques en général, puis spécialement à l'évêque de Rome, et qui est à l'origine du nom du « papa », qui, sémantiquement, s'est détaché de *pappa*.

pāppō, *pappus* : v. *pappa*.

pāpula, -ae f. : bouton, pustule. Ancien (Lucr. Afran.).

Dérivés : *pāpulō*, -ās : produire des boutons (Cael. Aur.); *pāpilla* : petit bouton; -ae *capitula mammariæ dictæ, quod papularum sint similes*, P. F. 246, 8, d'où le « sein » lui-même; *pāpillātus*. Rattaché par les gloses à *pappa*; cf. CGL V 622, 37, *pappa et papilla est mamma*. Quelques traces de *papula*, *pappa* dans les langues romanes. M. L. 6215, 6212. Irl. *popp?* *expapillātus* « de brachio usque ad papillam nudato » dans les gloses se réfère peut-être à Plaute, Mi. 1180, mais la glose est très incertaine; v. *effe-flātūm*.

A cause de *papilla*, le plus probable est que -ula de *papula* est suffixal. Dès lors, on rapprocherait lit. *pāpā* « mamelon du sein ». Mot de type familier, sans étymologie nette. V. le précédent.

pāpīrus, -i m. (et *pāpīrum* n.) : papyrus et « papier », puis « mèche (de lampe) ». Emprunt au gr. πάπīρος (attesté depuis Catulle). De là dérivent les formes à suffixes latins *pāpīrāceus*, *pāpīrifer*, *pāpīrīnus*, *pāpīriō*, *pāpīrius*, toutes d'époque impériale. Cf. M. L. 6218, *pāpīrus*, **pāpērus*, *pāpītus* (= esp. *papel*), *pāpī-*

pāpītus et 6217, *pāpīreus*, *pāpīlius*, CGL V 381, 10. Germanique : v. h. a. *pāfūr* « papyrus »; ags. *tāpor* « bougie », irl. *pāpeir*, britt. *pābwyrr*.

pār, *pāris* adj. : égal; pair (*lādere pār impār*); pareil (avec superl. *pārissimus*; *parisuma*, CIL I² 7). Souvent joint à *aequālis* (-bilis); cf. Cic., Inu. 2, 22, 67, *par est quod in omnes aequabile est*; à *aequus, similis, idem, unus* qu'il renforce. Substantif *pār*, *pāris* m. et f. : compagnon, compagnie du même rang; en particulier « compagnon de table » (= ὁμόχλων). *Pār* s'est dit aussi d'objets qui vont par paire; cf. P. F. 247, 16, *pāribus equis*, i. e. *duobus, Romani utebantur in proelio, ut sudante altero transiret in siccum*. *Pararium aēs appellatū id quod equitibus duplex pro binis equis dabatur*. De là le neutre *pār* « une paire », souvent employé au pluriel *pāria*. V. B. W. *pair*, *paire*. La synonymie de *aequus* a sans doute entraîné la création de la locution *pār est = aequom est*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6219, *par, paria*. Britt. *par*, et *ampar* « impar ». À *pār*, monosyllabe, ont tendu à se substituer des formes plus pleines : *pārīlis* (rare et poétique, fait d'après *similis*); de la *pārītās* (tardif); *pārīculūs*, supposé par certaines formes romaines (cf. *sūlīculūs et sōlī*); M. L. 6240-6241; B. W. *pārelīb* : *comparītis, lītās* (tardifs); *pārīlia*, M. L. 6244 a.

Dérivés : *pārīter*; *pārītās* (rare et tardif; Arn., Roēce); *pārītūs* (v. plus haut). Il n'y a pas d'exemple sûr d'un verbe *pārō*, -ās dérivé de *pār*. On cite, toutefois, Plt., Cu. 506, *edēm hercle uos pono et pāro*; *parīssimi estis hībus* (où il n'y a qu'un jeu de mots de Plaute entre *parīssimi* et *pārō* « préparer, disposer »), Sén., De Prov. 1, 1, 6; dans Cic., Fam. 1, 9, 25, il s'agit aussi de *pārō* « prendre des dispositions ». Le verbe simple est remplacé par le composé *com-pārō*, v. plus bas. De *pāria*, dérivé à l'époque impériale *pārō*, -ās « égaliser, apparié », et aussi « payer », sens issu de l'expression *pāria facere* « balancer les comptes », M. L. 6239; B. W. *pārier*. De *pāriō* : *pāriātū, pāriātor, pāriātōria* (bas latin).

Composés : *compār*, adjectif et substantif : pareil (le préfixe *com-* insiste sur la réciprocité, cf. *cōnsimilis*); substantif « semblable, compagnon, -gne », spécialement « compagnon ou compagnie pour la vie, mari, femme » (fréquent dans les inscriptions, d'où un féminin tardif *compāra*). Ancien (Plt.), mais non classique; de couleur populaire. Dénominatif (attesté depuis Tér.; usuel et classique); *comparō* : comparer; *comparātō* = σύγχρονος, *τοσούς*; *comparātūs*, -ās; *comparātūs* (= σύγχρονος), -tīcūs; *comparābilis* et in- (rare); *disparō* (cf. *dissimilis*), conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 2673, et *disparītis*, -ītūas = ἀνόμοιος, ἀνόμλοιος, ἀνωμολία (Varr.); cf. aussi *disparō*, *disparātū*, où semblent s'être confondus les sens de *pār* et de *pārō*. Le celtique a : britt. *cymmar*, *cymharu* « compār, comparō »; irl. *comparīt* « comparātūs ».

impār : impair, inégal; et « qui n'est pas pareil », d'où « inférieur à »; et *imparīt* (Hor., A. P. 75) = ἀνίσιος; *imparīlis* (tardif); *imparītās* (ἀνομοτότης; rare, cf. Gell. 14, 1, 22; 5, 20, 1). Sur l'emploi de *disparō* et de *impār* dans les auteurs, v. Thes. VII 1, 517, 1 sqq. *supparō* : à peu près égal (rare, mais classique, d'après *parāpītōs*, etc.); d'où *supparō* (Tert.).

Par contre, *sēpār*, qui n'apparaît qu'à l'époque impériale (Val. Flacc., Stace, Prud., Sol.), avec le sens de *disparō*, est une forme reconstruite sur *sēpārō*, rattaché faussement à *pār*. Cf. encore M. L. 539, **apparītum*.

Sur *aequīpērō*, *aequīpār*, v. *aequus*, sub fin.

Étymologie inconnue. Il n'y a pas de terme indo-européen connu pour « égal ». On songe à la famille de *pāriō* (v. ce mot), *pārō*, *pārōs*. Mais le sens reste à expliquer. L'ombrien a *pārōs* est « pār est ».

parabola, -ae f. : παραβολή. D'abord simplement transcrit du grec sous la forme *parabola*, puis emprunté par la langue de la rhétorique dans le sens de « comparaison » (Quint., Sén.), apparaît dans la langue de l'Église avec le sens de « parabole », « proverbe », et, dans la Vulgate, avec celui de « parole » (ce double sens de *parabole* provenant de l'hébreu *pārēhāl*, *assumptā parabolā* « ayant pris la parole » (e. g. Num. 23, 7), qui est demeuré dans les langues romanes, où (sauf en roumain) *parabola* a supplanté *uerbum*, grâce à la fréquence et à l'importance de son emploi dans la langue religieuse, et aussi à cause du sens de *uerbum* dans cette même langue (Wackernagel, IF 31, 262). Cf. M. L. 6221 et 6222, *parabolā*. Irl. *parabīl* (not savant). B. W., préface, p. xi.

Dérivés : *parabolicē*; *parabolō*, -ās « par'er » (Rer. Merov. V, p. 378, 4). Différent de *parabōlō*, -āris « risquer sa vie », v. Blaise, s. u.

parabolānūs, -i m. : infirmier (Cod. Theod.). Déformation de *pāpābolānūs*.

parāda, -ae f. : rideau, tente d'un vaisseau. Rare et tardif (Aus., Sid.). Peut-être celtique. Semble sans rapport avec l'iranien **partaka* « rideau », pers. *pārda*, emprunté par l'arménien (*partakē*) et le syriaque, dans lequel le sens de « rideau » doit être le résultat d'une spécialisation secondaire, le sens premier devant être « division ».

paradisūs, -i m. : parc. Emprunt (Gell.) au gr. παράδεισος (mot d'origine iranienne), vulgarisé depuis Terullien dans le sens de « paradis » et passé par là dans les langues romanes. M. L. 6223. Celtique : irl. *pārdus*, britt. *paradwys*.

Dérivés et composés : *paradisiacus*, *paradisicola* (Prud.).

paragauda (et *paragaudis*), -ae f. : bordure de vêtement d'or ou de soie dorée; paragauda, vêtement orné de cette bordure. Bas latin; mot étranger, perse, v. Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, p. 227, n° 530, venu en latin par le grec.

Dérivés : *paragaudius*, -ātūs.

paragraphus, -i m. : paragraphe. Emprunt savant au gr. παράγραφος (Isid. 1, 21, 8). M. L. 6225 (fr. *parafe*, etc.).

paralysis, -is f. : emprunt de la langue médicale au gr. παράλυσις (Pétr., Plin.). M. L. 6226.

paramus, -i m. : plateau (CE 1526 C3). Mot étranger, sans doute espagnol. M. L. 6227.

parasitus, -i m. : parasite. Mot de la comédie, emprunté au gr. παράσιτος; latinisé.

Emprunt ancien et populaire (Plt., Caton) au gr. *πάσχω*, avec influence de *phaseolus*, auquel l'objet devait ressembler par sa forme.

pascha, -ae f. (pascha, -atis n.) : Pâque. Transcription du grec indeclinable *πάσχα*, lui-même transcrit de l'hébreu ; passé dans les langues romanes avec influence de *pascua* (cf. B. W. s. u.; M. L. 6264). Celtique : irl. *casc*, britt. *Pasc*, et germanique : got. *pâsk*, etc.

Dérivé : *pascális*. V. Blaise, s. u.

pâscō, -is, pâui, pâstum, pâscere : sens général « nourrir, engraisser, repaire » (propre et figuré ; cf. Varr., Men. 546, *ac mammam lactis sugentem pascere pupum*; Pétr. 57, *uiginti uentres pasco*; Cic., Verr. 2, 5, 26, 65, *alicuius cruciatu... oculos pascere*) ; plus spécialement, le sens de « nourrir » étant réservé à *alō*, « faire paître » (les troupeaux) et « paître » (transitif et absolu ; dans ce dernier sens, plus fréquent sous la forme médio-passive *pâscor*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6263 ; B. W. *pâtre*. Britt. *pasg*, *pesci* ?

Dérivés et composés : *pâscus* : propre au pâturage (p. *ager*, par opposition à *arvus*) ; *pâscuum* : pâturage, M. L. 6265 ; *pâscuális*, Vulg. 3 Reg. 4, 23 ; *pâscuus* ; *compâscus* « de pâturage commun » ; *pâscio* (rare et technique) « pâturage, pâture », M. L. 6278 ; *pâstalis*, employé par Caton, d'après Fest. 280, 14 ; *pâstor* « pâtre, pasteur », M. L. 6279 ; *pâstoralis* ; *pâstoricus*, M. L. 6281 ; *pâstoriū* (cf. **pâstoriū* « entrave qu'on met aux bêtes aux pâturages », M. L. 6280) ; **impâstoriāre*, M. L. 4295 ; B. W. *empâtrer* ; *pâstura* (Pall.), M. L. 6282 ; *pâstus, -is*, M. L. 6283 ; *pâscitō, -as* qu'on lit peut-être dans Varr., R. R. 3, 16, 19 (var. *pastitant*).

pâbulum : proprement « ce qui sert à nourrir ou à faire paître ; nourriture, fourrage » et, tardif, « fait de manger » (comme *pôculum* « fait de boire »). Cf. Niedermann, *Emerita* XII, 1944, p. 76 ; M. L. 6131 (sur l'ital. *pacchio*, *pacchia*, v. M. L. 6153 b) ; *pâbularis* ; *pâbulor, -âris* « aller au fourrage » et ses dérivés.

compâscō « faire paître en commun » ; *compâscus* ; *dépâscō* « mener paître » ; *dépâscor* « aller paître, se repaire » ; *dépâstio* ; *épâstus* « dont on s'est repu » (Ov., d'après *épôtu*) ; *impâscor* « paître dans » ; *impâstus* « non repu » (Vg., Luc., d'après *âbôstix* de Nicandre) ; *perpâstus* « bien repu » ; *repâscō*, M. L. 7216.

Cf. *pânis* ?

Il faut séparer le groupe des mots signifiant « garder (le troupeau) » ; l'*ō* du gr. *πῶν* « troupeau » ne saurait alterner avec *ā*. Il y a, en revanche, une racine de forme **pât-/pôt-* dans got. *jodjan* « *trôpēnu* », gr. *πατέων* « je mange » et v. h. a. *ka-vatōt* « *pâstus* », *fatunga* « fait d'engraisser, de nourrir ». Les deux formes **pâ-* de *pâscō*, *pâui*, *pâbulum*, et *pâs-* de *pâstus*, *pâstor*, qu'on observe en latin, représentent, l'une, une forme non élargie et l'autre, une forme élargie par *s* de la même racine. Cette forme n'est attestée nulle part, à moins qu'on ne la cherche dans la forme à *-s-* du germanique : v. angl. *fôpor* « pâture (d'animaux) », ce que rien n'oblige à faire. Le v. sl. *pasq* « je fais paître » peut appartenir à la racine qui figure dans gr. *πῶν*, etc., et l'on n'en saurait tirer un parti certain pour *pâscō*.

passer, -eris (forme vulgaire *passar*, cf. *ansar*) m. 1^o moineau ; 2^o autruche, cf. gr. *απουθός* ; on trouve aussi *p. martinus* ; 2^o poisson plat, plie. Sert aussi comme terme de tendresse et de surnom, comme le correspondant grec. Ancien (Plt.), usuel. Le mot, à basse époque, a été pris dans le sens de « oiseau » sans spécification, e. g. CGL V 459, 44 : *hirundo, nomen passeris*, sens qui se retrouve dans esp. *pajaro*, roum. *pâsare*. Panroman. M. L. 6268.

Dérivés : *passerinus* ; *passarina* « giroflée » ; *serculus* (-cula f.) : petit moineau.

Aucun rapprochement net. Les noms d'oiseaux ont un caractère instable, parce qu'ils sont populaires ; v. *parra, merula, turdus*. Pour la finale, cf. *anser*.

***passerines f. pl.** : sorte de pierre à aiguiser. Mat transalpin, d'après Plin. 35, 165.

passim ; **passum**, **passa** ; **passus** : v. *pandō*.

passitô, -âs : crier (en parlant de l'étourneau) (Suét., Anth.).

pasta, -ae f. : pâte. Emprunt tardif (Marc. Emp.) au gr. *πάστη*, passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6272, et son dérivé *pasticus*, M. L. 6273. Irl. *pais*, germ. *Paste*.

pastillum, pastillus : v. *pânis*.

pastinâca, -ac f. : 1^o panais, carotte (Plin.), M. L. 6275 ; 2^o pastenague (poisson). Pour la formation, cf. *lingulâca*. Dérivé de *pastinum* ?

pastinum, -i n. : houe ; *uocant agricolae ferramentum bifurcum quo semina panguntur*, Col. 3, 18, 1 et 6. De là « action de houer » et « champ houé ». Technique ; M. L. 6277. Dénominatif : *pastinô, -âs* : houer (se dit surtout de la vigne), M. L. 6276 ; d'où *pastinâtor, -iô* et *repastinâre*.

V. *pangô* ; cf. *pâla* de **pâkslâ*.

patagium, -i n. : est quod ad summam tunicam adsuol, quae et patagiata dicitur, et patagiarii qui eiusmodi factunt, P. F. 246, 27. Emprunt au gr. **πτεγειον*, de *πτεγας* « bruit, claquement » (archaïque et postclassique).

patagus, -i m. (-gô f.) : *morbi genus*, P. F. 247, 1. Emprunt au gr. *πτεγας* (dans un fragment de Plaute). Cf. aussi dans les Gloses : *patago* : *est exulceratio oris, quod cum intumuerit, paene elinguem facit*; et Plac., CGL V 37, 27, *pataginem, cum propter pituitam non facile labra mouent*. De là, sans doute, *pataginô* (Pélag.).

***pataracina** n. pl. : *â. λ.* dans Pétr., Sat. 41, 10, désignant sans doute un (ou des) vases à boire. Peut-être de *πτεγας* avec influence de *patara*, doublet vulgaire de *patera*, et anaptyxe de type osque.

patella : v. *patina*.

patena, -ae f. : crèche, mangeoire (Vég.). Emprunt au gr. *φέτνη*, distinct de *patina*, qui provient de *πτεγαν*. Germanique : all. *Pfaden*, etc. ?

pateô, -es, -ui, -ere : être ouvert ; par suite « être exposé ou accessible à » ; « être évident, manifeste » (opposé à *lateô*). Ancien, classique, usuel. Seul le parti-

cipe *patens* subsiste dans le logoudorien *padente*. M. L. 6288.

Dérivés et composés : *patulus* : ouvert ; large, étendu, qui s'étale, M. L. 6302 ; d'où *prôpatulus* ; *in prôpatulô* ; *pator, -ôris* m. (Apul., Scrib.) ; *patibulum* (-lus m., cf. Non. 221, 13) : sorte de fourche ; et spécialement fourche sur laquelle on étaillait les condamnés pour les frapper de verges ; de là *patibulatus* ; *patescô, -is*, *patêfaciô, -factiô* (Cic.) ; *paticâbulum* (?) ; *patidus* (Chiron) ; *Patulcius, -leius* ; **expatellâre*, M. L. 3034 ; *dis*, et *re-pateô* (-tescô) (tardifs). Cf. aussi *Patela* (*Patella*, *Patellâna*), nom de la déesse qui présidait à l'ouverture de l'épi (Arn. 4, 7).

L'a de *patere* représente une forme à degré zéro du vocalisme, attendue dans le type verbal en *-e* ; on a le même vocalisme dans hom. *πτενάς* « étendant », *πτενεύ* « ils étendaient », osq. *patens* « panderent », etc. en face de *πτετασατ*, *πτετασαι*, d'où est sorti *πτενων* « j'étends ». La racine se retrouve dans av. *πα-θανô* « étendu », lit. *petys* et v. pr. *pette* « épaule » (pour le sens, cf. v. sl. *plešte* « épaule » de la racine de gr. *πλάνω*, etc.), v. isl. *faþmu* « longueur des deux bras étendus », gæl. écosseai *aitheamh*, mesure de longueur. — Sans doute parent de *spatum* (v. ce mot), et peut-être de *pandô*.

pater, -tris m. : père. Terme générique, correspondant à *mâter*, comme *pappa*, *tata* à *mamma*. Ce qu'inique *pater*, ce n'est pas la paternité physique, qui est plutôt indiquée par *parêns* et par *genitor*. *Pater* a une valeur sociale. C'est le chef de la maison, le *dominus*, le *pater familiâs* ; c'est l'homme qui est un des représentants de la suite des générations, et l'on parle ainsi de *pâtes*. Ainsi s'expliquent *patrônus*, *patròcium* et *patria potestâs*. Aussi *pater* s'emploie-t-il comme terme de respect, en parlant des hommes et des dieux : *Iuppiter* ; *pater omnipotens*, *pater Aenâas*, *patres cōscripti*, *patrês* (d'où *patricius*), *pater sacrôrum* ; *pater patratus*, etc. Romulus est qualifié à la fois de *pater* et de *genitor* dans Ennius, A. 113. Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 6289. Celtique : irl. *pater*, britt. *pâtr*, germ. *Pater* (noms de la prière qui commence par ce mot).

L'adjectif de *pater* est *patrîus* « qui appartient au père », le père seul ayant le droit de propriété dans l'ancien droit romain comme, du reste, dans l'ancien droit indo-européen ; cf. *patria potestâs*, *patria (terra*, d'après le gr. *πτεγας* γῆ Soph., etc.?)². De *patria* la langue a tiré à basse époque *repatriô, -âs* « revenir dans sa patria », conservé dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 7217, et *patriôta* « compatriote », hybride à terminaison grecque, et *patrîcios*.

Paternus est une formation récente d'après *mâternus*, *frâternus* ; *patrônus* est sans doute analogique des autres formations en *-ônus*, qui à l'origine étaient dérivées des thèmes en *-o/e*, cf. *bellum* *Bellôna* ; de même que *patrônus*, on a *mâtrôna* ; puis a été formé *patrôna*. Le type de *patrônus*, *mâtrôna* est peu représenté, non productif à l'époque historique ; le principal des mots qu'il comprend est *colônus* ; le *colônus* a un *patrônus*. D'autre part, *paternus*, soutenu par *mâternus*, a éliminé peu à peu l'ancien *patrius*, qui ne s'est plus appliqué qu'à l'idée de « patrie » : *a patria patrîum dicas, a patre patrînum*, GLK VII 99, 18 ; 284, 18 ; 306, 26 ; *Servius*, Ae. 6,

33. Cf. le développement en grec de *πατρôphos* d'après *μητρôphos* au détriment de *πâtrîos*, signalé par J. Wackernagel, Fest. Kägi, 40 sqq. *Patrius* n'est pas conservé dans les langues romanes ; le log. *patrîu* « clair », M. L. 6299, est plus que douteux ; *paternus* n'a pas davantage subsisté, M. L. 6290 ; *patrônus* est mieux représenté, M. L. 6300 (irl. *patrux*, savant). De *patronus* dérivent *patròcium* (formé comme *tirocium*, *lénocium*, etc.), d'où *patròcinor* et, à basse époque, *patrònâs*, *patrônatus*, *-âs m.* ; de *paternus*, *paternitâs*, *-nâlis* (latin ecclésiastique).

Patricus (uniquement dans Varron) est sans doute emprunté au grec (cf. CGL V 129, 59, *patricus*, *paternus graecus*) : *casus patricius* « génitif » (Varr., L. L. 8, 66, 67) est la traduction de *πτεδîs πτερîphî* ; *patrîcē* (Plaute) = *πτερîphî*, comme *grapheicē* = *γραφîcē*. *Patricius* « de père libre ou noble », dérivé de *patrês* au sens juridique et politique, semble sans rapport avec le *patricus* historiquement attesté et se range dans la catégorie des dérivés en *-icius* de noms de magistrats : *tribûnicius*, *aedilicius*, etc. Il est peu vraisemblable d'admettre qu'il ait existé, pour disparaître avant l'époque historique, un adjectif en *-icus*, du type *citîcus*, *hostîcus*, termes de la langue du droit public, dont *patricius* serait un dérivé. De *patricius* dérive irl. *patracan*. De *patricius* : *patriciatus*, *-âs* : *patriciat* (Suét.).

Autres dérivés et composés : *patrîus*, *-a*, *-um* (cf. *auitus*), archaïque ; *patrimus* et *patrimis*, termes du rituel, cf. *matrîmus* (la quantité de l'i est incertaine) ; *patrimônium* : patrimoine ; ensemble de biens appartenant au *pater familiâs*, appelé aussi *réi familiâris*, *família pecûniaque* ; *patrimônâlis* ; *patrimônîum* ; *patrâs*, *tri m.* : beau-père, M. L. 6296, cf. *patrâstra* ; *patrissô, -âre* (Plt., Ps. 402, Tér., Apul.) « *patris similius* *flîo*, *πτερîphî* », hybride formé sur le type grec en *-içw* ; *patrîus* : oncle paternel (par opposition à *auonculus*) ; par extension : censeur sévère, grondeur ; *patrêlis* ; *comparat* (langue de l'Église), M. L. 2096 ; B. W. *com-père* ; britt. *com-pazr*.

Cf. encore **patrîus* « parrain », M. L. 6298 ; B. W. s. u., passé en germanique : m. h. a. *pfefer* ; et aussi sans doute *patrare*.

La valeur sociale, et par suite religieuse, de *pater* qu'on observe en latin est héritée de l'indo-européen. Dans le Rgveda, on lit plusieurs fois *pitâ* « pater » à côté de *janitâ* « genitor » ; et *pitîd* se dit de personnages divers, notamment *dyauh*, nom du ciel lumineux (cf. lat. *Iuppiter*, ombr. *Ju-pater*) ; d'autre part, *skr. pitârah*, comme lat. *patrês*, désigne les « ancêtres », et le mot a une valeur religieuse en même temps que sociale. La réduction partielle de *pitâ* à *pitâ, tâ* dans les gâthâs de l'Avesta ne peut s'expliquer que dans des groupes où **pater-* figurant au second terme de juxtaposés tels que lat. *Iuppiter*, le *a* se trouvait en syllabe intérieure et, par suite, s'amusaient en iranien. En grec, Thétis, qui est fille de Néreus, invoque *Zeô pâtre*, A. 503 ; Agamemnon, B. 371, dit *Zeô te pâtre xai' Athenâi xai' Atôllon* ; Δ 235, on lit *patrîp Zeûs* hors de toute idée de génération ; on voit aussi que *patrîp* est une désignation du chef d'un groupe, ici le groupe des dieux, et c'est ce sens qui était au fond de la formule *patrîp ûndrônw te ûeôv te* désignant Zeus. Le pluriel gr. *πatrépēs* désigne les « ancêtres », ainsi Z 210 *γeôs patrêpôs*.

Cette valeur solennelle du mot **pater-* a eu pour conséquence une tendance à remplacer ce mot par un mot familier dans des langues qui représentent une civilisation déjà éloignée du type indo-européen : en grec, c'est *atta* qui traduit *πατήρ*, et *fadar* ne figure que dans une appellation : *abba fadar* « *ābāō ὁ πατήρ* », Gal. IV 6. En slave, c'est le dérivé *otci* de ce mot **atta* qui est la seule expression pour « père ». On conçoit que **pater-* ait toujours été le terme employé dans les générations : Darius dit en vieux perse : *manā pītā Vištāspa* « mon père, c'est Vištāspa », etc. Cet emploi est général et a souvent déterminé un emploi de **pater-* dans la langue courante. De là vient que *pater* est en latin un terme usuel pour désigner le « père » au sens actuel du mot français. On a de même patir en osque, *athir* en irlandais, *hayr* en arménien, etc.

La flexion a été simplifiée en latin : à l'accusatif singulier on a *skr. pītāram*, hom. *πατέρα*, en face du datif *skr. pītā*, gr. *πατρό*. Mais, d'après *patri*, *patre*, etc., le latin a généralisé *patr-* à tous les cas autres que le nominatif-vocatif singulier, et il a *patrem* comme *patri*, etc. L'e du datif osq. *Paterei* « Patri » peut résulter d'une éponenthèse.

Le dérivé *patrius* a des correspondants exacts dans véd. *pītāyah* « du père », gr. *πάτρος*; cf. peut-être m. gall. *trydd* maison paternelle (J. Loth, Rev. celt., 42, 349). Il n'existe rien de pareil près de *māter* et *frāter*, et ceci tient à la situation unique du « père » dans la famille indo-européenne. Le grec a des dérivés *πάτρα*, *πατρίς* dont le latin n'a pas l'équivalent.

Patrius est à rapprocher de gr. *πάτρος* « frère du père » et de *skr. pītāyah* (av. *taīryō*, de **pturya-*), v. h. a. *fatureo* « frère du père »; pour la forme, cf. gr. *μητριώ* « belle-mère ».

patera, -ae (*patarā*, comme *camara*) f. : patière, sorte de vase large et plat, aux bords évasés, avec lequel on répandait le vin soit sur l'autel, soit sur la tête de la victime. Ancien (Plt.), classique. L'explication par *patēō* (Macr. 5, 21, 4; Isid., Or. 20, 5, 2) n'est qu'une étymologie populaire. Peut-être doublet de *patina*, influencé par *cratera*. De *patera* dérive le diminutif : *patella*, -ae f. : *-ae uasula parua picata, sacrificis faciendis apta*, P. F. 293, 13. Demeuré dans les langues romanes (cf. entre autres, fr. « poèle », M. L. 6286 et 6287, **patellio*), mais a perdu son caractère religieux et, par le sens, se rapproche plutôt de *patina*. Irl. *padhal*; brit. *padell*.

Dérivé : *patellarius* (Plt.).

**patēta* : genre de dattes caryotes (Plin. 13, 45). Mot étranger, transcription du gr. *πατητός*, Géop. 20, 9.

patina, -ae f. : bol, de terre ou de métal, servant à faire cuire les aliments ; objet de forme comparable, mangeoire ; sorte de pâte. Emprunt oral au gr. *πατήν*. Ancien, classique. M. L. 6293.

Dérivé : *patinarius* : de ou à la casserole ; subst. *patinarius* : gourmand, lèche-plats (Suet.). V. *patera*.

patiō, -eris, *passus sum*, *pati* (forme active *patiās* dans Naev., R³ 67) : souffrir, être patient ou passif ; supporter. Même sens que le gr. *πάσχω*, dont il a emprunté certains emplois techniques, par exemple en grammaire : *modus patiēndi*, *passūus* (Quint.) = *παθη-*

πωσές; en médecine : *patiēns* == *ὁ παθόν* « le patient », *passūus* « maladie » (Cael. Aur.), etc. *Pati* est souvent opposé à *facere*, comme *πάσχειν* à *δρᾶν*. Comme fr. « souffrir », a le sens de « supporter, permettre que », (suivi de la proposition infinitive). Ancien, usuel. Comme *patrātor*, *patrātiō*, tous deux rares, *patrābilis* (tardif); de *perpetrō*, *perpetrātor*, *-tiō*, *-bilis*. Par contre, *imperatrē* est très classique. Celui-ci s'est spécialisé dans le sens de « obtenir »; le sens ancien apparaît encore dans Plt., Poe. 974, *incipere multa est quam imperare facilius*, en face du sens classique, Cic., Lae. 20, 76, *in omni re considerandum est et quid postules ab amico, et quid patiō a te imperari*.

Dérivés et composés : 1^o de *patiēns* : *patientē*; *impatientē*, -tiēnter; *impatientia* = *ἀρδεωμα* (d'époque impériale); *patibilis*, terme de la langue philosophique (Cic.) « supportable », « sensible, capable de souffrir », remplacé dans cette acceptation par *passibilis* dans la langue de l'Église ; « passif » (par opposition à *actius*), et *impassibilis* (*impatibilis*) = *ἀπαθής*; *passiō* : rare et tardif; c'est surtout un mot du latin ecclésiastique pour traduire le gr. *πάθος*, dans le sens de « passion » du Christ; et de « passion », mouvement de l'âme (correspondant à classique *affectus*) avec une nuance péjorative. Il n'y a pas de substantif *passus*, sans doute pour éviter l'homonymie de *passus* « pas ». De *passiō* : *passiōnālis* (Tert. Cael. Aur.), *-nātīs* et *im-*; *passiūus* : terme de grammaire (Quint., Charis., etc., d'où *passiūitas*) ou de la langue philosophique (Arn., Apul.). Dans le sens obscène « pédéraste passif », les Latins ont purement et simplement transcrit *παθητός*, comme ils l'ont fait pour *πάθωσις*, sans essayer de le traduire (cf. aussi *paedīo*); *perpetiō* : souffrir jusqu'au bout, endurer; *perpessiō* (classique); *perpessicius* (Sén.) « qui fréquenter aliquid patiūt »; *compatiō* : verbe du latin ecclésiastique (Tert., Ital.) qui traduit *συμπάσχω*; *compassiō* (fréquent; Irl. *compāis*), *compassibilis*, opposés à *impassibilis*, *impassibilitās*, qui traduisent *ἀπαθής*, *ἀπάθεια*; cf. Tert., adu. Prax. 29, p. 286, 9, *si impassibilis est pater, utique et incompassibilis; aut si compassibilis, utique passibilis*. Très tardifs : *prae-*, *prō-patiō*.

Le radical *pat-* de *patiō* ne se retrouve exactement nulle part. On est tenté de rapprocher la racine **pē-*, **pō-* de gr. *πῆμα* « souffrance », *ταχαῖ-πωρος* « malheureux » qui existe près de *πένομα* « je travaille péniblement », *πόνος* « peine », *πένης* et *πενιχρός* « pauvre », sans doute aussi, avec élargissement, *πένθος*, *ἔπαθος*, *πένθωσις*. *Patiō* serait dérivé de **pātōs*, cf. *fatē-*

parte?

Le radical *pat-* de *patiō* ne se retrouve exactement nulle part. On est tenté de rapprocher la racine **pē-*, **pō-* de gr. *πῆμα* « souffrance », *ταχαῖ-πωρος* « malheureux » qui existe près de *πένομα* « je travaille péniblement », *πόνος* « peine », *πένης* et *πενιχρός* « pauvre », sans doute aussi, avec élargissement, *πένθος*, *ἔπαθος*, *πένθωσις*. *Patiō* serait dérivé de **pātōs*, cf. *fatē-*

parte?

Le radical *pat-* de *patiō* ne se retrouve exactement nulle part. On est tenté de rapprocher la racine **pē-*, **pō-* de gr. *πῆμα* « souffrance », *ταχαῖ-πωρος* « malheureux » qui existe près de *πένομα* « je travaille péniblement », *πόνος* « peine », *πένης* et *πενιχρός* « pauvre », sans doute aussi, avec élargissement, *πένθος*, *ἔπαθος*, *πένθωσις*. *Patiō* serait dérivé de **pātōs*, cf. *fatē-*

dans la langue familière, un sens obscène (comme *fatē-*; cf. *expatrāre* = *effuere*, *ἀπάτη* Catulle 29, 16, et Schol. Pers. 1, 18, *patratō* est *rei uenereae consummatio* qui l'a fait éviter par les puristes. Il en est de même de *patrātor*, *patrātiō*, tous deux rares, *patrābilis* (tardif); de *perpetrō*, *perpetrātor*, *-tiō*, *-bilis*. Par contre, *imperatrē* est très classique. Celui-ci s'est spécialisé dans le sens de « obtenir »; le sens ancien apparaît encore dans Plt., Poe. 974, *incipere multa est quam imperare facilius*, en face du sens classique, Cic., Lae. 20, 76, *in omni re considerandum est et quid postules ab amico, et quid patiō a te imperari*.

Dérivés : *imperatrē* (ancien); *imperatrō*, *-tiō*, *-tus*, *-tūs* (tous tardifs), M. L. 4306 a. L'abrév. de Fest., P. F. 253, 23, cite aussi *propetrē* : *mandare quid perficiatur; nam impetrare est exorare, et perpe-trare, perficere*.

V. aussi *impatrē*.

patruus : v. *pater*.

Patuleius : épithète de Janus, jointe à *Clūsius*, *Clūsiūs*, « *quia helle caluae eius patunt, pace clauduntur* », Macr., Sat. 1, 9, 16; cf. Ov., F. 1, 129. Peut-être étymologie populaire; cf. Böhmer, éd. des Fastes, t. II, p. 23. Pour la forme, cf. *hiulcus*, *petulcus*?

**pau-*; 1^o *pauēus*, -a, -um : peu, peu nombreux. Employé presque uniquement au pluriel : *pauēt*, *pauērūni* (*pauēum* dans Enn.), *pauērēs*, *pauēssimē*, souvent substantivé, *pauēt*, *pauēa*; les exemples du singulier sont très rares et avec des noms collectifs (Hor., A. P. 203; Gell. 20, 1, 31). Panroman, sauf roumain. M. L. 6303.

Dérivés et composés : *pauētēs* adv.; *pauētū*, -ae,

-a, diminutif familier; *pauētās* (classique, mais ne semble plus attesté après Quint.); *pauētōquium* (Plt. = *πλευρωθία*).

2^o *pauēllus*, puis *paulus*, -a, -um (au contraire de *pauēus*, s'emploie uniquement au singulier) : petit. L'emploi comme adjectif est rare et archaïque (Tér., Titin., Varr.). On rencontre surtout le neutre *paulum* avec un génitif « un petit, un peu », et *paulō* (cf. *pulūs*). *Paulus* est, en outre, demeuré comme cognomen (et *Pollō*?).

Composés et dérivés : *paul(l)ātīm* : peu à peu; *paul(l)ūlūs*; *paul(l)ūlūm*; *paul(l)ūlātīm*; *paul(l)ūlīspēr* (avec *I longa*, CIL VI 27788; cf. *aliquantīs-per*, *tantīs-per*) « un peu de temps ».

3^o *pauēllus*, -a, -um « tout petit »; *pauēllūm*, -i « un petit peu » (per- « un tout petit peu »); *pauēllīspēr*; *pauēllītās*; *pauēllūs* : diminutifs familiers et expressifs, fréquents surtout dans la langue des comiques, et pour lesquels on trouve des graphies *pauēllus*, *-lūs* (Plt., Sti. 163) influencées par *pauēllus*.

Composés expressifs : *perpauēus*, *perpauēlūm*, *perpauēllūs*, *perpauēllūs* (Plt.).

Pauci est dérivé, avec suffixe *-ko*, d'un mot qui figure aussi dans *pauēllus* et *pauēlūs*, dans gr. *παῦρος* « en petit nombre, petit; court » et dans grec. *παῦρα* « ὀλλύοι »; cf. sans doute aussi gr. *φαῦλος* « de qualité inférieure », dont le *φ* initial peut représenter un **ph* expressif, et même la forme complexe *φαῦρος*. Le vocalisme radical *a* est chose courante dans un adjectif qui indique

une infirmité, une faiblesse, de même que le suffixe *-ko*; cf. *cascus*, *flaccus*, *mancus*, etc. Aucun artifice ne permet de retrouver ce suffixe dans *pauēllus*, qui semble offrir le suffixe *-lo-* du diminutif, avec gémination expressive de *-l-*. *Pauēper* est un ancien composé. La forme la plus embarrassante est celle de *pauēus*; le rapport avec gr. *νεῦρον* et du *altus* avec gr. *ἄνθος*; mais, même si l'on n'avait pas la persistance de *taurus*, on ne saurait croire que **pauēo-* ait passé à **parwo-* par une évolution phonétique spontanée : on ne sait au juste comment la chose s'est produite (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, § 99 b, p. 111). De même, le celtique a **tarwo-* (gaul. *tarvos*) en face de lat. *taurus*, gr. *ταῦρος*, v. sl. *tarutā*. Les mots où apparaissent ces changements singuliers sont en partie des termes techniques ou familiers à vocalisme radical *a*.

pauēō, -ēs, *pauēl* (rare; Ov.), -ēre : être frappé d'épouvante; puis, par affaiblissement de sens, « avoir peur [de] ». Emploi absolu et transitif. Ancien, usuel, mais évité par la prose classique.

pauor, -ōris m. : épouvante, puis « peur ». Panroman (sauf roumain). M. L. 6314, et *pauōrea*, 6315; *Pauen-tia*, -ae f. : déesse de la Peur; *pauidus*, actif et passif : « épouvanté » et « qui épouvante » et son contraire *im-pauidus* (poétique = *ἀφοβός*); *pauēscō*, -is; *pauibundus* (tardif); cf. *tremibundus*; *pauidō*, -as (Comm.). *Pauēō* a dû désigner d'abord un état de prostration, d'abattement, causé par un choc violent qui n'est pas nécessairement la peur; cf. T.-L. 7, 34, 7, *admiratione pauen-tibus cunctis*; Ov., F. 3, 362, *speque metuēt pauent*. *Pauor* est différencié de *metus*, auquel il est joint dans Lucr. 3, 111, *hic exsultat enim pauor ac metus*. Le genre animé du même nom (cf. *sopor*) indique qu'il a dû désigner à l'origine une force agissante, non un état : *Pauor* est divinisé et a ses prêtres : *Pauōtū*; *pauidus metus*, Ov., F. 1, 16, veut dire « la crainte qui paralyse »; cf. Vg., G. 3, 106; Ae. 5, 138. *Pauor* s'est ensuite appliqué à l'esprit; cf. Cic., Tu. 4, 8, 19, *pauorem, metum mentem loco mouentem; ex quo illud Enni* : *Tum pauor sapientiam omnī mi exanimato expectorat*. Toutefois, le mot au sens de « peur » semble évité par Cicéron et César, peut-être en raison de son caractère trop expressif; Cicéron emploie *pauēō* seulement dans les œuvres poétiques, *pauor* dans les œuvres philosophiques. A l'époque impériale, le sens s'en est affaibli et le mot est devenu synonyme de *timor* : Pline, 25, 17, dit *pauor aquae*; Celse 5, 27, 2, *aquaē timor*, tous deux pour traduire *ὑδροφοβία*. V. Ernout, *Philologica II*, p. 37 sqq.

Comme tous les mots expressifs, *pauēō*, *pauēscō* ont tendu à être renforcés : de là *pauōtō*, *-ās* (poétique), *com-pauēscō*, *expauēō*, *expauēscō*, *expauidus*, *expauēfaciō*, *per-pauēfaciō* (à côté de *pauēfactus*). Les langues romanes ont maintenu et développé ces formes; cf. M. L. 3037, *expauidus*; 3038, **expauētāre*; 3035, **expauētāre* (-paēntāre, -pamentāre); v. B. W. sous *épave*, *épouvanter*.

Pauēper est sans doute un verbe marquant l'état, à suffixe *ē*, correspondant au verbe marquant l'action *pauōtō*. Même opposition que dans *lubet* en face de skr. *lubhyati* « il désire ». Le sens premier serait « je suis frappé », appliqué spécialement aux chocs de l'esprit. Cf. Isid., Or. 10, 230, *pauidus est quem uexat trepidatio*

mentis, habet cordis pulsationem, cordis motum. Nam pauere (l. pauire) ferire est, unde et paumentum. — V. pauio.

*paueri: frumenta dicebant antiqui quac de uagina non bene exibant, F. 298, 9. Sans autre exemple; forme douteuse. Lire pauiri?

pauio, -is, -itum, -ire : battre la terre pour l'aplatiser; niveler. Presque uniquement employé dans l'expression technique *pauire terram*. Mais il est probable que cette spécialisation est secondaire, comme on le voit par *dēpauio, obpauio*.

Dérivés et composés : *paumentum* : terre battue; puis « pavé, dallage ». Déjà dans Cat., Agr. 8 et 19. Formes romaines en partie savantes, M. L. 6312; *pauimentū, -ās; -tūriū; pauicula* : hie, demoiselle (avec suffixe de diminutif féminin, substitué par antiphrase au suffixe d'instrument neutre *-culum*); *pauic(u)lō, -ās* (Gloss.); peut-être *pauilēnsis* (*uestis*) : sorte de feutre (foulé) opposé à *leuidēnsis* (Isid., Or. 19, 22, 19).

dēpauio : balte (exemples de Lucilius, *palmisque missellam depuit me*, et de Naev., Com. R³ 134); cf. P. F. 61, 14.

obpauio (lire *obpauit?*), *uerberat a puuiendo, i. e. feriendō*, P. F. 207, 13. Si *pauio* est une forme réelle, et non une faute de copiste pour *pauio*, ou une forme imaginée en vue d'un rapprochement avec *pauio*, elle serait refaite d'après les composés *dēpauio, obpauio*, comme *sculpō*, en face de *scalpō*, a été tiré de *exsculpō*.

Le rapport, souvent enseigné depuis Festus, avec gr. πάτω « je frappe » se heurte au fait que rien de certain n'indique dans πάτω, non plus que dans πάτάτω qu'on n'en peut séparer, la présence d'un F. Lit. πάτιτι « couper », πιύκλας « scie » a un tout autre sens. En somme, étymologie obscure. V. *pauē*. Le vocalisme *a* est normal dans un mot de ce genre, technique ou familier.

paullus : v. *paucus*.

pānō, -ōnis c. (arch. pānus, -i m. et pāua, -ae f., M. L. 6313 et 6310; sur *pāo*, attesté dans une inscription tardive et dans les manuscrits de Séneque, Martial, πάνω dans l'édit de Dioclétien, v. Heraeus, *KL. Schr.*, p. 234, n. 1) : 1^o paon; 2^o sorte de poisson (Ambr., hex. 5, 2, 5). Ancien. Panroman; britt. *paun*, et germanique : v. h. a. *pāwō*, etc.

Dérivés : *pānōnīus*; *pānōnāceus* : en forme de queue de paon (-m opus, cf. Rich, s. u.).

Pāus est dans Ennius et est repris par les auteurs de basse époque, notamment par la langue de l'Église; à la fin de l'époque républicaine, la forme usuelle est *pāo* et le sexe est indiqué par l'adjonction de *masculus*, *fēmina*.

L'oiseau a été apporté de l'Inde. La forme gr. πάνω ne s'explique pas par des formes indiennes et le p de lat. *pāo* ne se retrouve nulle part; sans doute dû à l'onomatopée, cf. *pauipulō*. Sur le mot, qui reste obscur, v. Mémorial S. Lévi, p. 284 sqq.

pauper, -is adj. : pauvre. Sans doute composé de **pau-per-os* « qui produit peu », cf. *pau-cus* et *pariō*, et

puer-pera, et ancien adjetif de la 2^e déclinaison (cf. Varr., L. L. 8, 77, et la note de Goetz-Schoell, ad 11) passé à la 3^e déclinaison sous l'influence de *diues*, avec lequel il formait couple; cf. Tér., Ph. 276-277; avec [iūdices] saepe propter inuidiam adimūnū diuiti/aut propter misericordiam addunt pauperi. La langue populaire a reconstruit plus tard une forme *pauper*, *paupera*, -rum, d'après le type *liber*, -a, -um (cf. Plt., frg. 67 L.; Pétr. 46), qui est demeurée dans les langues romanes. Toutefois, on peut penser que -per de *pauper* représente une forme athématique, normale dans les seconds termes de composés (cf. *sacerdōs*, *antistes*, etc.). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 6305. Irl. *pauper*.

Pauper a dû se dire d'abord de la terre, des animaux: *pauper ager*, Tib. 1, 1, 23 (19). Dérivés : *pauperiēs*, -et (archaïque, conservé dans la langue du droit au sens de « dommage causé par un animal »); cf. P. F. 246, 10, *pauperies* *damnum dicitur quod quadrupes faciū*, et Dig. 9, tit. 1); *pauperium, paupertās*, conservés tous deux dans les langues romanes, M. L. 6306, 6307; *pauperō, -ās* (latin) et *paupertō* (Vulg.); *paupercūs* (Plt.); *pauperāscō* ou *rēscō* (bas latin) et *im-* (Vulg.); *paupertinus* (formé d'après *libertinus*); *paupertatula* (lt.).

V. *paucus*.

pauipulō, -ās, -āre : crier (en parlant du paon). Onomatopée; le groupe initial *pau-* se retrouve, comme on l'a vu, dans le nom du paon, *pauo*.

pausa, -ae f. : pause, fin, halte. Archaïque et post-classique, usité surtout dans l'expression *pausam facere*, dare. Généralement considéré comme emprunté au gr. πάυση; mais ce mot est rare et tardif en grec et, d'autre part, le changement de déclinaison de πάυση en *pausa* s'explique mal. Une influence de *mora* est peu vraisemblable. On peut se demander si *pausa* n'a pas été refait sur *pauāre* (attesté tardivement, mais sans doute ancien dans la langue parlée), bâti lui-même sur l'aoriste de πάω; cf. l'emploi de l'impératif aor. πάῦσαι « arrête » dans Plt., Tri. 187, et les formations du type *campsāre*, *malaxāre*, *catapsāre*. L'emprunt est technique, sans doute, et venu peut-être par la langue nautique : cf. *pauārius*.

Dérivés : *pauārius* : maître d'équipage, dit aussi *hortātor*, qui donnait aux rameurs l'ordre de stopper.

pauōs, -ās : cesser (bas latin; cf. Cael. Aur., Tard. 1, 1, 16, *cum capitū pauaserū dolor*). Devenu synonyme de *quiescō* « se reposer » (cf. *pausa* : *requiēs*, CGL IV 138, 22, et *pauāre sē*, Vita Caes. Arel. 2, 33); de là l'emploi de *pauas in pace* (= *requiescīt*) et les formes *repauōs* (transitif et intransitif) = πάυσαι, πάῦσαι, surtout employé par les chrétiens, conservé dans les langues romanes, M. L. 7218); *repauātō* = παταλυτήριον. *Pauōs* a survécu dans les langues romanes (sauf en roumain), où il a souvent le sens de *pōnere*, cf. M. L. 6308; B. W. s. u. De *pauōs* : *pauātō, -bilis* et *impausābilis* (tardif, rare = ἀνηράτος).

pauāsia (*pusia, posia*), -ae f. : sorte d'olive. Ancien (Cat.), non expliquée.

pausillus : v. *pauxillus*.

pāx : v. *pacō*.

pāx : exclamation équivalente à notre « chut » ou « paix », qu'on trouve dans la langue comique; cf. Hē-syphius : πάτε... τέλος ἔχει; et κόγχης ὅδοις πάτε, ἐπιφάνειας τετελεσμένοις.

paxillus : v. *pālus*.

pē : particule enclitique intensive, cf. *nem-pe, quip-pe*, apparaît encore, combinée à *iam*, dans *quispiam, us-piām*, etc.

Une particule pareille à lat. -pe ne se retrouve exactement que dans lit. *kaip* « comme » et *teip*, *seiip* « ainsi ». Le latin a, d'autre part, *meā-pe, sua-pe*, cf. gr. *τιπτέ?*, et aussi *i-pe* (v. ce mot).

pēcō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : broncher, faire un faux pas, sens encore conservé dans Hor., Ep. I 1, 8-9, *solū senescentem mature sanus equum, ne | pēcet ad extremum ridens et ilia ducat*. Employé surtout comme le gr. σφάλλομαι, dans le sens moral de « commettre une faute ou une erreur, se tromper » (cf. *titubō* dans Plt., Mi. 248). Ancien (Enn., Cat.), usuel et familier. Très usité dans la langue de l'Église, en raison de son caractère populaire et expressif, de même que *pēcātūm* (qui traduit ἀμάρτητα, *pēccātor* (Tert.); et passé par là dans les langues romanes; cf. M. L. 6321, *pēcāre*; 6322, *pēccātor*; 6323, *pēccātūm*, et 6324, *pēccōsus*. Irl. *peccad*; britt. *pechu*, *peccad*, *pechadur*.

Autres dérivés et composés : *peccāmēn*, *peccāntia*, *peccātā*, *peccātiō*, *peccātōriūs*, *peccātrīz*, *peccātūs*, -ūs (? douteux); *impeccābilis*, *impeccāntia* (= ἀναμάρτητος, -ητός), tous tardifs.

Le sens donne lieu d'imaginer que *peccāre* serait dérivé d'un mot **pecco* qui serait à pēs ce que *mancus* est à *man-* (v. *manus*). Mais pareil mot n'est pas attesté. L'ombrrien *pēsetom*, TE VII 27 « *peccātūm* » (ou « *perditum* ?) est douteux. Pour le sens, cf. *scelus* et skr. *skhālati* « il fait un faux pas ».

peciolus (*petiolus*), -ī m. : 1^o petit pied, petit sabot; 2^o pétiole. Depuis Afranius; rare et technique. M. L. 6324 a. Selon Meyer-Lübke, *peciolus* est la seule forme que donnent les manuscrits, *petiolus* est une fausse grammaire due aux éditeurs; cf. Rh. Mus. 72, 154. Cf. *peculius* et *pecculus*, diminutifs de pēs, dans Marcellus et Oribase; et *tripeccia* « trépied » (tardif)?

pectis (-īdīs?) f.? : grande consoude (Ps.-Apul. 59, 25 et 127, 10). Grec. Dioscoride a πράκτη.

pētō, -īs, pēxi (et tardif *pēxū*; cf. *nexī* et *nexū* de *nectō*, et *pectū* d'après Prisc.), *pēxum* (et *pectūtum*), *pectere* : peigner, carder; et, plaisamment, « rosser » (cf. fr. *brosser, donner une peignée*; all. *fechten*). Cf. *pezus* « laineux, poilu ». Ancien, usuel.

pecten, -īnīs m. : peigne, carder; puis tout objet analogue : sorte de plectre, coquillage; plante « aiguille de berger »; pubis (poils, os du pubis = gr. *κτελές*), etc. Panroman. M. L. 6328; et germanique : v. angl. *pihten*; celtique : gall. *peithyn*; et *pais de peza* (scil. *tunica*) : robe; et M. L. 6331, *pēctinīculus*. Dénominatif : *pētū, -ās*, qui a remplacé *pectō* à l'époque impériale et a passé dans les langues romanes, M. L. 6329; *pēctināriūs* : relatif aux peignes, et substantif : fabricant de

peignes, M. L. 6330; *pectinātūs* : en forme de peigne; cf. P. F. 233, 4, *pectenatum tectum dicitur a similitudine pectinū in duas partes deuenatum, ut testudinatum in quattuor*; l'adjectif a ici un e qu'on retrouve dans ombr. *petenata*; *pectinātor*, *ātiō* (= κτενιστός, Orib., eup. 4, 16), *-ātūm, -ālis*, tous tardifs; *pectunculus* : pétuncle, M. L. 6334; *pectō*, *-ānis* f. : peignage (Cael. Aur.).

Composés : *impeccus* : non peigné; *dēpectō* : peigner et « donner une peignée »; *oppectō* (ob-) : ôter la chair après l'arête (assimilée à un peigne), d'où « dépouiller »; *oppexus*, -ūs m. (Apul.) : sorte de coiffure; *repectō*.

La formation de *pectō* est la même que celle de *plectō* et *nectō*; l'attique a πεκτῶ « je peigne, je tons »; et le -t se retrouve dans lat. *pecten*, avec le correspondant à degré zéro de la racine, gr. *κτελές*, *κτενός*. Germanique : v. h. a. *fehtan* « se battre », v. angl. *fehtan*, etc. Le gr. πέκω « je peigne, je tons » a un correspondant exact dans lit. *pēsū* « je tire par les cheveux, je tireille ». Lat. *pepus* « laineux » offre l'élargissement -s-; cf. gr. gr. πέκως « toison » et v. h. a. *fahs* « poils »; ou peut-être est-ce une formation en -so- comme *laxus*, etc. Arm. *asr* (gén. *asu*) signifie « toison », comme hom. πόκων V. *pectus* et *pectū*.

pēctus, -ōris n. : poitrine de l'homme ou des animaux (c'est-à-dire sans doute la partie velue du corps; cf. *pectō*, *pepus*, etc.), considérée comme le siège du cœur et de l'âme (et aussi de l'intelligence, cf. Plt., Mi. 786, qui l'oppose à *cor*), et par suite le « cœur » ou l'« âme », l'esprit. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6335.

Dérivés : *pectusculum* (tardif); *pectorālis* adj.; *pectorā* n. : plaque de devant de la cuirasse, plastron » (cf. Rich, s. u.). Usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 6332; *pectorōsus* : à large poitrine (terme de la langue rustique); *appectorō, -ās* (bas latin) « serrer contre sa poitrine »; d'où simplement « serrer, presseur »; M. L. 540; *dē, im-pectorō*; *pectōreus*.

Il a dû exister en latin vulgaire un adjectif **pectorānus*, formé comme *uitulnūs*, dont le féminin, tiré sans doute de *pectorāna carō*, a subsisté dans les langues romanes. Cf. M. L. 6333; B. W. *poitrine*.

Le tokh. A *pāsātō*, duel « les deux mamelles »; un mot pareil, différent par le vocalisme radical o au lieu de e et par la formation en -u-, se retrouve en irlandais : *hucht* « poitrine ». Aucun correspondant hors de ces deux langues. Du reste, les noms de la « poitrine » diffèrent d'une langue à l'autre. *Pectus* est à *pectō* comme *uellūs* à *uellō*.

1^o *pecū* n. (employé surtout au pluriel *pecua, -uum, -ubus*, terme collectif) : bétail, troupeau(x); cf. Naev. ap. Non. 159, 6, *homines, pecua, beluasque*. Par extension, « argent » (comme *pecūnia*).

Pectus est une forme ancienne (cf. la vieille prière dans Cat., Agr. 141, 3, *pastores pecuaque salua serassis*); *pecūriūs* m. « éleveur de bétail »; *pecuāria* f. « élevage »; *pecuōsus* (Gl.); *pecuālis* = προβοτικός, *-ātūs* (tardifs); la glose *pecusus a pastor* doit être une corruption de *pecuōsus*.

2^o *pecūlium, -ī* n. : petite part du troupeau laissée

en propre à l'esclave qui le gardait (*pecūliaris ouis*) ; puis « pécule » (*pecūlium castrēnse*) ; propriété particulière ; quelquefois dans un sens obscène (= *membrum virile*). — Dérivé de diminutif.

Dérivés : *pecūlium*; *pecūliaris* (-*rius*), -*riās* (= γνησιότης, γνήσιον ou οἰκειότης, Grégo. M.) ; *pecūliosus*; *pecūliatus*. Quelques traces de *pecūlium*, -*riās* dans les langues romanes, cf. M. L. 6336, 6337. *peculor* (ū?, cf. Haet, *Man.*, § 322; R. Ph. 1907, p. 233; *depeculare* dans Lucil. 682 Marx), -*riās* « faire son pécule », spécialisé dans la langue politique avec le sens de « s'enrichir aux dépens de l'État, être concu-
sionnaire ».

Dérivés : *peculatus*, -*ūs* m. (*pequ-*) : concussion, pécu-
lat : *peculatus furtum publicum a pecore dictum*, *sicut et pecunia, eo quod antiqui Romanorum nihil praeter pecora habebant*, P. F. 233, 6; *peculātor*, -*ūō*; *depeculō* (-*lor*) : piller, actif et déponent; cf. Cael., Ilist. 62, *ubi senatus intellexerit populum peculari*. *Peculor* ne peut être directement formé sur *pecūlium*, dont le dérivé serait **peculior*; mais il suppose un **peculus* (-*ulum*) non attesté.

Pour l'*ū*, v. le mot suivant.

3^e *pecūnia*, -*ae* (*pequnia*, CII, I² 582, etc.) f. : richesse en bétail; puis « argent, fortune, richesse » : *pecus a quo pecunia uniuersa, quod in pecore pecunia tum consistebat pastoribus*, Varr., L. L. 5, 95; par extension, « monnaie » et même, en bas latin, par une nouvelle spécialisation, « monnaie de cuivre »; cf. Lampr., Alex. Sev. 33, 3, *sceniciis numquam aurum, numquam argen-
tum, uix pecuniam donauit*. Conservé, comme *pecūlium*, en macédonien, M. L. 6338. Sur le bétail numéraire, v., entre autres, Vendryes, *Rev. Celt.*, 42, 391 sqq.

Dérivés : *pecūniarius* (-*rius*, -*lis*); *pecūniōs* (joint et opposé à *torques*); *Pecūniola*, surnom romain.

La formation de *pecūnia* est pareille à celle du dérivé *lit. virsūna* de *virsūs* « sommet » et du type slave en -*ynji*. On y observe le même *ū*; cf. également *ū* dans *lat. uerrūca*, en face de l'*ū* bref de *lit. virsūs*. Même *ū* encore dans *pecūlium*.

4^e *pecus*, -*oris* n. : collectif « troupeau, bétail ».

5^e *pecus*, -*udis* f. (masculin dans Ennius; un neutre pluriel *pecuda*, sans doute d'après *pecora*, dans Accius, Sisenna et même Cicéron (?) d'après Non. 159, 11) : « tête de bétail », individuel; terme d'injure « bête ». La distinction de sens entre les deux mots, encore nette à l'époque républicaine, cf. Varr., R. R. 2, 1, 4, tend pourtant à s'effacer; Ovide, *Ibis* 459, dit *inque pecus magnae subito uertare parentis*, où *pecus* = *pecudem*; et *Columelle*, 6, 27, 13, écrit *id genus pecudis* = *i. g. pecoris*. Une fois la distinction disparue, l'un des deux mots devenait inutile, et *pecus*, -*udis* n'a pas survécu dans les langues romanes, où *pecus*, *pecoris* seul est représenté; cf. M. L. 6339, *pecus*; 6325, *pecora*; 6326, *pecorāriūs*; 6327, *pecorina*.

Pecus, -*oris* et *pecus*, -*udis* désignent indifféremment le gros et le petit bétail, les animaux domestiques, par opposition à *ferae*; cf. Luer. 1, 14, *ferae, pecudis* « bêtes sauvages, animaux domestiques »; Cic., N. D. 2, 64, 160, *qua pecude* (= *sue*) *nil genuit natura secundius*;

Varr., R. R. 2, 1, 12, *pecus maius et minus... de pecore asini, equi...*. Virgile, G. 3, 243, s'est servi de *pecudes* pour opposer les quadrupèdes aux poissons et aux oiseaux. Mais l'un et l'autre ont dû d'abord s'appliquer spécialement aux bêtes à laine (cf. *pecto*), sens encore attesté; cf. Tibère ap. Suét., Tib. 32, 5, *boni pastoris esse tondere pecus, non deglubere*; Vg., G. 3, 554, *balatusque pecorum*; et pour *pecus*, -*udis*, Juv. 13, 232, *pecudem spondere saccello* | *balantem*. C'est avec le sens de « bœufs » que *pecora* est demeuré en roman, comme *pecorāriūs* avec celui de « berger »; cf. M. L. s. u. Le sens de *pecus* « embryon, fœtus », rare et tardif, semble imité du grec.

Dérivés (rares) : *pecorālis*; *pecorāriūs*: προβάτων (Gloss.); *pecorōs* (poétique); *pecorīnus* (tardif); *pecudālis* (Filastr.); -*diāriūs* (Gloss.); *Pecudifer* (épithète de *Siluānus*); *pecusculum* (Juvenc. 2, 589).

Un thème *peku-* n'est attesté qu'en indo-iranien, en germanique et en italique. Au neutre, il désigne le « bétail » en général, et notamment le « bétail » en tant qu'il est une forme de richesse : véd. *pāku* (forme rare) et, avec même place de ton, v. h. a. *shū* bétail + et got. *faihu* « x̄t̄hūmata, x̄r̄hūmata, ḡr̄yūrōv », et, inversement, gr. *x̄t̄hūmata* « bétail »; v. Chantraine, R. Phil. 1946, 5 sqq. Au masculin, il désigne le bétail considéré comme des êtres vivants, souvent rapproché des « hommes », qui, pour le chef, représentent un autre moyen de puissance : dès les *īgāthās*, *pasūs* (accusatif pluriel) est rapproché de *vīrang*, et l'Avesta récente a le « *dvanda* » *pasu vīra* « les troupeaux et les hommes ». L'omnien a, toujours dans une même formule, *peku* (= *pecua* pl. n.) à côté de *uiro*, *ueiro* « uîros ». Cf. le rapprochement védique dans RV III 62, 14, où on lit *asmādhyam dvipdē cātūspade ca paçvē* « à nous, aux animaux à deux et à quatre pieds »; l'opposition de *dvipdē* et de *cātūspat* pour désigner les « hommes » et les « animaux » repose sur un usage ancien, car l'omnien a, pour la même opposition, *dūpursus*, *petupursus* « bipedibus, quadrupedibus », T. E. VI b. 10-11.

À masculin, le védique accentue *paçvē* par opposition au neutre *pāku* dont le germanique atteste l'antiquité. Le latin a aussi une forme de genre animé, mais au féminin et avec l'élargissement -*d* : c'est *pecus*, *pecudis*, tandis que, au neutre, le thème en -*s*, *pecus*, *pecoris*, est la forme usuelle pour le singulier et a pris finallement, même au pluriel, le dessus sur *pecua*.

Un thème en -*s* se retrouve en nordique, mais contaminé avec un représentant de **pok'o-* : v. isl. *jar* « bœufs ».

Le vocalisme radical zéro n'est conservé qu'en iranien, dans des dérivés, av. *ʃuyant-* « qui a fait paître les bœufs », *ʃuyant-* « qui a du bétail », et dans des composés au premier et au second terme.

Dès l'indo-européen, le mot a le sens large de « bétail » et le sens étroit de « petit bétail, mouton », qui serait le sens ancien si l'on admet le rapprochement, du reste indémontrable, avec le nom de la toison : gr. *τέκνος*, *πόκος*, etc., et arm. *asr* (v. sous *pecto*). En védique, on parle d'un *paçum* (accusatif singulier) *devā-
vantam* et *gōmantam*, troupeau composé de chevaux et de bovins. Dans l'Avesta, *pasūm* (accusatif singulier)

désigne plusieurs fois le « bétail » en général, mais a souvent le sens de « petit bétail » par opposition à *staoru* « le gros bétail » (v. sous lat. *taurus*).

Le sens qui apparaît dans lat. *pecūlium* et *pecūnia* est pareil à ce qu'on observe dans got. *faihu* et v. angl. *feoh* « troupeau » et « biens, propriétés ».

Les formes baltiques v. pruss. *peku* et v. lit. *pekus* + « bétail » supposent un ancien emprunt du baltique à une langue de type occidental. Le fait n'est pas isolé.

pedeppressim; *pedepehītim* (-*temptim*) : *pedetentim* et *pedeppressim dictum est caute, quasi lenta et tarda itione*, Non. 29, 3. Adverbes dérivés de *pede pressō*, *pede tentō* « le pied étant retenu ». *Pedeppressim* n'est attesté que par Nonius; *pedetentim* est plus usité, mais surtout archaïque, quoique encore dans Cicéron, Tite-Live et Quintilien. La graphie *pedepehītim* a été influencée par *temptāre* (si toutefois ce n'est pas là la forme la plus ancienne; cf. Caton, Or., frg. 1, 23, *eam ego uiam pede temptāre temptabam*).

peda, *pedes*, *pedica*, *pedisequus* : v. *pēs*.

pēdis, -*is* c. (m., Nov. 107; f., Pl., Vid. 110) : pou. Ancien (Liv. Andr., Plt., etc.): Tend à être remplacé par le diminutif : *pēdīculus*, *pēducūlus*, -*ūm*, seule forme attestée à l'époque impériale (Pétr., Plin., Gels.); cf. Non. 220, 25, *pēdis, quem nos pediculum dicimus*. Panroman. M. L. 6361.

Dérivés : *pēdīcum* = φευπλάτης (Lucil.); *pēdīcō-
sus*; *pēdīcularis* (-*rius*), épithète jointe à *herba* « herbe à poux »; *pēdīculō*, -*ās*; *pēdīculātiō* (Gloss.) = φει-
πλώ, φειπλάτης; -*ōs*.

Le nom de cet insecte diffère d'une langue à l'autre. Av. *pazdu-* désigne un petit insecte nuisible. Cf. peut-être *pēdō*.

pedisequus : v. *pēs*.

pēdō, -*is*, *pepēdī*, *pēdītum*, -*ere* : péter. Mot vulgaire (satiriques), M. L. 6345; *pēdītum* « crepitus uenit; *pet* » (Cat. 54, 3); bien représenté, avec des dérivés, dans les langues romanes, M. L. 6358; B. W. s. u.

Avec alternance vocalique : *pōdēx* m. : derrière; proprement « le péter ». Pour la valeur du suffixe, v. Ernst, Philologica I, p. 133 sqq.

Composés : *oppēdō* (Hor.), *suppēdō* (cité par Cic., Fam. 9, 22, 4).

Il y avait en indo-européen un présent radical athématique **pērd-* que suppose la comparaison de lit. *pēdī-
žu* « je pète », serbe *pēdīm*, av. *perədən* (3^e plur.), skr. *parḍate* (mot de glossaire), gr. *πέρδομαι* (aor. *πέτασθω*), alt. *pērō*. A côté de **pērd-* a existé un autre thème signalant « vesseur » : **pēzd-*, **pōzd-*, **bzd-*; c'est celui que, avec lat. *pēdō*, représentent slov. *pezdīm* et russe *бзды* « il vesse », lit. *bezdu*, *bezdei*; cf. gr. *βδέω*. Pour *pōdēx*, on notera que tch. *pezd* et lit. *bzdas* signifient aussi « derrière ». Le germanique a un autre type, aussi expressif, celui de v. isl. *fisa*, etc. V. lat. *uissiō*; et *pēdīs*.

pedō, -*ās*; *pēdō*, -*ōnis*; *pedum* : v. *pēs*.

pēdīlis : adjetif tiré de *pēs*, substantivé dans le sens de « chausson, guêtres »; d'où ital. *pedule*, M. L. 6362, et en germanique : m. h. a. *pēdal*. V. *pēs*.

pēgris, -*idīs* f. : coquillage inconnu; Plin. 32, 150. Forme douteuse; grec non attesté; l're *pelorides*?

pētērō : v. *iūrō* sous *iūs*.

pētōr (c'est-à-dire *pētōr*), -*ōris* n., *pētōs* adj. comp. : pire, plus mauvais.

pessimus (*pesu-*), -*ā*, -*um* superl. : le pire, le plus ou très mauvais. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6367, 6440, *pēssimus*. L'e de *pētōr* est bref de nature et c'est la syllabe qui est longue, comme dans *maior*, *eius*, etc. Il n'est donc pas besoin pour expliquer l'e ouvert, c'est-à-dire bref, des formes romanes, de supposer, comme le fait Meyer-Lübke, une influence de *pessimus* ou de *mēlior*.

Le dénominal *pētōrō*, -*ās* « empirer » n'est attesté qu'à basse époque (comme *minōrō*, *mēliorō*, etc.); de même *pessimō*, -*ās* « maltrater ». — *Pessimōr* est un barbarisme tardif (Didasc. Apost.).

Pētōr, *pēssimus* servent de comparatif et de superlatif à *malus*, comme *mēlior* et *optimus* à *bonus*. En indo-européen, les noms intensifs en **yes* indiquent ce qui exerce avec force l'action indiquée par le verbe : skr. *yātīyān* désigne l'homme qui est, par excellence, un sacrifiant. La forme **pēdyōs* sur laquelle repose *pētōr*, comme on le voit pas *pessimus*, désignerait ce qui fait particulièrement une chute, ce qui tombe; cf. skr. *pādyate* « il tombe », v. sl. *padō* « je tomberai », v. angl. *jetan* « tomber ». — De la même racine, le lat. *a pessum*, où apparaît clairement le sens de « tomber ». — V., du reste, l'article *pessum*.

pelagūs, -*ī* n. : mer. Emprunt au gr. *πέλαγος* (τὸ), demi-latinisé et traité comme un thème en *o/e*, tout en conservant le genre neutre (mais Lucrèce a encore le pluriel grec *pelagē*, 6, 619). Depuis Pacuvius; poétique et prose impériale. Demeuré surtout dans les langues ibériques. M. L. 6369.

Dérivés : *pelagius* (Varr., Plin.); *pelagicus*. Cf. *ponitus*.

pelēcanus (*peli-*, *pelli-*), -*ī* m. : pélican. Emprunt tardif, latinisé, au gr. *πελεκάν*.

pellāx, *pellācia*, *pellīciō* : v. *lax*.

pellis, -*is* f. : peau. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6377. Irl. *pell*. Germanique : b. all. *pell*.

Dérivés et composés : *pellārius* : peauassier, fourisseur; M. L. 6373; *pellīcius* (-*ceus*) : de peau, M. L. 6375, et v. angl. *pileēce*, irl. *bellec*, *pellic*; *pellīnus*; *pellītūs*; *pellētātūs*. Paul. Nol., d'après *pileētātūs*; *pellīō*, -*ōnis* m. (cf. *caupō*, *fullō*, *lēnō*) « fourreur »; *pellīōnāriūs* « pelletier »; *pellīger*; *pellīcula* : petite peau, pellicule; M. L. 6376. De là : *pelliculō*, -*ās* : couvrir avec une peau, boucher (Col.); *pellesuīna*, Varr., L. L. 8, 55, v. *suō*; *tentipellūm*, cf. P. F. 500, 28; *uersipellīs*, v. *uertō*.

La forme *pellīrem* : *galerūm qui fiebat ex pelle*, p. F. 225, 10, est à rejeter; cf. Lindsay, Gloss. Lat., IV, p. 313.

Certaines formes romaines remontent, en outre, à **pēllāmen*, M. L. 6372; les langues techniques ont conservé ou créé un bon nombre de ces substantifs en -*men* : cf. *laetāmen*, **māteriāmen*, etc.

V. la remarque sous *palea*.

Cf. le groupe de v. isl. *fjall* « peau » (got. *fileins* « δερμάτνος » répond à lat. *pellinus*), gr. πελλοφόρος « pelletier » (Gloss.) et πέλλας (accusatif pluriel) « peaux » chez Pollux, tous mots à ancien *-ll-* de type « populaire », mais ζωστέλας; sans doute aussi hom. πέλλα « vase à lait » (en cuir?), πέλλις λεκάνη Hés. (?) ; d'autres rapprochent lat. *pēlūs*, etc., ce qui fait difficulté pour *-λλ-*. Cf., de plus loin, v. angl. *filmen* « pellicule », gr. πέλμα « plante des pieds, semelle de chausure », lit. *plenē* et *plēnts* « pellicule », pet. r. *plivā* « peau, membrane », gr. ξτίπλοος, etc.

pellō, -is, *peplū* (en composition *-pulī*), *pulsum*, *pellere* : pousser (avec idée accessoire de « battre, frapper », *pellere terram, humum*), puis « chasser » et, dans la langue militaire, « repousser, mettre en déroute » ; cf. *Pellōnia* « déesse qui met l'ennemi en fuite » (cité par Arn., St Aug.). Ancien, usuel, classique. S'emploie au sens physique et moral : *nec habet ullum ictum quo pella animum*. Cic., Fin. 2, 10, 32. A *pellō* correspond le substantif *pulsus*, -ūs m. « choc, poussée » et, dans la langue médicale, « pouls » (p. *uēnārum, arteriārum* ; cf. *pulsuōsus*, Cael. Aur.), demeuré dans les langues romanes ; cf. M. L. 6839. Irl. *cūise*. *Pulsō* est rare et attesté seulement à basse époque (Arn.).

De *pulsum*, corn. *pols* « un moment ».

De *pellō* existent de nombreux dérivés avec préverbes de sens local : *ad- (ap-) pellō* « pousser vers », qui, dans la langue nautique, s'emploie absolument avec le sens de « aborder » ; *as-pellō*, de **abs-pellō* « chasser, repousser » ; *com-, dē-, dis-, ex-* (M. L. 3041), *im-* (M. L. 4299), *per-, prō-, re-pellō*, auxquels correspondent des abstraits en *-sus*, *-siō* (ou *-sa* ; cf. *repulsa*, qui a pris le sens d' « échec d'une candidature »), et des noms d'agents en *-sor*. De *compellō* dérive le britt. *cymhell, cymrell*.

Pour **pellō, -ās*, v. *appellō*.

Pulsō est fait sur le présent **pellō*, devenu *pellō*, comme *tensus* sur *tendō*; de même qu'il y a un *tentus*, conservé en face de *teneō*, il y a eu un **pultos* à côté de *peplū*, à en juger par *pultāre* qu'emploient encore Plaute et Térence (cf. *merlō, *maniō* dans *ommentāns*). D'après *pulsus* a été fait l'itératif-intensif *pulsō, -ās*, qui a éliminé *pultō* et s'est ensuite substitué à *pellō* comme étant plus expressif et aussi comme fournit une conjugaison régulière : cf. *pellere terram pede*, Lucr. 5, 1402 ; *p. ter pede terram*, Hor., C. 3, 18, 15 ; *p. humum pedibus*, Catul. 61, 14 ; et *pulsare tellurēm pede libero*, Hor., C. 1, 37, 1 ; *lyra pulsā manu*, Ov., M. 10, 205, et *pulsare chordas digitis*, Vg., Ae. 6, 647, etc. De là : *pulsātō, -tor*, tous deux rares ; *pulsābūlum* « plectre ». *Pulsāre* a seul survécu dans les langues romanes, dont certaines formes supposent également un élargissement **pultātō* ; cf. M. L. 6837 et 6838. Germanique : m. h. a. *pulsen*, néerl. *polsen* « pulsando pisces in rete adigere et an-*guillas* captare ».

De *pulsāre* sont formés de nombreux composés : *com-pulsō* (Tert., Apul.); *dēpulsō* (Pit.); *expulsō* (Mart., Amm.); *impulsō*, M. L. 4323; *prōpulsō* (classique) ; *re-pulsō* (Lucr., St Ambr.).

Peplū et *pultāre* montrent que la racine est ici **pel-*. Le *-ll-* de *pella* en face de *pulsus* suppose un présent à suffixe **de-o-* indiquant l'aspect « déterminé » (procès aboutissant à un terme) ; la formation est la même que

dans *tendō* en face de *teneō, tetinō, tentus*, etc. (cf. le cas de *-cellō, uellō, fallō*, et v. aussi *pendō*). Toutefois, M. Vendries, BSL 16, 301 sqq., préfère expliquer *pella* par **pel-nō*. L'ombrien a *āpēltu* « appellit », *pel-mouētō* ». On rapproche gr. πάλλω « je secoue » (noter l'aoriste hom. έπ-πετάλων) et le dérivé arm. *halacem* « je poursuis », sans doute aussi gr. πέλευται « j'agite violemment, je secoue », πόλευται « combat ». Il y a peut-être un rapport avec le groupe de lat. *palpus, pal-*, etc. La formation de présent **pellō*, comme celle de *tendō*, a été occasionnée par le caractère athématique du thème verbal **pel-* : ce thème est conservé dans l'aoriste hom. πέλτω « il s'est heurté à ». Au vocalisme radical près, lat. *pellō* est à *tendō* ce que gr. πάλλω est à τένω.

pelta, -ae f. : bouclier thrace. Emprunt au gr. πέλτη.

Dérivés : *peltātus, peltifer*, tous deux appartenant à la langue impériale.

pēlūs, -is f. (trisyllabe chez les archaïques ; acc. *pēluim*, abl. *pēlui*, puis *pēlue*) : bassin, chaudron. Attesté depuis Labénius jusque dans la Vulgate. Diminutif : *pēlūcula* (Not. Tir.).

Cf. skr. *pālāvī* « sorte de vase » et, de plus loin, gr. πέλην « coupe » (avec dérivé πελκήν), v. isl. *full* « coupe » ; pour *peplū*, v. sous *pelis*.

pēminōs, -a, -um (ē? ae?) : qui se fendille, se cravasse : *-a ārea*, ap. Varr., R. R. 1, 51, 1. Sans rapport avec *paeedor*, malgré Non. 163, 12, ni avec πηματία. Forme unique, peut-être corrompue : on a proposé *perimōsa*.

Penātēs : v. *penus*.

pendō, -is, peplēdī, pēnsum, pendere ; et pendēō, -ēs, pendēdī, pēnsum, pendere : à la racine qui s'est fixée au latin sous la forme **pend-* appartiennent deux verbes, l'un en *-ē*, intransitif et marquant l'état : *pendēō* « être pendu, suspendu » (sens propre et dérivé « être suspendu dans l'attente, la crainte », etc. : *animus tibi pendet, pendemus animis*, etc.), l'autre à voyelle thématique et transitif : *pendō* « suspendre », d'où « peser » et, par spécialisation de sens, « peser de l'argent » et « payer ». cf. *stipendium*, les paiements se faisant anciennement au moyen de lingots non monnayés, *aes graue, as libralis*, etc., qu'on mettait dans la balance. Les deux verbes ont le même parfait *peplēdī*, de même que *steti* est seul en face de *stō* et de *sistō*, etc. ; l'adjectif verbal est *pēnsus* (de **pend-to-s*), dont le neutre *pēnsum*, substantivé dans le sens de « poids de laine à filer distribué aux servantes », a pris le sens général de « tâche à faire » ; le féminin *pēnsa*, à basse époque, a le sens de « provisions pour un jour ».

De *pēnsus* sont formés de nombreux composés : *com-pulsō* (Tert., Apul.); *dēpulsō* (Pit.); *expulsō* (Mart., Amm.); *impulsō*, M. L. 4323; *prōpulsō* (classique) ; *re-pulsō* (Lucr., St Ambr.).

Peplū et *pultāre* montrent que la racine est ici **pel-*. Le *-ll-* de *pella* en face de *pulsus* suppose un présent à suffixe **de-o-* indiquant l'aspect « déterminé » (procès aboutissant à un terme) ; la formation est la même que

dans *tendō* en face de *teneō, tetinō, tentus*, etc. (cf. le cas de *-cellō, uellō, fallō*, et v. aussi *pendō*). Toutefois, M. Vendries, BSL 16, 301 sqq., préfère expliquer *pella* par **pel-nō*. L'ombrien a *āpēltu* « appellit », *pel-mouētō* ». On rapproche gr. πάλλω « je secoue » (noter l'aoriste hom. έπ-πετάλων) et le dérivé arm. *halacem* « je poursuis », sans doute aussi gr. πέλευται « j'agite violemment, je secoue », πόλευται « combat ». Il y a peut-être un rapport avec le groupe de lat. *palpus, pal-*, etc. La formation de présent **pellō*, comme celle de *tendō*, a été occasionnée par le caractère athématique du thème verbal **pel-* : ce thème est conservé dans l'aoriste hom. πέλτω « il s'est heurté à ». Au vocalisme radical près, lat. *pellō* est à *tendō* ce que gr. πάλλω est à τένω.

Un substantif **pendum* apparaît dans les composés : *compendium* : proprement « argent qu'on amasse », cf. Varr., R. R. 1, 183, *compendium quod cum compenditur una fū*, puis, en général, « gain, profit » (= *lucrum* s'oppose à *dānum*), et spécialement « économie de temps, raccourci, abrégé » ; de là : *compendiātūs, compendiātūs* et *compendiō*, -ās (bas latin) ; *dispendium* « dépense, dommage », d'où « perte de temps, détour » ; *impendium* « dépense » et « intérêt », dont l'ablatif *impēdīō* est usité comme adverbe dans la langue familiale avec le sens de « magnopere » ; *impēdīōs* ; *pendūlum* : équilibre (Orb.) ; *suspēndūlum* « pendaison » ; *suspēdīōs* ; *stipendium* (v. *stips*). Un substantif *pendīō* est attesté dans les Inscriptions ; il figure aussi dans *appendīx f.* appendice, supplément », d'où *appendīcūm, appendīcula*, et dans *appendīcīōes* : *dicēbantur ab antiquis quod circūpēderent, quos nūc appendīcīōes appellāmus*, P. F. 19, 12. A *pendix* se rattache *pendīgō* : carcasse d'une statue (Arn. 6, 16) ; sorte de tumeur (Vég. 2, 44 et 55), sens auquel se rattache l'adjectif *pendīgīōs* (Cass. Fel. 20).

A *pēnsus* se rattachent *pēnsiō* « payement, loyer », M. L. 6393 ; *pēnsilis* « pendant, suspendu » (d'où *pēnsiō n.* « grenier suspendu »), M. L. 6392, fr. *poèle*, B. W. s. u., et germanique : v. h. a. *pfesal*, etc. ; **pēnsiūlum* non attesté, mais qui a fourni le dénominaif postclassique *pēnsiculō*, -ās « peser, examiner » ; *pēnsāra* (Varr.), *pēnsor*, *pēnsus*, -ūs (tardifs).

A *pēnsus* se rattachent *pēnsiō* « payement, loyer », M. L. 6393 ; *pēnsilis* « pendant, suspendu » (d'où *pēnsiō n.* « grenier suspendu »), M. L. 6392, fr. *poèle*, B. W. s. u., et germanique : v. h. a. *pfesal*, etc. ; **pēnsiūlum* non attesté, mais qui a fourni le dénominaif postclassique *pēnsiculō*, -ās « peser, examiner » ; *pēnsāra* (Varr.), *pēnsor*, *pēnsus*, -ūs (tardifs).

Le vocalisme *o* de la racine apparaît dans *pondō* « en poids » (*pondō libra; aurī argētū pondō*), ablatif d'un thème masculin en *o/e*, *pondus*, -ī qui a disparu, en dehors de cette forme fixée par l'usage, au profit d'un thème neutre en *-os/es*, *pondūs*, -ēris, mais en influant sur le vocalisme de celui-ci (cf. *modius*), il y a aussi *pondūlum*, second terme de composés dans *dupondūm, aspondūlum, interpondūm* (Gloss.) ; glosé παράλληλον (cf. pour la forme, *modius*) ; cf. mess. *argora-pandes* « argento-pondus ». *lō* De *pondō* dérivent *pondus*, *pondōs*, *pondōrūs*, *pondōrītās* (Acc.) ; *pondōrīum*, -rātūrū (tardifs) ; *pondōrō*, -ās, avec ses dérivés *pondōrīō*, -ōs, -bīlīs, etc., et ses composés *prēpondōrō* « peser plus, emporter la balance », *repondōrō* (bas latin *componērō*) (Ps. Apul.).

Les langues romanes ont conservé *pendērē*, *pēnsāre*, le premier avec le sens de « pendre, suspendre » et « être suspendu », le second avec le sens de « peser » (et « peser »), en éliminant *pendērē* ; cf. B. W. s. u. ; M. L. 6383, 6391 et 544, **appēnsāre*. *Pondus* est à peine représenté, cf. M. L. 6646 (et en armor. *poner?*), et a été presque partout éliminé au profit de *pēnsus* « poids », M. L. 6394. Le d de la graphie française est dû à un faux rapprochement avec *pondus*. *Pondō* a passé en celtique : ior. *bonn*, britt. *punt*, et en germanique : got. *pund* ; *Plund*, et de là en finnois ; comme aussi un dérivé **pondārīum* : v. isl. *pundari*, m. b. all. *punder*, etc. ; de

pēnsūm dérivent v. angl. *pislic* ; celtique : ior. *pis*, britt. *pwy* ; de *pondus*, britt. *pīn*.

Dérivés et composés de *pendō*, *pendēō*, *pēnsō* : *apēndō* : suspendre à, peser, M. L. 543 ; *appendēō* (Apic.) ; et **appēnsāre*, M. L. 544 ; *compendō* (très rare) ; *compendīum*, v. plus haut ; *compēnsō*, -ās : peser une chose avec une autre ; contre-balancer, compenser, M. L. 2097 ; britt. *cymmāys* ; *compeñsātō* : *est debiti et crediti inter se distribūto*, Dig. 16, 2, 1 ; *compeñsātūs* et *recompeñsō*, -ātīo (v. siécle) ; *pendō* : payer, d. *poēns*, *pecūniam* ; dépenser (époque impériale), britt. *dibynu* ; d'où, dans la langue juridique, *depēnsūm*, *depēnsō* ; *dēpendēō* : pendre de, dépendre, dériver de ; *dispendō* : dépenser, distribuer, M. L. 2676, britt. *dispign* « *dispendūm* », et *dispēnsa*, M. L. 2677 ; *dispēnsō*, -ās : payer, dépenser, distribuer, M. L. 2678 ; *dispēnsātō*, -tor, *trīx*, -tōriūs, -tīus ; *expēndō* : payer entièrement, passé en germanique : v. h. a. *spēntōn*, etc. ; *expēnsūm*, *expēnsō* « payement », M. L. 3042 ; *expēnsō*, -ās ; *impēndō* : être suspendu dans ou sur (immineō) ; *impēndō* : « pendre dans », M. L. 4301, 4304 ; et surtout « dépenser à », par suite « consacrer à » ; *impēndūm* (sur v. bret. *impēnūtīcōn*, v. J. Loth, s. u.) ; *impēnsa* : dépense ; dans les langues techniques, « matériaux dépensés pour la confection d'un ouvrage », etc., sens conservé dans les représentants romans du mot, cf. M. L. 4303 ; B. W. *empeſer* ; et *impēnsūm*, -ūs, *impēnsātō* (tardifs). L'adjectif *impēnsus* « largement dépensé » s'emploie au figuré : *impēnsūm studīum* ; par suite, « généreux, abondant ; considérable », d'où *impēnsa* (comme *impēndō*, cf. plus haut), M. L. 4304 ; *perpendō* : peser exactement, examiner avec soin ; *perpēnsō* ; *prēpendō* : être suspendu par devant ; *prōpendō* : être pendu en avant, pencher vers (sens physique et moral) ; *prōpēnsus*, -ēs, -siōs ; *prōpendūlum* ; *repēndō* : peser à nouveau ou en retour ; payer en retour, récompenser ; *repēnsō* ; *repēnsātō*, -trīx ; *suspendō* : suspendre (sens propre et figuré), M. L. 8486 ; *suspēnsō* ; *suspēnsūm*.

Le cas de *pendō*, *peplēdī*, *pēnsus* est évidemment parallèle à celui de *tendō*, *terēndī*, *tēnsus*. Mais, en face de *tendō*, on a le verbe exprimant l'état *teneō*, qui montre immédiatement que tout le verbe *tendō* est fait sur un présent à suffixe **de-o-* qui sert à marquer le procès déterminé. De même, *pendō* doit être bâti sur une racine *pen-* ; mais il n'y en a, en latin, aucun représentant (v. *pannus*), et sur *pendō* on a fait non seulement *peplēdī*, *pēnsus*, mais aussi *pendēō* et *pondō*, *pondūs* (cf. au contraire, *tenus*), c'est-à-dire que le présent *pendō* aurait fourni au latin tout un groupe radical. Le cas est donc moins clair que celui de *tendō* ou de *pellō*. On peut — mais ce n'est qu'une possibilité — rapprocher le groupe de v. sl. *pro-pīnq*, *pro-pētī* « σταρψώσαται », v. russe *o-pnu* « ἔτενω », lit. *pīnū*, *pīntī* « tresser », arm. *henum* « je tisse », y-enum « j'appuie » et de got. *spinnan* « filer » (de *spēnwe/o-?). — Le groupe de lit. *spēndīu* « je tends des pièges », avec l'itératif *spāndyti*, est loin pour le sens.

Le sens de ombr. *ampēntu*, qu'on a proposé de traduire par *impēndīō*, est mal déterminé ; v. Vetter, *Hdb.*, p. 196 ; *Devoto*, *Tab. Ig.*, p. 326.

penes, *penetrō* : v. *pensus*.

pēnis, -is m. (abl. *pēnī*, Naev., Com. 99) : « membrum uirile » ; *hodie penis est in obscenis*, dit Cic., Fam. 9, 22, 2 ; mais aussi « queue » (remplacé dans ce sens par *cauda*, *cōda*). Le sens de « queue » est conservé dans une expression rituelle ; cf. F. 260, 15, *penem antiqui codam uocabant* ; *a qua antiquitate[m] etiam nunc offa porcina cum cauda in cenis puris offa penita uocatur* ; et « *peniculi* » quis calciamenta tergentur, *quod e codis extremi[s] faciebant antiqui qui tergerent ea. Dicitus est forsitan a pendendo*. Ancien, mais rare et populaire. Évité en raison de son sens. Non roman.

Diminutif : *pēnīculus* : brosse, balai, éponge ; *pēnīculamentum* : traîne de robe ; *pēnīculus (-lum n.)* : pinceau, M. L. 9702, 6390 ; certaines formes romaines remontent aussi à **pēnēllus*, M. L. 6389.

Dérivé du mot qui apparaît avec suffixe *-es- dans skr. *pāsah* = gr. *πένος* « membrum uirile ». Sans doute élargissement par -n- d'un thème en -s- comme dans skr. *cīrsān-* près de *cīrah* « tête » et élargissement par -i- de ce thème, comme dans *unguis*. Cf. aussi v. h. a. *fasal* « pēnis », *fazel* « foetus ».

penitus : v. *pensus*.

penna (ancien *pesna* dans Fest. 222, 25), -ae f. : aile. Sans doute « ce qui sert à voler », de **pet-s-nā* (le maintien de la géménine dans *penna*, au lieu de **pēna* qu'on attendrait, cf. *cēna*, *sēni*, tient peut-être au caractère expressif du mot ; v. Meillet, BSL 23, 1, 80. M. Niedermann, dans la nouvelle édition (1953) de son *Précis de phonétique latine*, p. 134 sqq., se demande si un ancien **petna* n'aurait pas coexisté avec **petna*). Mais l'aile et la plume sont inséparables et *penna* désigne aussi la « penne », grosse plume des ailes et de la queue, par opposition à *pluma*, la petite plume couvrant le corps ; cf. Colum. 8, 2, 10. *Penna*, dans ce sens, se confond avec *pīna* et les deux mots sont constamment pris l'un pour l'autre (cf. F. Sommer, *Krit. Erl.*, p. 15 ; *bipennis* est noté *bipennis* dans Nonius et dans les gloses, etc.). Les formes romaines peuvent représenter indifféremment *penna* (avec e fermé) ou *pinna*, M. L. 6514 ; en germanique : v. h. a. *zītar-phin*, m. h. a. *Pfinne*, etc. ; en celtique : irl. *penn* « calamus ».

Penna désigne par extension tout objet de plume ou pluméum : plume d'une flèche et la « flèche » elle-même ; plume de l'écrivain (de la *pennārium* : *καλαμούρη*, Gloss.).

Dérivés et composés : *pennātus* : muni d'ailes, ou de plumes, ou de barbes (en parlant d'épis ; cf. P. F. 231, 5 : *pennatas impennatasque agnas in Sal[ici]ari carmine spicas significat cum aristis, et alias sine aristis : agnas nouas uoluit intellegi*) ; *pennātulus* (Tert.). Cf. **impennāre* « garnir de plumes, empennner », proposé par les langues romaines. M. L. 4302 ; *pennula* (souvent confondu avec *pinnula*) ; *pennēscō*, -is ; *pennor*, -āris (tardif), celui-ci bâti sur *pennātus* ; *pennīfer*, -ger, -pēs, -potēns (poétiques).

bī-pennis : qui a deux ailes ; désigne spécialement une hache : *bipennis* (scil. *secūris*) f. : hache à deux ailes, c'est-à-dire à deux tranchants (emploi surtout poétique ; cf. W. A. Baehrens, *Sprachl. Konum. z. App. Probi*,

p. 50). D'après Quint. 1, 4, 12, serait composé *pennī* (ou *penna*, mais d'un adjectif **pinnus* : *neq; miretur puer cur fiat...* a *pīno*), *quod est acuum* [cf. Isid., Or. 19, 11], *securis utrimeque habens aciem* « *bipennis* », *ne esse nomen existimant*, *pennas auium dici uolunt*. Mais l'adjectif est peut-être une création de grammairiens.

Ce mot, de forme obscure, sans doute populaire, semble appartenir à la racine de gr. *πέτρωται* et skr. *pātāmi* « je vole », hitt. *pattar*, *pētenōs* « aile », gr. *pīpōv* et v. h. a. *fedara* « aile, plume », irl. *én* et gall. *edn* « oiseau », *adan* « aile », etc. V. *petō*.

pēnsō : v. *pendēō*, *pendō*.

pēnūria : v. *paenūria*.

pēnus, -oris (autres formes *pēnus*, -ūs f., *pēnus*, -īm. et *pēnū*, *pēnum* n. ; cf. Gell. 4, 1, 2 et les références d'Hosius, ad loc.) n. — *Pēnus*, à l'époque classique, ne désigne plus que les « provisions de bouche », le « garde-manger » : *est enim omne, quo uescuntur homines, pēnus*, Cic., N. D. 2, 27, 68, d'où le pluriel *pēnora* dans P. F. 231, 8, *pēnora dicuntur res necessariæ ad uictum cotidianum* ; mais il a signifié à l'origine la « partie intérieure de la maison » (où ces provisions étaient cachées). Ce sens ancien apparaît dans un terme du vocabulaire religieux conservé par Festus 296, 12 : *pēnus uocatur locus intimus in aede Vestae, tegetibus saepius, qui certis diebus circa Vestalia aperitur*. S'y rattachent :

1^o *pēnes* : locatif sans désinence, usité comme préposition souvent postposée (avec l'accusatif) au sens de « chez, à l'intérieur de », d'où « au pouvoir, en possession de » ; cf. P. F. 20, 19 : *apud et pēnes in hoc differunt, quod alterum personam cum loco significat, alterum personam et dominium ac potestatem; quod trahit a pēnitis*. Usité le plus souvent avec un pronom ; rare et de couleur archaïque.

2^o *pēnātēs*, -ium m. pl., avec même suffixe que dans *nostrās*, *Arpīnās* (mais le singulier *Pēnās*, *Pēnātēs* est une pure construction de grammairien ; cf. Fest. 294, 18, et P. F. 299, 7) : les dieux Pénates, dont les images étaient conservées à l'intérieur de la maison, dans le *tablinum*, derrière l'*atrium*.

De *pēnus* dérivent *pēnātus* dans *pēnāria* (sc. *cella*, *pēnārius* (*locus*) : garde-manger ; *pēnārius* « *κελλάριος* » ; *pēnārium* ; et *pēnātor*, dans Caton (adu. M. Acilium IV 1), défini par les glossateurs : *penatores qui pēnus gestant*. D'après *uēnātor* ?

De *pēnes* : *pēnūtus* adv. : du fond, tout au fond (cf. *intus*, *funditus*, etc. ; on cite chez Plaute *egreditur pēnūtus*, Ps. 132), profondément (sens propre et figuré) ; *pēnūtus*, -a, -um (archaïque et postclassique) : qui se trouve au fond, intérieur ; *pēnīta*, -ōrum ; *pēnītē*, formés sur *pēnūtus* adv. ; *pēnētrō*, -ās : pénétrer (sans), sens absolu et transitif. Formé sur *pēnūtus* d'après *intus* : *intrō* ; l'ē est phonétique, cf. *genītor*, *genētrīx*. De là *pēnētrālis* ; cf. Fest. 296, 27, *pēnētrāle sacrificium dicunt quod interiore parte sacrarī conficitur. Unde et pēnētrālia cuiusvis dicuntur...*, et P. F. 231, 1, *pēnētrālia sunt penatūm deorum sacraria; impenetrāle n.* (Gloss.) ; *penetrābilis* et *impenetrābilis* (époque impériale) ; *pēnētrātō*, -tor (tardifs).

Ni lit. *pēnū*, *pēnēti* « nourrir », ni gr. *πένωμαι* «

travailler péniblement », ni même le groupe de lat. *pēn-dō* dont des sens qui permettent un rapprochement. Malgré son aspect indo-européen, ce groupe de mots est sans étymologie.

pēpō, -ōnis m. : melon, pastèque. Emprunt au gr. *pēpō*, -ōnis, avec i phonétique, est dans les gloses CGL III 541, 36, et a survécu en roman, cf. M. L. 6395, et en germanique : v. h. a. *pēthēmo*, etc.

per : préverbé et préposition suivie de l'accusatif (l'ablatif ne se trouve qu'à basse époque, au moment où les cas tendent à se confondre). Comme préverbé, a en latin le sens de « à travers, pendant » (local et temporel), « de bout en bout » (*uēnīo*/*peruenīo*, cf. skr. *pāri* *ram*).

On s'en est servi pour marquer l'achèvement, la perfection (*faciō*/*perficiō*), et aussi on l'a joint à l'adjectif (et à l'adverbe) pour former une forme de superlatif absolu dans des formations en partie, mais non nécessairement, populaires ou familières, nombrées dans Cléron : *perfaciūs* « facile de bout en bout, tout à fait facile » (cf. gr. *περιπλανάλης*) ; *perbene*, *perlongus*, M. L. 6316, et même *permaximus*, *perminimus*, *peroptimus*, *perplūrimus*, *perpaucissimū* (Colum.), ou à une verbe pour en renforcer le sens ; *ōdī*/*perōdī*. Dans cet emploi, il est encore souvent séparé de son adjectif ; cf. Plt., Cas. 370, Cic., Att. 10, 1, 1, *per enim magni aestimo*. Cet emploi de *per* s'est particulièrement développé à basse époque, et Charisius condamne *peroptimus*. V. les exemples dans Souter et Löfstedt, *Syntactica* II 403 ; André, REL XXIX, 1951, 121 sqq. On le trouve isolément sous la forme *perquam* « tout à fait », avec même particule généralisante que dans l'opposé *nēquam* (emploi avec intérêt, Tér., Hec. 1).

Per indique, d'autre part, une déviation dans *perdō*, *perō*, *perimō* (cf. osq. *perētūst* « perēmerit »), *peruertō*, *perperus*, *perfidus*, *periūrus*, correspondant au gr. *παραπονός*. V. aussi *pārūus* ?

Comme préposition, *per*, outre le sens de « à travers, pendant », a le sens moral de « par l'intermédiaire de » (*per nūtūm*, *per litterās*, *per interpretēm*) ; au moyen de, à cause de ; au nom de ; par ». En ce sens, il a tendu à remplacer l'ablatif-instrumental, notamment avec les compléments du passif, cf. *ā*, *ab*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6396.

Per fait partie d'un groupe de prépositions et préverbes auquel appartient *prō* et *por*, *pīa* et se rattachent, d'autre part, *pī*, *pīor* et *pīrimus* (v. ces mots). Le sens propre de ces mots est « en avant ». La forme est sans doute celle d'un ancien locatif, **pēri*, **pēr* : skr. *pāri*, v. perse *pāri*, gr. *περ*, *περ*, got. *fair*, v. sl. *prē*, lit. *per* (v. Brugmann, *Grundrī*, II 2, 1000 sqq., p. 864 sqq.). Les sens se sont développés de manière variée. Le sens de « en avant » est clair dans des cas tels que skr. *pāry asti*, gr. *πέριεσται* « il surpasse », etc. ; avec l'ancien ablatif, en véd. *viśvebhyo bhāvanebhīs pāri* « au-dessus de toutes les créatures » ; *pārīpti* adj. « très cher » (cf. *περικαλλής*), et de même, chez Homère : *περ πάντων ἔμεναι ἀλλων* « au-dessus de tous les autres ». Avec l'accusatif, l'indo-iranien et le grec ont développé un sens de « autour » qui ne se retrouve pas ailleurs. Le sens de « à travers », qui est

ordinaire

celui du latin et qui résulte d'un développement secondaire, se retrouve en slave et surtout en balte, où l'on a lit. *per* et v. sl. *prē* à peu près avec la valeur de lat. *per* ; lit. *per* se construit aussi avec l'accusatif. — Le sens de déviation qui est celui de *perimō*, de *pērētō*, *perdō*, *perperus*, se retrouve peu hors du latin ; toutefois, de même que le latin a *per-uertō*, l'ombrénien a *peretom* « *peritum, perditum », le vieux prussien a *per-weddā* « qu'il séduise » ; et, avec *fra-* (mais non avec *fair-*), le gotique a *fra-waurpanai* « *χατεφθαρμένος* » et *frāwardidēdum* « *ἐρθέραμεν* ». L'Avesta a *frāyātīs* « perte » (le contraire de la « vie » : *iyātū*), ce qui est près de *pērētō*. — Au lieu de *per*, l'osco-ombrénien a *pēt* : osq. *pēt vīam* « *trāns uīam* », *pēt-um* « *perimere* ». Le sens est plus près du sens étymologique que celui qu'a d'ordinaire lat. *per*. — L'emploi de *per* pour exprimer le superlatif absolu se retrouve en ombrénien : *per-akrē* « *praestantem* » ; M. M. Leumann, dans l'*Αντίθετον* Wackernagel, p. 340 sqq., a sans doute eu tort de considérer qu'il s'agit de la particule qui figure dans *pārūm* *-per*, etc. — Sur une trace de l'adjectif **pērētō* « qui est au delà », v. *pērētē*, sous *ager* ; v. aussi *perēndētē*.

-per : particule postposée qui s'ajoute à certains adverbes de sens temporel : *nūper* (voir ce mot), *topper*, *semper* et *parumper*, *aliquantisper*, *paulisper*, etc. Sans rapport avec le *-per* de *super*, *Semper* rappelle l'osque *petro-pēt* « quater ». Sans étymologie claire. Un rapport avec *per* n'est pas bien visible (toutefois, l'identité de *per* « per » et de *petropēt* « quater » en osque est troublante), non plus que celui auquel on pourrait penser avec *-pe* suivi d'une particule *-r* ; v. M. Leumann, *Αντίθετον* J. Wackernagel.

pērā, -ae f. : sac, sacoche. Emprunt au gr. *πήρα* (d'origine inconnue) attesté à partir de Phèdre, mais le composé *sacripērūm* (v. *sacus*) est dans Plaute ; les mots latins sont *mantica*, *loculus*. Terme populaire d'après P. F. 249, 6 : *phascolia appellant Graeci quas uulgas per[n]as uocat*. Conservé dans un parler roman. M. L. 6397.

peragrō : v. *ager*.

perbitō : v. *baetō*.

pērēta, -ae f. : poche de mer (serran) ou d'eau douce. Emprunt au gr. *πέρχεται* (Ov., Plin.). M. L. 6398, *pērēta*, et 6401, **pērēta*.

percellō : v. *-cellō*.

pēcipiō : v. *capiō*.

percontor : v. *contus*.

pērētiō : v. *quatiō*.

perdāgātūs, -a, -um : exploré. Se trouve seulement dans Claudius Mamertin, *Stat. Anim.* 2, 3 ; formé d'après *indāgātūs*, coupé *in-dāgātūs*.

perdix, -ae f. : perdrix. Emprunt au gr. *πέρδε* (depuis Varr.). Panroman, sauf roumain. M. L. 6404 et 7403 a.

perdō : v. *dō*, M. L. 6403 (et *dēperdō*, 2570 a).

perduellis, -liō : v. bellum.

peregrī, peregrē, adv. : à l'étranger (question *ubi* et *quō*) et « de l'étranger » (question *unde*). *Peregrī* est la forme normale de lōcātī; *peregrē* a dû subir l'influence des adverbes du type *longē* de sens voisins.

Dérivés et composés : *peregrīnus* (cf. *repente*, *repentīnus*) : qui voyage à l'étranger, qui vient de l'étranger, qui concerne l'étranger (*praetor peregrīnus*); *peregrīnō*, -ās (nor., -āris), -nātō. A basse époque apparaît une forme dissimilée *pelegrīnus*, passée dans les langues romanes (fr. *pelerin*, etc.). M. L. 6406; B. W. s. u.; en celtique : britt. *pērērin*, et en v. h. a. *piligrim*. A partir de Tertullien apparaît l'adjectif *pereger* (*peleger*, CIL V 1703) « qui voyage à l'étranger », qui a survécu partiellement dans les dialectes italiens et en provençal, avec le sens péjoratif de « mendiant, miséreux », M. L. 6405 b. Autres dérivés : *peregrīnulus* (Ven. Fort.); *comperegrīnus* (Sid.); *peregrīnātās* (Cic.); -nābundus (T.-L.).

Peregrī est un composé de *ager*; mais le premier élément est discuté. Meillet y voit « un adjectif indo-européen *pero- « lointain » (à vocalisme e normal dans les adjectifs thématiques indo-européens) qui se retrouve dans osq. *perum* « sans » et qui a son correspondant exact en skr. *párah* « éloigné », cf. arm. *heri* « lointain » (v. *perendī*); *peregrī* a signifié « en terre éloignée »; cf. pour le sens arm. *art-* « dehors » dans le composé *art-uti* « fourvoyé, égaré », et les dérivés tels que *artak's* « dehors »; ou dans une autre famille de mots : lit. *laukē* « dehors », locatif de *laukas* « champ » et v. irl. *immaig* « dehors » (avec et sans mouvement), accusatif et datif de *mag* « champ » (le mot celtique *magos* « champ, campagne », qui a remplacé **agro-*, est d'étymologie intertaine). D'autres linguistes voient dans *per-* la préposition *per* « à travers », ce qui est moins satisfaisant pour le sens.

perendī adv. : après-demain; le surlendemain. Semble être seulement dans Plaute et Cicéron.

Dérivés et composés : *perendīnus*; *comperendīnus*, uniquement usité dans l'expression juridique : c. dīes « troisième jour auquel on renvoie une affaire »; *comperendīnō*, -ās « remettre au troisième jour » et, à basse époque, « remettre » (sans précision de date); *comperendīatō*. Le simple *perendī* (tardif, Frisc.) semble formé d'après le composé.

De **peren-dīē* « le jour par delà »; la comparaison de *pridiē*, *postridiē* montre qu'il n'y a qu'un élément dans *peren-* et qu'on ne saurait le décomposer en **per-en-dīē*. Comme *hō-dīē*, le premier élément *peren-* est un thème nu, normal dans un premier terme de composé. L'adjectif skr. *párah*, dont le correspondant figure au premier terme de lat. *peregrē*, signifie « qui est au delà » et, en matière de temps, s'applique surtout à l'avenir : « ultérieur ». Le vieux perse, au contraire, a *paranam* « auparavant », tandis que irl. *hire* signifie « ultérieur ». Ombr. *perne* signifie « ante » et *pernaiaf* « anticās ». On est amené à supposer un dérivé en *-en- **peren-* qui serait à **pero-* ce que gr. *al(F)ēv* est à lat. *aeuom*. Inversement, got. *fairneis* signifie « antérieur, παλαιός ».

perennīs : v. annus.

pereō : v. eō.

perfidīs : v. fides. M. L. 6409.

*perfīnēs : *perfīngās*, Fest. 222, 29. Seul exempla verbe, tiré peut-être du Carmen Saliare.

Subjonctif d'un présent en *-nād- d'une racine dissyllabique ; cf. irl. *benaid* « il frappe » avec subjonctif *benaid*. La même racine se retrouve, sous une forme moins archaïque, dans v. sl. *bitj*, *biti* « frapper ». Le latin a remplacé ce vieux verbe par le verbe populaire sans étymologie claire *caedō*. — V. *fēndō*.

*Pergāmum, -ī n. (-ma n. pl.) : le nom de Pergamum déjà dans Livius Andronicus, « *arcēs Ilii* », a désigné par extension toute sorte de citadelle ou de bâtiment sur une hauteur; *Pergama* : *omnia alta aedificia*, CGL V 555, 47; *arx Troiae et per usum omnes arcēs Pergama dicuntur*, CGL V 555, 49. M. L. 6412.

Dérivé : *pergamēna* (-mīna), -ae f. : parchemin dont l'invention est attribuée à Eumène, roi de Pergame; cf. Varr. ap. Plin. 13, 70; Isid., Or. 6, 11; M. L. 6411; B. W. *parchemin*. Germanique : v. h. a. *pēgamīn*.

pergō : v. regō.

pergula, -ae f. : avancée. Désigne toute espèce de construction surajoutée ou en saillie, appentis, balcon etc.; spécialement « treille ou berceau sous lequel on se promenait »; cf. Rich, s. u. Conservé dans ital. *pergola*. M. L. 6413. Sur le barbarisme *precula* attribué par Quint., I. O. 1, 5, 12, à Tinga Placentinus, v. Meyer Lübke, KZ 30, 345.

De *pergō*? Cf. *tegō/tegula*.

perhibēō : v. habēō.

*periculum (-clūm), -ī n. : essai, épreuve; sens ancien (Plt.) resté classique dans *periculum facere*, cf. Cic. Verr. 1, 12, 34; puis « risque » (souvent joint à *disser-* men, qui a subi une évolution de sens parallèle : cf. Cic. Off. 1, 43, 154; Imp. Pomp. 5, 12; N. D. 2, 66, 166), « danger, péril », sens le plus fréquent à l'époque classique (dont l'évolution a pu être favorisée par le rapprochement avec *perire*); le sens de « essai, épreuve » étant réservé à *experimentum*. Dans la langue du droit, « procès » (comme gr. *κίνδυνος*, *κινδύνεύειν* : x. *ψευδομαρτυρία*, Dém. 1033, 1), puis « arrêt ». Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain, dans les formes pour la plupart savantes, avec le sens de « péril ». M. L. 6414. Celtique : irl. *pereccul*, britt. *perigl*.

Dérivés : *periculor*, -āris (Caton); *periculōsus*, qui a servi de prototype aux formations en -iculōsus, cf. *meticulōsus*, d'où *sūticulōsus*, etc., cf. aussi *formidulōsus*; *periclitōr*, -āris « faire l'essai, risquer de ; être en péril » et ses dérivés.

V. le suivant.

perītōs, -ā, -um : qui a l'expérience de ; d'où « habile dans » (avec le génitif : *p. rei militāris*). Ancien, usuel, classique.

imperītōs (et *experītōs*, Gloss. Plac. : *experītōs, non perītōs, i.e. extra perītōm posītus*) et *perītīa* (époque impériale), *imperītā* (Sall.), tous deux évités par Cicéron et César.

sua auelluntur, Plin. 17, 67; 2^e sorte de coquillage, dit aujourd'hui « jambonneau »; ou pinne marine (sans doute ainsi nommé à cause de sa forme, Plin. 32, 154). Ancien (Enn., etc.), technique. M. L. 6418, *perna*; B. W. *perle*.

Dérivés et composés : *pernīx*, -īcīs adj. : agile, prompt (archaïque, poétique et postclassique); *pernīcīter*, *pernīcītās* (Cic.). Dérivé de *perna* comme *fēlīx* de **fēla* (= gr. *θῆρη*); cf. fr. *imgambe*; *pernīō*, -ānis m. : engelure aux pieds, gercure (Plin.), M. L. 6420; *pernīcīulus*; *compernīs* : *es dicuntur homines genībus plus iusto coniunctīs*, P. F. 35, 24; *supernātī* : *dicuntur homines quibus feminā succīsa sunt in modū suillarū pernarū*, P. F. 397, 7; *pernōnīdā*, Plt., Men. 210; *pernāriūs* « marchand de jambons ».

Cf. aussi **pernia*, **expērīcāre*, M. L. 6419, 3045. *Perna* correspond au hitt. *paršna* « haut de la cuisse, jambon », cf. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 41; gr. *πτέρvā*, skr. *pārṣṇīh* got. *fairzna* « talon ». Pour le sens de « jambe, jambon », cf. les composés du type *πτερvōnīcīs* « écornifleuse de jambons », Mén. Com. frg. 4, 148; etc. Du reste, lat. *pernīx* « ingambe » s'explique mieux en partant du sens de « jambe » que de celui de « talon » : cf. Plt., Mi. 630, *pernīx sum pedībus*.

pernīcīs : v. *nex*.

pernīx : v. *perna*.

pernōx : v. *nox*.

*pērō, -ōnīs m. : sorte de bottine, faite de cuir cru et garnie de poils, surtout en usage dans l'armée. Non attesté avant Virgile (Ae. 7, 690).

Dérivé : *pērōnātūs*. Sans doute en rapport avec *pēra*.

perperūs, -a, -um : de travers; et *perperam* adv. L'adjectif est très rare (un exemple d'Accius ap. Non. 150, 11); l'adverb, qui est du type *clām*, *palām*, *protīnām*, assez fréquent, est ancien et appartient plutôt à la langue familiale. De *per-* et d'un second élément peu clair, cf. *properūs*. Pour le sens, cf. *perdō*, *pērō* et peut-être *pārūs*, sous *per-*.

Dérivés : *perperītūdō* (Acc.); *perperō*, -ās (Ital.). Les formes grecques *πέρπερος* (Polybe, Sextus, Arrien, *περπερέτη*, Clém.; *περπερότης*, Chrys.) attestées seulement à basse époque proviennent du latin.

perpes, -ētis; *perpetuūs*, -a, -um : qui s'avance d'une manière continue; ininterrompu; perpétuel. *Perpes*, de **per-pēt-s* (cf. *impēs*, *praepēs* et *petō*), a été remplacé par *perpetuūs*, que favorisait l'existence des synonymes *assidūs*, *continūs* et ne se trouve que chez Plt., Pac. Tr. R³ 188, et chez les archaïsants de l'époque impériale. De *perpetuūs* dérivent *perpetuālīs* (créé par Quintilien pour traduire *καθολικός*; cf. Inst. Or. 2, 13, 14); *perpetuārīs*; *perpetuītās* (presque uniquement cérémonial); *perpetuō*, -ās; *comperpetuūs* (Prud.); *perpetūtīm* (Hil.). — V. *petō*.

perpetiōr : v. *patiōr*.

perpetrō : v. *patrō*.

perplexus : v. *plectō*.

perssessa : donné comme synonyme de *asarum* et de *baccar* par Pline 26, 87 et 21, 132. Forme peu sûre (var. *perpensa*). V. André, *Lex.*, s. u.

perseuērō : v. *scuērūs*.

persibus : v. *sibus*.

persicus, -i f. (*persica arbor*) : pécher, M. L. 6429 ; *persicum* (et *pessicum*, CGL III 358, 74 ; *pessica*, App. Probi) n. : pêche. M. L. 6427 (*pērsica*). Germanique : v. h. a. *pērsich*. Adjectif dérivé de *Persia*, non attesté avant Columelle ; tardif *persus* (cf. Gloss. Plac. V, 92, 10) « pécher, pêche ». Cf. aussi M. L. 6428, *pērsicārio*. — V. *persus*.

***persillum** : *uocant sacerdotes rūdīculūm pīratūm, quo unguine flamen Portūnālis arma Quirīni unguīt*, Fest. 238, 7 ; cf. P. F. 239, 2 : *dicebant uas quoddam pīcatūm, in quo erat unguentūm unde arma Quirīni unguēbantur*.

persollāta (*persolāta*, *personāta*, *persōnāca*), -ae f. : grande bardane.

De *persōnāta* Cf. *persōnāta*, Pline 25, 107, et *persōnācia herba*, Celse 5, 27, 10 ; Vég. 4, 21 ; Ps.-Ap. 36.

persōna, -ae f. : masque de théâtre (= *πρόσωπον*, *προσωπεῖον*) ; puis, avec un développement de sens qui se reproduit en partie le développement grec, « rôle attribué à ce masque, caractère, personnage », et « personne », sens qui est déjà dans Cic., Att. 8, 11 D, § 7 : *ut mea persona semper aliquid uideretur habere populaire* ; en bas-latin « honneur, dignité ». — En grammaire, sert de mème à traduire le gr. *πρόσωπον* « personne » ; cf. Varr., L. L. 8, 20 ; 9, 24, etc. A ce dernier sens se rattachent *persōnālis* et *impersōnālis* = *ἀτρόποντος* ; *impersōnātiūs* (Dion.), d'après *ἀτίτιας*, *passīus*, etc.). Sur le sens théologique de « personne » (de la Trinité), v. Blaise, s. u. Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain, dans le sens de « personne ». M. L. 6430. Le sens négatif de *persōna* en français est relativement récent. Irl. *persan*, *persún*. La distinction entre *persōna* et *rēs* est constante en droit ; on la trouve déjà dans Cic., De Or. 3, 14, 53.

Dérivés : *persōlla* (Plt.); *persōnātūs* : masqué, d'où « fictif, déguisé, affecté » ; *persōnālītās* : personnalité (Paul. Nol.).

L'étrusque a *persu*, qui, à en juger par le monument où se lit le mot, désigne un masque (cf. Skutsch, Kl. Schr. 327). *Persōna* est fait comme *Latōna* (cf. en étrusque *pumpu* et *pumpuni*, lat. *Pompōnīus*). Le rapport entre étr. *persu* et gr. *πρόσωπον* est difficile à déterminer ; on ne saurait rien dire à cet égard. V. De Vito, Studi Etruschi II, 309 sqq. Une influence — par association d'idées — de *persōna* n'est pas impossible.

Le caractère technique de l'emprunt est marqué par le fait que *persōna* n'a jamais le sens de « face, figure, front » que *πρόσωπον* a en grec et qu'il n'y a pas d'expression correspondant à *χατά πρόσωπον*. On peut, en revanche, se demander si le sens de « personne » de *πρόσωπον* qui est tardif (Pol., N. T.), n'est pas dû à une influence de lat. *persōna*. V., sur le groupe, M. Nédoncelle, *Prospōn et persōna dans l'antiq. class.*, Rev. Sc. relig., 1948, p. 277 sqq.

persus, -a, -um : (bleu) foncé ; pers. Attesté avec ce

sens seulement dans les gloses de Reichenau. *Persu* qui à basse époque se substitue à *persicus* (v. ce mot) et a dû signifier « couleur de pêche ». *Persus* est à peu que *persus* était issu par métathèse de *pressus* au sens de « sombre, foncé », supposé dans Pline 35, 32 et dans Pline le Jeune, Ep. 8, 20, 4 ; cf. Wagner, Gl. 8, 237 n. 2 ; mais ce sens est peu sûr. V. Du Cange, s. u. M. L. 6431 ; B. W. pers.

***pertermine** : *dicitur auspiciūm quod fit cum de agnum peregrinūm transgredīuntur*, Mar. Vict., GLR VII 14, 21. M. J. B. Hofmann compare *amptermīni* « *circā terminos prouinciae manent*, P. F. 16, 18. Sans doute neutre d'un adjectif **perterminis*, ancien terme du vocabulaire augural ; même variation *-us*, *-is* que dans beaucoup d'adjectifs composés : *imberbus* et *imberbis*, etc.

pertica, -ae f. : perche ; spécialement « perche à prendre des mesures », *p. militāris*, *p. decempeda*, qui servait à mesurer les lots concédés aux soldats ; puis ce « lot » lui-même (cf. fr. « perche ») : *quodcumque coloniae est assignatum, id uniuersum pertica appellatur*. Front., Limit. Agr., p. 43 Goes. Ancien (Plt.), usuel sert de cognomen. Panroman, sauf roumain. M. L. 6432. Irl. *pertic*.

Dérivés : *perticālis*, *-rius*, *-tus*.

Cf. ombr. *percām* « *uirgam* (?) ; osq. *perek* (als) « *perticis* » (mesure). Pas de rapprochement sur hors de l'italique. M. Vendryes, Rev. celt. 48, 357, a rapproché le moyen gallois *erchyll* « mât de navire », mais cette forme est unique et peu sûre et, du reste, le sens lointain.

pertināx : v. *teneō*.

pertinēo, -ēs, -ui, -ēre (s'emploie absolument avec ad, rarement avec in ou per) : s'étendre sans interruption jusqu'à ; par suite « s'appliquer à (sens physique et moral), tendre à, revenir à, concerner ». Britt. *perthyn*.

Dérivés et composés : *pertinenter* (Tert.); *impertinēns* (Mart. Cap.); *appertinēō* (bas latin), demeure dans les langues romanes, avec un doublet *apparēre*, influencé par *par*, dont le rapprochait l'étyologie populaire. Cf. M. L. 545 ; B. W. s. u.

Ce verbe fait sentir le rapport étymologique entre *tendō* et *teneō*.

peruicāx : v. *uincō*.

peruīca (*peruīca*), -ae f. : pervenche. Ps.-Apul. Herb. 58, et Pline 21, 68 et 172, emploient l'expression composée *uīca peruīca* (*uīca peruīca*). Panroman, sauf roumain. M. L. 6437. De *uīcīo*? Le nom semble tiré d'une formule magique.

pēs, *pēdis* m. : 1^o pied, de l'homme ou de l'animal. Le pied est considéré :

1^o comme instrument de marche ; de là : *pedes*, *-i* n. « piéton, fantassin », fait d'après *eques*, avec ses dérivés *pedester*, *-tris*, *pedītātus*, *pedītāster*, *-tellus* (Plt.); *pedītō*, *-as* : *πεδόν* (Gloss.) et *suppedītō* (v. ce mot) ; *pedā*, attesté dans Fest. 230, 9 : *pedām*, *uestigium humanī praecipue pedis appellasse antiquos in commen-*

tris quibundū inuenīrī solet ; de là *-pedāneus* dans *pedēpēneum* « marche-pied » ; dénominalis *-pedō*, *-as* « aller à pied », attesté seulement dans le composé *repēdō* usité dans la langue archaïque et en bas latin ; *pedē*, *ōnis* m., cognomen et mot de glossaire, glosé *plancus*, *πλακτόνος*, et aussi *qui pedestri ordine uadit plancus* ; *πιον* v. B. W. s. u. ; *seu animal oculos habens* [= l. « pion »], v. B. W. s. u. ; *pedētū* uel animal cornutum habens in pectore oculū ; CGL V 555, 54 (le rapprochement de *πηλόν*, proposé par Keller, Lat. Volksetym. 28, n'est pas convaincant) ; *pedātū*, *-ūs* (Plt., Cil. 526) et *pedātūm*, *-i* : *pedato* posuīo repetitu uel accessu quasi per pedem, sicuti *postūm* uolgo dicitur, *tertīu pedato*. *Cato Originūm lib. I* 28 : *igitur tertīo pedato bellum nobis facere* ; — idem in Dissuāsionē de Feneratio (6, 2) : *tertīo autem pedato item ex fenore discordia excrescebat* ; Nonius, 64, 17 : *pedātūm* (Plin.) ; *pedibulūm* : bruit des pas (Greg. Tert., H. Fr. 3, 15, M. Bonnet 204). Cf. encore *quadrupēdū* (archaïque et postclassique), *pedēsequūs*, *sequātūs*, *sequā* « valet, servante » ; et les expressions de la langue militaire : *conferre pedem*, *descendere ad pedes*, *pedibūs merēre*.

Acupēdū : v. ce mot.

2^o comme partie inférieure ou comme support du corps : d'où *pēs lecti*, *mēnsa*, *subsellī*, etc. ; *pedes uēli bōlīnēs* et « *écoutēs* » (terme de marine), dites aussi *prospēs* ; cf. Isid., Or. 19, 4, 9 ; *pedēs montis* ; *pēs* au sens de « queue, tige, pédoncule d'un fruit », etc. ; de là *pedētūs* « *pédoncule* » (et *pecculūs* [-um], *pecclūs* « pétiole », *Orb.*) ; *pedō*, *-as* « échalasser (la vigne) » et *impēdō* ; *prādēm*, *-mentum* ; *pedātō* (*im*), *-tūra* ; *pedīcīnus* « pied (du pressoir) » (Cat., Agr. 18, 3) ; *pedālīs* (substantivé, sc. *solea f.*), avec un doublet tardif *pedūlīs*, et *pedūlē* n. (Greg. Tert.), cf. *pedūlēs* : *ὑποθεραδάς*, CGL III 120, 47.

3^o comme mesure de longueur (comme le bras, le doigt, etc.) ; par suite, comme unité métrique en poésie ou en musique (*pedālīs*, *bi*-, *sēsqui-pedālīs*) ; *pedātūra* (*χελώναι*) : mesure de terrain (Zeno, Vulg.) ; *pedāneus* « long d'un pied » (Solin, Pall.).

4^o *pēs* a servi à désigner des objets rappelant le pied par leur forme, notamment des plantes : *p. gallināceus* (*corydale*) (Plin. 25, 155) ; *p. bētāceus* (Varr., Plin.) ; *p. leōnis*.

5^o Enfin, à l'époque impériale, on trouve *pēs* dans le sens de « sol, pays, territoire ». C'est évidemment une traduction du gr. *πέδον*.

Celui qui va à pied est inférieur à celui qui va à cheval : de là le sens *péjoratif* de *pedātūs* (*p. senātor*, cf. Cil. 3, 18, 5), *pedāneus* (*p. iūdex*, Paul., Dig. mais *suppedāneus* au sens propre de « qui est sous le pied »), Greg. M. dial. 1, 2), *pedēster*, *-tris* (*tris orātīō*, peut-être traduit du gr. *τρίζω*, le terme latin étant *prosa*).

C'est par le pied ou la patte que l'on entrave les animaux et les hommes : de là *pedūm*, *-i* n. « houlette » ; *dictūr uīga pastoralis cui[us] uncus additūr ferreus*, *quē pedētūm* *tondērūm ouīum capiūtūr*, et *in se habet pētes nodos aere decoratos*, *quaeque aliter claua appella[n]tur*, CGL V 232, 8.

pedētūs (= *πέδην*) : toute espèce de piège ou de trébuchet pour prendre par la jambe ou la patte les animaux, cf. Vg., G. 1, 307 ; quelquefois aussi « entraves, fers attachés au pied », cf. Plt., Poe. 514, et Apul. Flor.,

p. 357, 29, *quid si pedes pedicis courtentur?* Dérivé tardif : *impēdīō*, *-as* (Amm. 30, 4, 18, *i. cassībus*), cf. plus bas *impēdīō* ; *-*pedīs* f. non attesté isolément, mais qui figure dans *compedēs* « entraves » (thème en *-i*, génitif pluriel en *-ium*, Plt., Pe. 420 ; accusatif en *-is*, id., ibid. 573) ; le génitif en *-um* n'est attesté qu'à partir de Tertullien ; le singulier n'apparaît qu'à l'époque impériale ; le masculin n'est pas attesté avant Lactance) et dans les dérivés : *compedēs*, *-is* = *συμποδίζω*, *έμποδίζω* (peut-être refait sur *compedēs* « πεποδημένως », qui est la forme la plus ancienne et la plus fréquente) ; *compedēs*, *-a*, *-um* (Varr.) ; *compedō*, *-as* et *compedō*, *-ōnis* m. (Gl.) ; *expēdīō* : dégager d'entraves ou d'un piège ; cf. Tér., He. 297, *uīz me illūm abstrazi atque impēdīōn in ea expēdīui animūm meūm* ; Cic., Verr. 2, 2, 42, 102, *uidete in quos se laqueos induerit, quorum ex nullo se unquā expēdīet*, etc., puis « débarrasser ; débrouiller (une affaire compliquée) », mettre en ordre » ; d'où « développer, expliquer ». Pris absolument « se tirer d'affaire » ; d'où « avoir un résultat favorable », et simplement « être utile, expédient » (d'où *expēdīentia* « opportunité » (Boëce), *expēdīmentum* solution, exécution) (Tert., Ital.). Plaute emploie le verbe dans le sens de « aboutir », Amp. 521, *nequiter paene expēdīuit prima parasitīo*. Par image *expēdītus* (*miles*) s'oppose à *impēdītus* (*indupēdītus*, Lucr., metri causā) ; de là *expēdītīo*, *-tōnālīs*.

impēdīō : mettre dans des entraves, empêcher de marcher, cf. Ov., F. 1, 410, *impēdīunt teneros uincula nūlla pedes* ; puis, au sens figuré, « empêcher, embarrasser ». Ancien, usuel ; *impēdīmenta*, *-ōrum*, spécialisé dans la langue militaire au sens de « équipement, bagages » ; *impēdītō* (rare, mais dans Cic.) ; *impēdītor* (St. Aug.). Tend à être remplacé par *impēdīcāre*. Là où Martial, 3, 58, 28, dit *impēdītam cassībus damām*, Ammien dira *impēdīcare cassībus*. — *Impēdīre* n'est représenté qu'en vieil espagnol et en portugais, M. L. 4298, tandis que *impēdīcāre* (de *pedē*) a eu une toute autre fortune, M. L. 4296 ; B. W. *empēcher* ; cf. aussi **interpedēre*, M. L. 4494. Fréquentatif : *impēdītō*, *-as* (Stace) ; *praeimpēdīō* (archaïque et postclassique) ; *praeimpēdīmentum*.

V. aussi *peccō*. Pour *pellūuiae*, v. *lauō*.

Pour *agrippa*, v. ce mot.

Composés multiplicatifs : de *pēs* existent des composés dont le premier terme est un adverbe multiplicatif : *bipēs*, *tripēs*, *quadrupēs* « à deux, à trois, à quatre pieds (ou pattes) ». C'est là un type ancien ; cf. ombr. *dūpūrūs* *petūrūs* « *bipedibus*, *quadripedibus* » ; skr. *dvipād-*, *cātupād-*, gr. *δίπνως*. Les autres dérivés de *pēs* ont fourni aussi des composés de ce type : cf. *bipēda*, *bipēdālīs*, *bipēdālīum*, *bipēdāneus*, etc.

antepēs : pied de devant (Cic., Arat. 454).

Composés en *-pod-*, *-pud-*. A *pēs* se rattachent également les composés : *tripodō*, *-as* : danser (probablement sur un rythme à trois temps) ; forme qui figure dans le rituel des Frères Arvales : *carmen descendentes tripodāuerunt in uerba haec*, etc. — Remplacé dans la langue courante par *tripudiō*.

tripudiō : sorte de danse de caractère sacré, pratiquée entre autres par les Saliens et les Frères Arvales ; puis « danse » en général. Terme du vocabulaire religieux ; de là *tripudiō*, *-as*, *tripudiātō*.

Repudium et *prōpudium* sont sans doute à rapprocher de *pudet*.

Nombreuses formes conservées dans les langues romanes, dans des acceptations techniques : cf. M. L. 6439, *pes*, panroman, avec de nombreux dérivés : 6340, *peda ; 6341, *pēdāle* ; 5342, *pēdāmentum* ; 6343, *pēdāneus* ; 6344, *pēdātio* ; 6346, *pedēster*, v. B. W. *pētre* ; 6347, *pedica* ; 4296, *impēdācēre* ; 6348, *pedica « trace de pied » ; 6349, *pēdēllus* ; 6350, *pediculāre* ; 6351, *pēdēllus* ; 6352, *pēdētus ; 6353, *pedināre ; 6354, *pedinus ; 6356, *pēdētālia ; 6357, *pēdētāre* ; 6359, *pēdō*, -ōnis ; 6362, *pedūlis* ; 6363, *pedunculus* ; 7219, *rēpēdētāre ; 7220, *rēpēdētāre ; 8465, *sūpedāneus* ; 3040, *expēdēre* ; 4494, *interpedēre* ; 8912, *trīpēs*, -ēde et *trīpetāpēs ; gall. *trybedd*, en germanique : v. angl. *thrīpēl*, etc. Sur *repēdēre* dans les langues romanes, v. Y. Malkiel, *Stud. i. the reconstr. of hisp.-lat. wordfamil.*, p. 1 sqq. — En celtique, le brittonique *a-pēdēdyd* « *pēdētēs* », *pedēstr* « *pedestrīs* », *pedol* « *pēdēlēs* ».

Le nom *ped- du « pied » se rencontre d'un bout à l'autre du domaine indo-européen. A en juger par gr. πόδας et πόδες, arm. otn (nominatif-accusatif singulier) et otk' (nominatif pluriel) et par la quantité de skr. pádam, pádah, qui restète indirectement un ancien ó, le vocalisme de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel était o. Le nominatif singulier avait ó, que représentent sans doute skr. pát, gr. πούς (avec une altération), l'accusatif got. *fatu* (avec ó d'après un nominatif ancien en ó). Le latin a généralisé le timbre e des autres cas : cf. skr. *padāh*, gr. πέδη in composition ; d'ou pés, *pedem*, d'après *pedis*, *pede* (ombr. pēti, persi), etc. La forme *ped- se trouve au premier terme de composés dans lat. *petuluae* comme dans gr. πέλλωτρον « courroie entourée autour du pied ». Au contraire, le vocalisme est -o- au nominatif pluriel des seconds termes de composés, comme on le voit par skr. *dvipádāh*, *catupádah*, et l'ombrien en a le reflet dans les ablatis *dupursus* « *bipedibus* », *peturpursus* « *quadrupedibus* » et le latin dans *tripodāre* ; l'u de *tripudium* en est, au moins indirectement, une trace. — Le timbre e de lat. *bi-pés*, *quadru-pés* est secondaire. Le hitt. a *pada*- « pied » du type thématique. — L'ancien nom du « pied » a été remplacé en slave, en baltique et en celtique par des noms nouveaux, différents d'une langue à l'autre.

Sauf peut-être dans *oppidum*, le nom neutre *pedo- attesté par ombr. *pefum*, *persom* « *solum* », gr. πέδων « *sol* », arm. *het* (gén. *hetoy*) « trace de pas », skr. *padám*, lit. pédā, v. isl. *fel* « trace de pas » n'est pas conservé en latin, où cependant le *peda* mentionné par Festus en est la trace.

Le mot *pedes* est fait sur le modèle de *eques* (cf. gr. ἵππο- dans ἵπποτα) ; la forme ancienne est indiquée par une forme indo-iranienne à élargissement -i- : skr. *pattih*, v. perse *pasti* « fantassin », et, avec é, par lit. *pēstias* « qui est à pied ».

*pescia : in *Saliari carmine Aelius Stilo dici ait capitia ex pellibus agninis facta, quod Graeci pelles vocent nēσχη neutro genere pluraliter*, F. 230, 12. Sans autre exemple.

*pesestās : *inter alia quae [in] inter precationem dicuntur, cum fundus lustratur, significare uidetur pestilētiam...*, F. 230, 26. Ancien terme du rituel provenant

sans doute, comme *pescia*, du *Carmen Saliare*? Inexpliqué, peut-être corrompu?

pessimus : v. *peior*.

pessulum, -i n. : pessaire (Cael. Aur., Acut. 3, 18 184). Diminutif de *pessum*, *pessus*, emprunt au gr. *τέρπω*, -óς. Doublet : *pessarium* (IV^e siècle).

pessulus, -i m. : verrou, pêne (ancien fr. *pesse*). Sans doute emprunt au gr. *τέρπω*, déformé par l'étyologie populaire ou par un intermédiaire étrusque. Attesté depuis Plt. M. L. 6441 (*pessulum* et *pesc[u]lum*, CGL V 132, 129) et 6442, **pestellum*. Composé : *oppe-sulatus* (Pétr.).

pessum : proprement accusatif du supin d'un verbe signifiant « tomber » : *pessum dare* « faire tomber, abattre, ruiner » (cf. pour la construction *nuptum dare*) ; *pessum īre* « tomber, être ruiné ». S'est employé d'abord avec des verbes de mouvement ; puis le sens originel de *pessum* n'étant plus senti, le mot a été assimilé aux adverbes de lieu du type *sursum*, *aduersum* et employé comme adverbe avec le sens de « au fond en bas » ; cf. Lucr. 6, 589 : *multae per mare pessum subcedere urbes* (et Luc. 3, 674 ; Sén., Const. Sap. 2, 3).

Pour l'étyologie, v. *peior*, *pessimus* et *petō*, avec le renvoi à une note de J. Wackernagel.

pestis, -is f. : toute espèce de destruction (abstrait) ou de moyen de destruction (concret) ; mort, maladie, *pestem oppetere* ; peste, fléau, épidémie. Souvent joint à *exitium*, *perniciēs* ; *pestilēns* s'oppose à *salūber*, *pestifer* à *salūtāris*. Ancien (Enn., Plt.), usuel, classique.

Dérivés : *pestilētus* (Laev.) ; *pestilētia* (classique) ; à basse époque, *pestilētārius*, -tiōs.

Pestilētus, à son tour, a été supplanté par *pestilēns*, rebâti sur *pestilētia* d'après le type *sapientia*/sapiens. Au lieu de *pestilētia*, impossible dans l'hexamètre, Lycée emploie *pestilētās* (cf. *differētās* en face de *diffētās*), sur lequel on a refait *pestilēs* (d'après *gracilis*, *gracilētus* ; Arn.) et même *pestilēbūs* (cod. Just.). Les gloses ont aussi *pestimūs* : λοιμωφόρος (d'après *pestimūs*?).

Composés : *pestifer*, -ferō, -ficiō, -nuntius (tardifs). Aucune étyologie claire.

-pēta : v. *petō*.

petaminārius, -i m. : danseur de corde. Hybride tardif (Firm., Salv.) formé sur *petātēvōs*.

petasō, -ōnis m. : jambon (Varr., R. R. 2, 4, 10, Mart. 3, 77, 6), importé de Gaule, d'après Varron. Le grec πέτασων « jambon » (Athén.) peut provenir du lat. n. Diminutif : *petasunculus* qui signifie à la fois « jambonneau » et « petit pētase ». *Petasō* semble dérivé de πέτασων « chapeau de voyage », en raison de la ressemblance de forme ; cf. aussi *petasō* : *linteum quo solent mulieres accingi* (Gloss.). — De *petasō* : *petasōtus* « coiffé du pētase ».

petaurum, -i n. : tremplin ; balancier. Emprunt au gr. πέταρων « balancer des danseurs de corde ; tréteau ».

De la *petaurista* m. « équilibriste » ; *petauristārius* (le grec dit *petauristēs*), avec suffixe latin ; cf. *petamīrius*, *prōpōlārius*. Depuis Lucilius.

petigō, -inis f. : sorte de dartre ou d'éruption cutanée (Gloss.).

Dérivés et composés : *petigōnōs* ; *dēpetigō* (Cat., Lucil.), glosé λέπτα, λέπτην ; *impētigō* : dartre vive, impétigo (doublet *impētix* dans P. F. 97, 8 ; cf. *apētētēs* et *pendigō*, M. L. 4306 ; *impētigōnōs* (-gōsus). S'y rattache aussi *petīmen* : ulcère à l'épaulé des bêtes de somme ; cf. Fest. 228, 1. Attesté depuis Naevius et Lucilius. Formation en -men, comme dans certains termes techniques ou rustiques.

En raison de l'existence de *petītus*, etc., on pense à un rapport avec le groupe de *petō*. La formation de *petigō* serait pareille à celle de *origō*. Mais il reste à trouver un fait précis qui rendrait compte du sens. Il est possible que *petigō* ait été tiré secondairement du composé *impētigō*, dont on peut rapprocher la formation parallèle *intertrigō*, et *dēpetigō*, bâti en opposition avec *impētigō*. Sur ces formes en -igō, v. Ernout, Philologica I, 175 sqq.

petītus (petītis, Plt. ap. Non.), -a, -um : -um, *tenue* et *extē*, dit Non. 149, 5, qui cite des exemples de Lucilius et de Plaute. Se retrouve dans une glose de Festus, 224, 2, dont le texte est corrompu : *petītum suram tēcēant* (! *siccām*?) et *substrictam uolgo interpreta* <n>ur. *Scœula ait ungulam albam equi ita dici*. A ce dernier sens se rapporte la glose : *petītus eques qui habet albos pedes*, CGL V 608, 61 (Gl. Scal.) ; conservé en germanique : lombard *feitil*, etc. On ne sait si l'on faut y rattacher le nom propre *Petītius* et le nom d'une fleur d'automne non identifiée, *petellum*, qu'on trouve dans Pline, 21, 49 ; v. André, Lex., s. u.

Le rapprochement avec *petō*, *petītus* demande à être appuyé par quelque fait propre à rendre compte du sens.

petīmen : v. *petigō*.

petītōs : v. *peciōtus*.

petītūm (mālūm) n. : variété de pomme (Plin. 15, 50). Sans doute adjectif dérivé d'un nom propre.

petō, -is, -iū (-iū), -ītum, -ere : 1^o « se diriger vers, essayer d'atteindre », d'abord avec idée accessoire de violence ou d'hostilité, se jeter sur, attaquer » (sens physique et moral) ; cf. Cic., Or. 68, 228, *gladiatores... petēdo uehementer* ; Nux, 2, *petere sazis* ; de là : *petītū* : attaque : *-nes proprie dicimus impētus gladiōrum*, Serv., Ae. 9, 439 (sens classique, cf. Cic., Cat. 1, 6, 15, bien attesté à côté du sens plus fréquent de « demande ») ; *petulās* (cf. *hiulcus*) : provocant, Serv., G. 4, 10, *haedi petulā dicīt ab appetendo, unde et meretrices petulcas [= provocantes] uocamus* ; *petulāns*, participe d'un verbe *petulō* (cf. *postulō*, *ustulō*) : *petulantes* et *petulci etiam appellant qui proteruo impētū petunt laedēti alterius pīta*, Fest. 226, 4 ; *petulante, -īta* ; *petigō*? (v. ce mot) ; par affaiblissement de sens « se diriger vers, gagner » : *Cyzicum*, etc. (cf. dans Lucr. 3, 172, *terre petītus de fāt d'atteindre la terre*) ; et, au sens moral, 3^o « rechercher, solliciter », cf. Sall., Ca. 25, 3, *libidine sic uenza [Sempronia] ut uiros saepius petetet quam petētū*, sens qui apparaît dans le désidératif (rare) ; Lucr., Tusc. 2, 62, Fest.) *petessō*, -is (*petītōs*, puis tardivement *petītōs*), par confusion de suffixes, cf. **capissō* (*capiscō*) ; et enfin « demander » (*alqd ab alqō* ; p. ut,

etc.), employé absolument dans la langue politique avec le sens de « solliciter un mandat, être candidat » et dans la langue du droit avec celui de « être demandeur », d'où *petītor*, -trix, -tiō (qui chez Sénèque traduit ἐρεσις comme *expētibilis* traduit αἰτέστος), -tōrius (-tōriūm n. « requête », Cod. Th.) ; *petītū* (rare), *petītūrō* (création familiale de Cic., Att. 1, 14, 7) et *competō*, -tōr, -tūtō. Adjectif de basse époque : *petāx* (Vulg.), compar. adv. *petācius* (Avien., Arat. 1758). L'évolution sémantique de *petō* a un parallèle dans celle de *rogō*, qui du sens de « se diriger, se tendre vers » (cf. *regō*) est passé à celui de « demander, interroger ». Ancien, usuel. M. L. 6444. Celtique : britt. *pedī*, *pedēn*.

Les deux sens « attaquer, se diriger vers » et « solliciter, demander » se retrouvent dans presque tous les composés : *appetō*, -is : approcher (intrans. *appetit diēs*) ; attaquer ; chercher à saisir ; d'où *appetēns*, -tentēr, *appetītūs*, usités surtout au sens moral et dont le dernier sert à traduire le gr. ὄρυχ (cf. Cic., Off. 1, 101), *appetētia* (= ὄρεξ), *appetētō* (cf. Cic., Fin. 3, 23 ; Ac. 2, 24 ; Tusc. 4, 12), -tibīlīs, -tōr, mots savants. M. L. 546, 546 a.

competō : 1^o se renconter avec ; cf. *competum*, *compi-tum* « carrefour », M. L. 2099 ; *compi-tālis* et n. pl. *Com-pi-tālia* : dies attributus *Laribus uidibus* ; ideo ubi uiae competunt, tum in competis sacrificatur, Varr., L. L. 6, 25 ; *compi-tālicius* ; 2^o s'adapter, convenir à ; d'où *com-petēns*, -tentēr, -tentia ; 3^o solliciter en même temps qu'un autre : *competēre significat quod est honorem uel coniugium uel quiduis aliud aduersus aliū petere*. Vnde *competētores*, *ut saepe*, Non. 276, 10 ; *competētō*.

dēpetō = *dēprecō* (un exemple de Tert., adu. Marc. 4, 20).

expētō : 1^o arriver (= *accidō*), e. g. Plt., Am. 174, *ergo in seruitute expētunt multa iniqua* (avec le datif ; Mi. 393) ; 2^o retomber sur (avec in), Plt., Am. 494-495, *non par uidetur facere delictum suom, | suamque ut culpam expētare in mortalem ut sinat* ; 3^o rechercher, désirer ardemment (ex- préfixe de renforcement), d'où *expētibilis* (Sén., Boëce), *expētōr* et le désidératif plautinien *expētēs*.

impētō : se jeter sur, attaquer (s'y rattache peut-être la glose obscure de P. F. 97, 10, *inipite* (l. *impētē?*) *impētum facite*. Rare, non attesté avant Lucain. Semble formation secondaire de *impētus*. S'y rattachent les formations nominales :

impēs, -īs m. : élan, assaut, choc, impulsion, instinct. Rare, poétique (Lucr.), doublet artificiel de *impētus*, dont certaines formes sont bannies de l'hexamètre, fait d'après *prae-pēs*. Usité surtout à l'ablatif *impētē*.

impētus, -īs m. : même sens ; mais beaucoup plus usité et très classique. Conservé en toscan et en ancien français. M. L. 4307. Formation étrange ; on attendrait **impētūs*, comme *appetītūs* ; cf. Cic., Off. 2, 3, 11, *animalia quae habent suos impētus et rerum appetītūs*. L'hypothèse de **impētūs* > *impētus* soutenue par Wackernagel se heurte au fait que **petītūs* n'existe pas ; cf., du reste, *appetītūs*. Peut-être le mot, usité dans la langue militaire, aura-t-il été modelé sur des termes de sens voisin *ingressus*, *incursus*, *impētus*, de *ingredior*, *incurrō*, *impētō*, qui avaient le même nombre de syllabes que le verbe correspondant (comme, inversement, *in-*

cessō semble avoir été fait sur *incessus*); cf., toutefois, *gradus* et *gradior*. De là *impetuōsus* (tardif).

oppetō : synonyme de *obīre* et employé comme lui, avec ou sans l'accusatif *mōrētē*, dans le sens de « affronter la mort, mourir ». Surtout poétique.

perpetō (tardif et rare); *perpetūtēs*, synonyme de *perpetuātēs* dans Sén., ad Luc. 40, 28.

praepetō : uniquement dans Lucr. 4, 1152, et dans Festus pour expliquer *praepetēs aētēs*, F. 286, 16, *nam antiqui praepetēre < dicebant pro anteire>*; cf. P. F. 287, 10. V. *praepes*.

repetō : attaquer à nouveau (époque impériale); regagner, remonter à (sens physique et moral « se remémorer »); recommencer; redemander. Ancien, classique, usuel, M. L. 7222 a. D'où *repetitō*, -*tōtō*; *repetundae* (*pecūniae*), terme juridique désignant l'action intentée contre un gouverneur de province prévaricateur; *repetentia*, Lucr. 3, 851.

suppetō : se présenter, venir sous la main (cf. *sufficiō*), être à la disposition de; d'où « être en abondance, suffire » (cf. *succurrō*, *suppeditō*). De là : *suppetiae* : ressources, aide, assistance; *suppetōr*, -*aris* (Cic., Att. 14, 18, 2, et Apul.), tous deux de la langue familière.

À la même racine que *petō* se rattachent sans doute, outre les formes nominales *compitum*, *impēs*, *impetus*, citées plus haut, les adjectifs composés *perpes*, *perpetuūtēs*, *praepes* et *propitius*. V. ces mots; et peut-être aussi *pessum*, *penna*, *petīgō* et ses composés, *hospe*.

Un nom *-petā* figure comme second élément de composé dans *hērēdi-peta*, **oclo-peta* (?) et quelques mots tardifs ou populaires (cf. *lūci-fuga*, etc.). Arnobe IV 7, cite aussi une déesse *Peta* quae *rebus petendis praesto* est (?).

Le radical **pet-*, qui figure dans plusieurs langues indo-européennes, pose des problèmes qui ne se laissent pas résoudre d'une manière sûre. Le grec distingue un groupe signifiant « tomber » et un groupe signifiant « voler ». L'un et l'autre sont de forme dissyllabique; mais, pour « voler », on a *peta*, *ptā*- et, pour « tomber », *petē*, *ptā*-, *ptā*-. Il y a, d'une part, *pētāmā*, *ēptōv* (*ēptēv*) et *ēptātō*, *ptōtōmā*, etc., avec une forme thématique *ptōtōmā*, *ēptōmōn* pour « voler » et, d'autre part, *ptātō*, *ēptētō* (*ēptēv*), *ptētōmā*, *ptētētō* pour « tomber ». — Pour « voler », le latin a *uolāre* et la racine **pet-* ne survit que dans le composé ancien *praepes* et dans des formes isolées et obscures, *penna* et *accipiter*. — Pour « tomber », il s'est fixé une forme **ped-*, alternance de **pet-*, qui ne survit qu'avec sa valeur figurée dans *peior*, *pessimus*, *pessum* (c'est *cadō* qui a le sens de « tomber »); v. ces mots et le rapprochement avec skr. *pādyate* « il tombe », v. sl. *pade* « je tomberai ». — Le présent thématique indo-iranien *pata-* indique un mouvement vif, pressé, un élan; ceci est net pour skr. *pātāti* « il vole, il s'élançe » et pour av. *pataiti*; d'un rebelle, il est dit en vieux perse *ud-apatātā* « il s'est soulevé »; dans l'Avesta, ce thème s'applique particulièrement aux êtres mauvais. C'est le sens que présente lat. *petō*, avec un développement qui le rapproche du sens de *rogō*. M. Vendryes fait remarquer que le gallois a *hedeg* « voler », dont la forme rappelle celle de *rhedeg* « courir ». Le hitte *peta* (écrit *pedda*) signifie « voler, courir, fuir ». — Sur les rapports entre

**pet-* et **ped-*, v. Wackernagel, *Sitzber. d. Berl. Akad.* d. Wiss., 1918, p. 381, n.

L'i de *petitus*, etc., est un élargissement du type de ce qu'on observe dans *or-i-gō*, etc. (cf. *petigōtō*) à cause de gr. *ōtīv(F)ō*, etc.

Le type de composé athénien *praepes*, *perpes*, etc. n'a pas de correspondant en indo-iranien. L'emploi avec valeur de nom d'action de formes multiples de préverbes *impētis*, *impēte*, *impētibūs* est insolite. Du reste, la formation de *impētus* n'est pas moins insolite; le seul substantif comparable est *gradus*; les deux mots forment une paire.

petorritum (*petorritum*, Festus), -*i* n. : voiture à quatre roues, d'origine gauloise. Cf. Fest. 226, 30 : *p. et existimant a numero quattuor rotarum. Alii Osce quod <h> qui quoque pitora quattuor uocent, alii Graece, sed alio dictum*. La première partie de la glose de Festus est seule à retenir; *petorritum* fait partie des nombreux noms de véhicules empruntés, avec les véhicules eux-mêmes, à la Gaule par les Romains. Déjà dans Varron, cf. Gell. 15, 30, 7.

Sur *petora*, v. *quattuor*.

A en juger par irl. *roth*, gall. *rhod* « roue », cf. *rola*, le second terme aurait un *o* passé à *i* en latin, ce qui est phonétiquement normal; cf. *ilicō*. Mais on ne connaît pas la forme gauloise du mot et rien n'empêche de supposer qu'une forme *ret-* ou *ri-* de la racine ait passé en gaulois au nom de la « roue ». On ne peut décider.

petra, -*ae* f. : rocher, pierre; cf. Fest. 226, 12 : *petra* *rum genera sunt duo, quorum alterum naturale saxum prominens in mare, cuius Ennius meminuit lib. XI (Ann. 11, 365) : « Alte delata petrisque ingenitibus tecta ... alterum manu factum, ut docet Aetius Gallus : « petra est qui locus dextra ac sinistra forniciem et exploraturus est (explet usque, Madv.) ad librammentum summi forniciis ».* Emprunt ancien au gr. *ptētra*, peut-être d'abord dans la langue des marins; le mot latin est *saxum*, et *petra* est évité par les bons écrivains. Mais a dû être courant dans la langue populaire; usité dans la Vulgate (en jeu de mots avec *Petrus*, de *Ilēptō*). Panroman. M. L. 6445; cf. aussi 6445 a, *petrārium*; 6446, **petrārius*; 6447, **petrica*! Germanique: de *ptārā*, v. h. a. *ptētarī*, etc.; en celtique : *brill. ptērun*, de **petrō*?

Dérivés et composés : *petraeus* = *ptētātōs*; *petrātis* (Cass.); *petrātina* = *parietina* « parietaire »; *petrātēs* (Cael. Aur.); *petrōsus* (attesté dans Plin.); *petrōnius* (Grat. Cyneg. 202); *petrābulum*, déformation, à l'aide du suffixe *-bulum*, de gr. *ptētōbōlos* (Not. Tir.); *petrinus* (langue de l'Église) = *ptētōvōs*; *petrāpium* « persil », calque de *ptētōpētōvōs*. M. L. 6448; v. Isid. 17, 11, 2.

**petreia*, -*ae* f. : *p. uocabatur quae pompa praecedens in coloniis aut municipiis imitabatur anum ebriam, ab agri uitio, scilicet petris, appellata[m]*, P. F. 281, 4. Sans autre exemple. Mot peut-être étrusque, comme *citeria*. Cf. le nom propre *Petreius*.

petrō, -*onis* m. : cf. Fest. 227, 1 : *petrones rustici et petrārum asperitate et duritiae dicti*. Mais ce n'est sans

doute qu'une étymologie populaire. Dans Plaute, *petrō* est appliquée à un vieux bétier, mais le sens précis du mot nous échappe, Capt. 820-822 : *qui petroni nomen uidunt ueruci sectario, | eum ego si in uia petronem publica conspexero, | et petronem et dominum reddam mortali miserrimos*: Sur les noms propres *Petrō*, *Petrōnius* (fr. *petru*, *petruna*), ombr. *Petrunia*, etc., v. Schulze, *Ladin. Eigenn.*, 209.

petulāns, petulēs : v. *petō*.

pepus, -*a*, -*um* : poilu, duveté (-*m folium*, Col. 11, 3, 26).

Dérivés : *pexitās* : duvet d'une étoffe (Plin.); *pexātūs* : couvert d'un vêtement à longue laine (joint à *gausapātūs* par Sén.) ; *pezō*, -*is* et *repezō*; *pepixārbus*. V. *pectō*.

phaecasia, -*ōrum* (-*sia* f., Pétr.) n. pl. : souliers blancs. Emprunt au gr. *phaičáctōn* (Sén.); *phaecasiātūs* (Pétr.).

phagō, -*ōnis* m. : hybride dérivé de *φάγω* d'après *ētō*, *ōnis* (Varr.).

phalagga : v. *palagga*.

phalerae, -*ārum* f. (*phalera* n., Varr., Plin.) : phalères, plaques de métal servant de décoration; bijoux; éclatant. Emprunt oral et populaire au gr. *τὰ φάλαρα* comme le montrent l'apophonie et le changement de genre.

Dérivé : *phalerātūs*, d'où plus tard *phalerō*, -*ās*.

phantasia, -*ae* f. (*fan-*) : idée, notion; et « fantôme, apparition; phase de la lune ». Emprunt au gr. *phantasia*, qui a pénétré dans la langue populaire (cf. l'expression proverbiale *phantasia non homo*, Pétr. 38, 16), à l'époque impériale, et a persisté dans les langues romanes; cf. M. L. 6458, *phantasia* (*panτāsia*, *fāndāsia*), et 6459, *phantasiātūs* (*panτā-*). Même évolution dans *phantasma* = *φάντασμα* **phantagma*, fr. *fantôme*, M. L. 6460; d'où *phantasmor*, -*āris* (Irén.), etc. Irl. *fantaise*. V. B. W. *pantōs*.

pharetra, -*ae* f. : carquois. Emprunt au gr. *φαρέτρα* attesté depuis Virgile.

Dérivés latins : *pharetrātūs* (Vg.); *pharetriger* (Ov.).

pharmacūn, -*i* n. : poison, philtre; *pharmccūs*, -*i* m. : empoisonner» (Pétr.). Emprunt de la langue impériale au gr. *φάρμακον*. Demeuré en roumain. M. L. 6462.

pharos, -*i* c. : phare. Emprunt de la langue impériale au gr. *φάρος*. M. L. 6463.

phasēlūs (*fa-*), -*i* m. : haricot; barque en forme de haricot. Emprunt au gr. *φάστηλος* (Catulle). De là : *phasēlūs* (*fasēolus*, *fasseolus*, *fassiolus*) déformé parfois en *passiolus*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 63. M. L. 6464. Il est inutile de supposer, pour expliquer cette dernière forme, un type ancien avec *p* correspondant à *φ* initial. Sur *basēlūs*, corruption tardive de *phasēlūs*, v. Isid. 19, 1, 17, et Sofer, p. 111.

Dérivé tardif : *phasēlāria* n. pl. : plat de fèves.

phāsiānūs, -*i* m. (et *phāsiāna* f.) : faisand. Adjectif

substantif dérivé de *Phāsīs*; attesté à l'époque impériale, cf. *Phāsiānē aēus*, Plin. M. L. 6465.

Dérivés : *phāsiānāriūs*, -*nīnūs*.

philosophia, -*ae* f. : philosophie; *philosophus*, -*m* (et *philosophā*) : philosophe. Transcription du gr. *φιλοσοφία*, *φιλόσοφος*; *philosophor*, -*āris* (Plt., Enn.). Le mot est acclimaté de bonne heure, mais a toujours été senti comme étranger, de même que les dérivés. V. Nic. Stang, *Eranos* 11, 82 (superficiel). Irl. *felsub*, *felsube*.

phiala, -*ae* f. : coupe. Emprunt de l'époque impériale au gr. *φιάλη*, devenu dans la langue commune *fala*, *fiala* (Schol. Juv. 10, 27) et passé sous cette forme en italien et en français (M. L. 6466) et en celtique : *britt. fial*.

phlebotomus, -*i* m. : lancette. Emprunt tardif au gr. *φλεbotόμος*, latinisé en *flebo-*, *fleu-tomus*.

Dérivé : *phlebotomāre* (*flebo-*, *fleu-*), M. L. 6467 (v. fr. *fliemme*, fr. *flamme*). Passé aussi en germanique : *angl. *fleam*, v. h. a. *fledma**.

phlegma, -*atis* n. : flegme, humeur. Emprunt de la langue médicale au gr. *φλέγμα* (Pall., Vég.), passé dans la langue commune sous la forme *fleuma* (cf. *sauma*), *flema*, et de là en roman. M. L. 6468.

phoba : tige d'une céréale de l'Inde (Plin. 18, 55). Mot étranger. I

phrenētīcūs, -*ā*, -*um* adj. : frénétique. Emprunt an gr. *φρεντικός* (Cic., Diu. 1, 81), passé dans la langue commune avec métathèse (*pher-*, *fer-*) et de là en roman. M. L. 6471.

phrixiānūs, -*a*, -*um* : de Phrixos; -*a toga* (Plin. 8, 195); désigne une sorte de laine de qualité supérieure. La graphie avec *y* provient d'un faux rapprochement avec *Phrygēs*.

phrygiō, -*ōnis* m. : brodeur en or. Formation latine (Plt., Varr.) dérivée de *Φρύγιος*; cf. *fullō*, etc. Plaute a aussi *phrygiō* (= sans doute **purgiō*); cf. *corcodillūs*.

Dérivé : *phrygiōniūs* (Plin. 8, 196). V. B. W. *frise*.

phthisis, -*is* f. : phthisie. Emprunt (Sén., Plin.) au gr. *φθίσις*. L'adjectif *phthisicus* est demeuré sous des formes populaires, **tīsis*, *tīcūs* (cf. *tīsana*), dans quelques parlers romans. M. L. 6472.

phycēis, -*idis* f. : gobie, sorte de poisson. De gr. *φυκή*. M. L. 6473.

phylactēriūm, -*i* n. : phylactère. Emprunt tardif au gr. *φυλακτήριον*, M. L. 6473 a; *filactēriūs* : porteur de phylactère (Cael. Aur.).

pīca, -*ae* f. : pie, M. L. 6476 (*pīca* et **peica*); *pīcūs*, -*i* m. : pivert, oiseau prophétique consacré à Mars, *pīcūs Māris*, cf. Non. 518, 36. Ancien (Plt.). M. L. 6484 a. Celtique : irl. *becc*. V. B. W. *pīc*, *pīe*. Sur *Pīcēnum*, *Pīcēntēs*, v. Kretschmer, *Glotta*, 14, 86. — Il est à remarquer que la forme en *-ā* et la forme en *-ō* désignent non une femelle et un mâle, mais deux oiseaux distincts.

Cf. aussi M. L. 6484, **pīculūs*, et **pikkare* « piquer », 6495.

Ombr. *peico* « *pīcum* », *peica* « *pīcam* » indiquent la forme ancienne. Pas plus d'étymologie claire que pour

raeus, Kl. Schr., 190 sqq.), servant à traduire l'hébreu *masech* ; cf. CGL V 233, 26.

Dérivé : *pincernor*, -āris.

pingō, -is, *pinxi*, *pictum*, *pingere* : broder (avec des fils de différentes couleurs), tatouer : *pingere acū*, Ov., M. 6, 23 ; *textile stragulum, magnificis operibus pictum*, Cic., Tusc. 5, 21, 61 ; *picti Geleni*, Vg., G. 2, 115 ; et « peindre » (sens propre et figuré « colorer, embellir ») : *tabula picta*, Cic., Brut. 75, etc., sens conservé dans les langues romanes. *Le picti... lacerti* de Vg., G. 4, 13, rappelle le *πίγγαλος* « lézard » d'Hésychius. Ancien, usuel. M. L. 6512.

Dérivés et composés : *pigmentum* : matière colorante, fard, couleur, M. L. 6488, *pigmēntū* ; *pictor* (cf. *Fabius Pictor*), M. L. 6481 b ; *pictiō* (comme *fictiō*, Gloss.) ; *pictoriū* ; *pictōria*, *pictōriūs* (tardifs) ; *pictūra*, M. L. 6482 ; *pictūrātūs* et *pictūrō*, -ās ; *pictūlis* : brodé (Apul.) ; *appingō* : ajouter par la peinture (cf. *affingō*) ; *compingō* (très rare, sans doute évité par suite de son homonymie avec *compingō* de *pangō*) ; *dēpingō* (cf. *dēscribō*) : dépeindre ; *expingō* ; *repingō* (tardif). Cf. aussi M. L. 6481, **pictāre*, et 6481 a, **pictāriūs* ; **expingere* « éteindre », M. L. 3049.

Un type radical **peig*, avec la guttural de type -g-, est attesté en sanskrit par *pinkē* « il peint » (mot de gossaire), *pingah* « brun rouge », *piñjārah* « jaune rougâtre » et sl. *pēgū* « tacheté ». Le présent *pingō* à nasal infixée, en face de *pictus*, etc., s'y rattache naturellement ; le *perfectum* *pinxi* est secondaire, indiquant l'absence d'un ancien parfait (une confusion avec *peigi*, de *pangō*, a été en tout cas évitée).

Cette racine rappelle le groupe plus largement attesté de **peik'* « orner », soit en « écrivant » soit en « étendant de la couleur » : skr. *pimpāti* « il orne », av. *paēso* « ornement » et « lépreux », tokh. *A pekant* « peintre », lit. *pēstiū*, *pēsti* « peindre, tracer des lignes », *paīsas* « tache de sueur », v. h. a. *fēh* « bigarré » (all. « bunt »), got. *flu-faigs* « πολυπολιχος », gr. *πουχίλος*. Cette racine fournit la désignation de l'écriture dans : v. perse *niyapāśam* « j'ai écrit », v. sl. *piše*, *pisati* « écrire », v. pr. *peisāi* « il écrit », tokh. *B pinkam* « il écrit ». L'existence de *pingō* a pu être favorisée par *tingō*.

pinguis, -e : gras (sens propre et figuré) et « qui rend gras » ; cf. Ov., Rem. Am. 206, et *pingui membra quiete leuat* ; par suite « fertile, fertilisant », « riche » (cf. *laetus*) ; ou encore « lent, lourd, stupide » : *pinguis Minerua* = *crassa Minerua*. Ancien (Plt.), usuel ; mais, concurrencé par *crassus* que soutenait *grossus*, *pinguis* n'a subsisté que dans quelques dialectes italiens. M. L. 6513.

Dérivés et composés : *pingueō* (tardif) ; *pinguēscō* et *compinguēscō* ; *impinguō*, -ās (puis *pinguō*, -is, Sid.) et *impinguis* ; *pinguefaciō*, -fō ; *pinguificō* ; *pinguēdō* ; *pinguitūdō* ; *pinguitia*, -tēs (Arn., Apul.) ; *pinguāmen* (Ital., Cypr., d'après *laetāmen*) ; *pinguōsus* ; *pinguiculus* (Front.) ; *pinguiusculus* (Sol.) ; *pinguiārius* (Mart.).

Le *p*-initial exclut le rapprochement avec skr. *bahūḥ* « abondant, nombreux » (*bāmhiyān*), gr. *παχύς* « épais, gros, fort, riche », lett. *biez* « gros, serré », etc. ; du reste, aucun des mots du groupe ne signifie « gras ».

D'autre part, on n'arrive à rapprocher le groupe de gr. *πλούς* « gras », skr. *pīvā*, que par des hypothèses forées. L'adjectif *pinguis* doit reposer sur un ancien **pngu-* dont aucun autre représentant n'est connu, sans doute parce qu'il s'agit d'un mot populaire, comme le sont beaucoup d'adjectifs.!

Sur hitt. *pante* « tota », complet, en masse », v. Benveniste, Language, 29, p. 258.

pinna, -ae f. : plume, et aussi « aile » (dans ce sens, se confond avec *penna*, dont il n'est peut-être qu'une variante dialectale) ; les manuscrits de Virgile les plus anciens ont constamment *pinna* (v. le Virgile de Sabatini, G. 1, 398 ; les manuscrits de Lucrèce ont plus souvent *penna*) ; le sens de « plume » apparaît bien dans Pline 11, 96, *pinnarum caules omnium caui*. A servi à désigner dans les langues techniques tout objet en forme de plume ou d'aile : aigrette de casque, nageoire (dite aussi *pinnula*) ; lobe du foie (Vulg., Aug.) ; pale d'un gouvernail (d'où *pinnaria* « gubernaculorum partes le nuiores », Non. 79, 15) ; palette de roue hydraulique, registre d'orgue ; crête d'une muraille : *pinnas murorum*, *pennas avium dicimus*, distinguant les grammariens, cf. Caper, GLK VII 100, 17 ; « pinacle » (et *pinnaculum*), d'où **pinniō* « pignon ». Ancien (Plt.), usuel Panroman, mais concurrencé par *plūma*. Cf. M. L. 6514, *pīnna* ; 6515, **pinnaculum* « panache » ; 6516, **pīnīo* 6516 a, *pinnula* « cil » ; **subpinnium*, 8387 a.

Composés : *pinnipēs* (Catul.) ; *pinnigerō* (*pen-*), Vulg. *pinnirapūs*, Juv. 3, 158, où le scolaste note : *pinnirapūs autem dicit lanistas ex habitu gladiatorum, quia post mortem retiarii pinnam, i. e. manicam rapit, ut ostendat populo se uicisse*.

La forme *pinno* : *πτερῶ* (Gloss.) se confond avec *pennō(r)*.

Sur l'existence (douteuse) d'un adjectif **pinnus* « aigu, pointu » auquel se rattache *pinna*, v. Quintilien cité à l'article *penna*, sous *bipennis*.

Pinna (*pīna*) « pinne marine » est emprunté au grec.

Pas d'étymologie claire. La seule étymologie qui serait plausible, le rapprochement avec le groupe de all. *spīz* « pointu », ne concerne que la racine et oblige à supposer que le sens particulier de « crâneau » serait seul ancien. V. *penna*.

**pīnsiō*, -īs, -īre : v. le suivant.

pīnsō (*pīsō*) : -īs, *pīstum*, *pīnsere* : pilier (le grain), « *pīlum quod eo far pīsunt*, a quo ubi id fit dicitur pīstrīnum », Varr., L. L. 5, 138 ; « broyer ». Un *imparfait* *pīnsant* est dans Ennius cité par Varron, L. L. 5, 23 ; on en a conclu à l'existence de **pīnsiō*, -īre, non autrement attesté. Peut-être faut-il lire simplement *pīnsēbant* dans Varron ; Ennius emploie sûrement *pīnsunt*, A. 351. Parfait mal attesté : *pīnsūi* (d'après *molū* ; cf. Pomponius, 187-188, dans Ribbeck, Fgm. com.) et *pīnsi*. A côté de *pīstum* sont signalés aussi les supins *pīnsūm* et *pīnsītum*. Nonius, 163, 15, cite un doublet en -ā, *pīnsāre* ou *pīsāre*, dans Varr., R. R. 1, 63 (cf. *pīsat*, *pīsare* dans les Gloss., et *fodāre* à côté de *fodere*) ; c'est à lui que se rattacherait *pīnsūi* et *pīnsītum* ; il a survécu dans les langues romanes. M. L. 6517, *pīlīnāsēre*, à côté des formes dérivées **pīnsiāre*, 6518, *pīstāre*, de basse époque (Vég., Apul.), 6536, et *compīstāre*, 2098. V. B. W. *pīste*.

pīsō, -īnīs m. : mortier (Marc. Empir.) ; *pīla* f. : mortier (forme féminine à noter), M. L. 6496 ; *pīlum* : pilon et son diminutif *pīstīlum* (*pīstīlūs*), M. L. 6537 ; *pīstōr* : celui qui pilé le blé pour en faire du pain », et par la suite « boulanger », M. L. 6539 ; *pīstrīx* (Lucil.) ; cf. Non. 152, 12, *pīnsere* : *tundere uel molere*. Varro Tāpīnī Mediator (527) : « nec pīstōrūlūm nōsset, nisi eum qui in pīstrīno pīnsērēt far ». Idem de *Vita Populi Romani* lib. I : « nec pīstōrūs nōmen erat, nisi eius qui rūri far pīnsēbat. Nōminati ita eo quod pīnsūt ». Pline, 18, 107, nous apprend que, jusqu'à la guerre contre Persée, il n'y eut pas à Rome de boulangers vendant au public : faire le pain était le travail des femmes.

Dérivés de *pīstōr* : *pīstōrīs*, *pīstōrālīs* (Gl.), *pīstōrīcūs* (-cūm opus) « pâtisserie » ; *pīstōriēs* ; *pīstrīnum* : d'abord « endroit où le blé était broyé dans un mortier au moyen d'un pilon » ; puis « moulin à blé » et « boulangerie » ; *pīstrīna* : boulangerie, formes substantivées d'un adjectif *pīstrīnūs*, M. L. 6541 (le sens de « pētrīnūs » ne semble pas attesté en latin, qui emploie *magīda*, d'où fr. dial. *maie* ; v. B. W. *pētrīnūs* ; le germanique a v. h. a. *pīstūr*, *pīstrīna*) ; *pīstrīnālīs*, *pīstrīnārīs* (Dig.) « meunier », conservé dans les langues romaines avec le sens de « boulanger », M. L. 6540 ; *pīstrīlla* (Tér.) ; *pīstrīa* (Plin.). Le français « pētrīnūs », M. L. 6542, remonte à *pīstrīre* attesté en bas latin (Not. Tir. 94, 84, Gl. de Reichenau), que M. Niedermann, N. Jb. f. d. kl. Alt. 29, 330, a expliqué comme étant dérivé de *pīstrīx* (d'après *nūtrīre*, *nūtrīre*). V. Meringer, Wörter und Sachen I 1909, p. 3 sqq.

A *pīstellūm* remonte irl. *pīstul*, britt. *pīstyll*.

La racine **peis-* s'applique à la technique du « pilonnage » à l'aide d'un « pilon et d'un mortier » et désigne aussi le décorticage ; elle s'oppose ainsi à la racine qui désigne la mouture à l'aide d'une pierre : « moudre », qui est en latin celle de *molere*. Par skr. *pīnāsti* « il écrase », en face de *pīstāh* « écrasé », on voit que la forme à nasale infixée lat. *pīnsō* peut être ancienne, en face de *pīstūs* (l'ombr. *pīstu* est douteux ; v. Vetter, Hdb., p. 205). Av. *pīsānt* indique l'acte d'un oiseau de proie déchirant une proie avec son bec, « par le haut ». Lit. *pīsū*, *pīstī* « coire » n'a gardé que le sens obscène dont un équivalent se retrouve dans lat. *molō* (cf. toutefois, peut-être *Pīlūnūs*). Tandis que le nom slave *pēsta* (attesté dans plusieurs dialectes slaves) et lit. *pēstā* (acc. *pēstā*) du « mortier » est féminin comme *pīla*, le nom slave *pēstū* (cf. lit. *pēstās*) du « pilon » est masculin, à la différence de lat. *pīlūm*, neutre en qualité de nom d'instrument. Pour le verbe, le slave a *pīzāti* « heurter, pousser » ; et l'on a, d'autre part, *pīsēnō* « farine », *pīsēnā* « céréale ». — Le sens de « décorticquer » est en évidence dans lit. *pīsāū*, *pīsītū* « battre des grains pour les débarrasser de la balle » et dans v. h. a. *fesa* « balle (du grain) ». — Le grec a une initiale π- dans *πītōsō* (avec -σ- expressif dans un mot technique) « j'écrase avec un pilon, je mouds », πītōsōν « orge mondé » (avec simplification de -σ- en -σ-).!

pīnūs, -ī (et -īs, abl. *pīnī* ; gén. et dat. abl. pl. *pīnōrum*, *pīnīs* ; cf. Enn., A. 190 et 490) f. : pin ; et par métonymie, en poésie, tout objet fait en bois de pin : vaisseau (cf. *alnūs*), torche, bois de lance, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6519. Germanique : ags. *pīnhnūtū* ; celtique : irl. *pīon*, britt. *pīnwydd*.

Dérivés et composés : *pīneus*, M. L. 6511 ; d'ou *pīnea* et *pīnēum* : pomme de pin, pignon ; *pīnētūm* : pinède, M. L. 6510 ; *pīnī-fer*, -ger ; *pīnāster* : *pīnus silvestris* (cf. *oīster*) ; *pīnāstellūs*, -lūm = *peuce-danum*. Tardifs : *pīnālīs*, *pīnūcūs*, *pīnīcellūs*.

On rapproche skr. *pītū-dārūh*, qui désigne une sorte de « pin », c'est-à-dire un arbre résineux : le premier terme semble se retrouver dans le dérivé lat. *pītu-īta* (v. ce mot) et dans gr. *πītūs* « pin » (avec ī). La formation en -ū- de *pīnūs* rappelle celle de *πītūs*. V. Benveniste, BSL 51 (1955), p. 30.

**pīpātiō* : v. *pīpīlō*.

pīper, -īris n. : poivre ; poivrier. Ne semble pas attesté avant Varron. Panroman. M. L. 6521 et paneuropéen, Germanique : v. h. a. *pīfēfār*, v. b. all. *pēpar* et finn. *pīppūrī* ; celtique : irl. *pīpūr*, *scībar* ; britt. *pēbrī*, etc.

Dérivés : *pīperātūs* : poivré ; *pīperātūm* : poivrade ; *pīperātāriūs* ; *pīperātōriūm* : poivrier ; *pīperīnūs*, attesté dans Isid. 19, 10, 8, *pīperīnūs* (scil. *lāpīs*) *subalbīdūs cum pīncītūs nīgrīs, dūrus atque fortissīmūs* : pēpīnūs, M. L. 6521 a ; *pīperāciūs* (*lāpīs*, Grom.) ; *pīpērītūs* ; *pīpērēus* (Orib.) ; *pīperōtēriūm* : « moulin à poivre » (Gloss.).

Pīper est un emprunt commercial, cf. gr. *πētēpītī*, qui lui-même provient de l'Orient : le sanskrit a *pīppālī* f. « grain de poivre », dont l'īl appartiendrait à l'Inde orientale, tandis que le mot grec et latin viendrait de l'Inde de l'Ouest, où rīt est normal.

**pīpīlō*, -īs, -āre ; *pīpīlō*, -īre ; *pīpō*, -ās, -āre ; *pīpīlō*, -īs, -āre : onomatopées signifiant « pīpier, pīauer (ce dernier de *pīulārē*, M. L. 6551), pīailler, glousser » ; cf. M. L. 6522, *pīpīlārē* (avec ī) ; germanique : v. h. a. *pīfīsā*, etc.

Formes nominales : *pīpīlō* : « jeune oiseau qui pīaule » (Lampr., Alex. Sev. 41, 7) ; *pīpīcēs*, *pīlli columbarūm* (Gloss.) ; cf. M. L. 6522 a, *pīpīlō* et *pīpībō* > fr. *pīgeon* ; v. B. W. s. u. ; *pīpīunculus* : *accīpītūs*, *accīpītūrīs* (Gloss.) ; *pīpīzō*, -īnīs m. : petit de la grue ; *pīpātiō*, -īnīs f. : *clāmor plorāntīs lingua Oscorūm*, P. F. 235, 11 ; *pīpūlūm* (*pīpūlūs*) : criailleur, charivari ; cf. Varr., L. L. 7, 103, [Plautus] in *Aulularia* (446) : « *pīpūlo te differām ante aēdis* », i. e. *conūcio, declinātūm a pīpītū* *pīpūlūrūm*. Faut-il rattacher **pīpīpō*, -ās, **pīpīpō* a, d'où proviennent les mots du type fr. *pīpe*, M. L. 6520 (cf. B. W. s. u.) ; irl. *pīb*, etc.?

Cf. *tītō*, *tītūnculus*. Les formes en *pīpīpō* sont fréquentes dans les langues indo-européennes : skr. *pīpīpākā*, *pīpīpīkāh* « sorte d'oiseau », gr. *πītōs*, *πītītīsō*, etc.

Pīpītā rappelle *sītōlō* pour la formation.

pīpīnā, -āe f. : parua mentula (Mart. 11, 72, 1). Mot enfantin ; cf. *pīsīnnūs*. Pour le redoublement, cf. fr. *pīpī*, *pīpīne*, etc. Voyelle ī caractéristique. Pour le sens, cf. fr. familier *oiseau* « mentula » (dē pūerīs).

pīrātā, -āe m. : pirate ; *pīrātīcūs* : de pirate. Emprunt au gr. *πīrātēs*, *πīrātītōs* non attesté avant Cicéron. Le terme latin est *pīrādō marītūm* ou *pīrādō* seul (joint et opposé à *lātō*, Caes., B. C. 3, 110). Irl. *pīrātū*.

pīrētrūm, -īnīs : transcription latinisée du gr. *πūpē-*

θον, avec même suffixe que dans *mulcetra*. L'i est peut-être dû à un faux rapprochement avec *pirum*.

pirus, -i f. : poirier ; *pirum* : poire, M. L. 6525. Ancien (Caton). Panroman et passé en celtique : britt. *per*, et en germanique : v. h. a. *bira*, etc., M. L. 6524, et **pirula*, M. L. 6523 (cf. toutefois; B. W. *perle*).

pirācum (-tūm), -i n. : poirier (tardif ; sans doute formé sur *uīnāceum*, -tūm) ; *pirastrum* « poire sauvage ».

Emprunt à une source inconnue — comme tous les noms d'arbres fruitiers (v. *mālum*, etc.) — qui a fourni, d'autre part, gr. ἄρτος « poirier », ἄρτον « poire », sans que l'on voie d'où vient la différence portant sur l'initial du mot grec. On partira de **piso* ; le traitement de -is- ne concorde pas avec celui qu'offre *serō* ; mais il s'agit d'un emprunt.

piscis, -is (i) m. : poisson. Usité de tout temps. Panroman et passé en celtique. M. L. 6532; V. B. W. s. u.

Dérivés : *piscor*, -āris : pêcher, M. L. 6526 (et germanique : v. h. a. *pescēn*, etc.), et ses dérivés *piscātor*, -trix, M. L. 6528, 6530 ; *piscātō* (tardif et rare) ; *piscātōrius*, M. L. 6529 ; *piscātūs*, -ūs (classique) ; *piscātūs* ; *expiscor* : *est diligētissime quaerare ubinam pīces lateant : ergo tractum uerbum a piscatoribus* », Don., ad Ter. *Phorm.* 382 ; *piscārius*, -a, -um ; subst. *piscārius* « poissonnier » ; *piscāria* « marché aux poissons », M. L. 6527 ; *piscina* f. : vivier, piscine, M. L. 6531, d'où *piscinārius* ; *piscinānis* ; *piscōsus*, M. L. 6533 ; *pisculentus* ; *pisceus*, -a, -um (Cassiod.) ; *pisciculus*, -i et **pisculus*, M. L. 6533 a ; *piscinulcus* (Anthim.) ; *piscicapus*, -i m. ; *piscisalpus* (Ed. Diocl.) ? *porcopiscis*, M. L. 6664 ; *piscāriola* : *χαρακτήρ* (Plin. Valer.). Celtique : britt. *pysc*, *pyscod*, *piscadur*.

Il n'y a pas de nom indo-européen commun du « poisson ». Certains noms sont propres à un groupe, ainsi skr. *māsyah*, av. *masyō* ou sl. *ryba*, d'autres à de petits groupes dialectaux : gr. *ἰχθύς*, arm. *jukn* et lit. *žuvis*. Lat. *piscis* diffère de la forme thématique de got. *fisks*, etc., et irl. *iāsc* a un autre vocalisme. Ces trois mots sont apparentés, mais le détail des formes ne concorde pas.

pisinnus (*pitinnus*), -a, -um, adj. : petit (Marcell., Pereg. Aeth.) ; substantif *pisinnus*, -a : petit gargon, petite fille. Cf. Labeo ap. Schol. Pers. 1, 4 : *crudūm manduces*, *Priānum Priāmique pisinno* (cf. Il. 4, 35) et App. Probi : *pisillus non pisinnus*. Sans doute mot du langage enfantin ; cf. *pipinna*, *pitulus*, *pitinnus*, **pititūs* et *pūsus*, *pusillus*. M. L. 6550, *pisinnus*, *pitzinnus*. B. W. *petit*.

pistillum ; **pistor** : v. *pinsō*.

pistrīx, -īcis f. : sorte de monstre marin, scie, espèce de squalle ; nom d'une sorte de navire ; constellation de la baleine. Rare, surtout poétique. Déformation, sans doute par étymologie populaire, du gr. πτίστη, dont la transcription correcte *pristis* est, du reste, attestée. Virgile emploie *pistrīx* comme nom commun dans la description de Scylla, Ae. 3, 427, *postrema immani corpore pistrīx*, et *Pristis* comme nom propre pour désigner le vaisseau de Mnesthée, Ae. 5, 116, *uelocem Mnestheus agit acri remige Pristim*. Composé : *pistriger* (Sid.).

pisun, -īn. : pois (*Pisum arvense*). Non attesté avant

Varron, mais ancien, comme le prouve le cognomen *Pisō* (cf. *Caepiō*). M. L. 6543. Un diminutif *pīstellum* est supposé par les formes romaines du type ital. *pīstello*, v. angl. *pisu*.

Emprunt. Le grec a πītōs « pois », avec un doublet neutre πītōs.

pitinnus : CIL VI 35915. Doublet de *pīsinnus*.

pittacium, -īn. : emprunt au gr. πītīkōn « tablette à écrire, billet ». Attesté à l'époque impériale avec divers sens : compresse (Cels.) ; étiquette, billet de tombole (Pétr.) ; pièce de cuir pour raccommoder des souliers (Vulg.) ; affiche, placard (Aug.) ; quittance, reçu (Cassiod.). M. L. 6547 (souvent dans le sens de « chiffon », puis « vételle ») ; cf. fr. *rapetasser*.

Dérivés : *pittaciolum* : sorte de scapulaire ; *pītārium* « taxe prélevée pour le délivrement d'une autorisation » (Lex Metal. Vispasc., CIL II 5181, 58).

pītīta, -īe f. : gomme, résine qui s'écoule des arbres ; et mucus, pithite, rhume ». Ancien (Cat.), usuel. Souvent scandé trisyllabe *pītīta* (cf. *fortūtūs*, *grātūtūs*), d'où **pīppīta* (*pīpīta*, CGL II 151, 4) > fr. *pépīe*, M. L. 6549 ; B. W. s. u. ; germanique : v. h. a. *pīpīs*, etc. Panroman, sauf roumain.

Dérivés : *pītītārius* : -a herba « herbe aux poux », Plin. 23, 18 ; *pītītōsus* ; *pītītās* ; *pītītō*, -īs (Mul. Chr.).

V. *pīnus*.

pītūlus, -ī m. : doublet de *pīsinus* dans Anton. Plac., Itin. 34, p. 181, 13 Geyer. M. L. 6544 a.

piūs, -a, -um (*piūs* ou *pīus* avec *i longa* dans les inscriptions, d'où *piūs* dans les langues romanes, cf. M. L. 6552 ; pas de comparatif ; le superlatif *piūssimus*, blâmé par Cic., Phil. 13, 19, 43, est fréquent à l'époque impériale ; on trouve aussi *piētissimus* (d'après *benēfīcīs*, -*fīcētissimus*), dont a été tiré un positif *piēs*) : pieux (sens sacré et profane), qui accomplit ses devoirs envers les dieux, envers ses parents, etc. : *piūs Aeneas* ; *piūs in parentes*, Cic., Off. 3, 23, 90. A peut-être signifié à l'origine « [au cœur] pur » ; *piō* a souvent le sens de « purifier », par suite « effacer par un sacrifice, expier » : *piērē dāmna, fulmen* ; cf. Ov., M. 8, 483, *mors morte piāna est* ; de même *expīare*, cf. Pers. 2, 33 [*perūm*] *lustrālibus... saluius expīat* ; Cic., Rab. Perd. 4, 11, *expīāndūm fōrum Romanū a nefarii sceleris uestigīs*.

Dérivés et composés : *piētās* : piētē (envers les dieux, les parents) ; sentiment du devoir ; à l'époque impériale apparaît le sens de « piētē », cf. Suét., Dom. 11, 5 : *permittīte, Patres conscripti, a piētate uestra imētrari... ut dāmna liberūr mortis arbitriū indulgeat*. Ancien, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6485. — *Pietācultrīz*, composé poétique (Pétr.).

piō, -īs : purifier, expier ; apaiser, rendre propice ; honorer suivant le rite ; *piābilis* ; *piāculum* : sacrifice purificatoire ou propitiatoire ; puis « victime offerte en sacrifice » ; et aussi « crime ou forfait exigeant un sacrifice purificatoire », sens fréquent dans l'expression *piāculūm est* ; *piāculō*, -īs (Caton.) ; *piāmen* (Ov.) ; *piāmentū* ; *piātō* ; *piātrīx* ; *expīo* ; *expīatiō* ; -tor, -īrix, -ītōrius ; -tūs, -ūs ; *inexpīābilis*.

impius ; *impiō*, -īs ; *impiētās* ; *impiāmentūm* (Cypr.) ; *impiāndūs* (Macr.) ; *impiētō*, -īs (Ital.).

Mot italienique : osq. *Pīhiūi* « Piō », ombr. *piāz* (CGL II 151, 4) ; *piātō*, *piātū* ; *peihāner* (pi-, pe-) ; *piāndī*, -īs (Cassiod.). Sans correspondant exact ailleurs. Un rapport avec *pūrus* a été souvent supposé (*piūs* de **piū-tyos?*), mais ne se laisse pas démontrer.

pīcīs f. : poix. Panroman (sauf roumain). M. L. 6553. Celtique : irl. *pīcc*, britt. *pyg*, *pek* ; germanique : v. angl. *pīk* « Pech » ; de là finn. *pīki*.

Dérivés et composés : *pīceus* : de poix, d'un noir de poix ; substantif féminin *pīcea* : pesse, sorte de sapin, M. L. 6479 ; *pīcīnus* : -a *ūtīs*, Plin. 14, 42 ; *pīcītūs* : enduit de poix, sur lequel a été reconstruit *pīcīo*, -īs, M. L. 6477, d'où *appīcīo*, M. L. 547 ; *impiō*, M. L. 4308 ; *pīcīrius*, M. L. 6478, d'où *pīcīaria* : fonderie de poix ; *pīcīla* : un peu de poix (tardif), M. L. 6483, et *pīcīlūm* (Orib.). Cf. encore M. L. 6480 ; *pīcīdūs* ; et *pīcīus* = *pīnūs* (Orib.).

Cf. le dérivé gr. πītōs et v. sl. *pīcīlū*, v. r. *pīkūlū*, lit. *pīkīs*, qui attestent l'antiquité d'un thème **pīkīs* « poix ». — Ombr. *peiu* « *pīcīs* » repose sur **pīk-yo* ; formation parallèle à celle de lat. *pīceus*, mais différente.

placēta, -īe f. : gâteau plat. Emprunt au gr. πītōs, -ōtōs (la forme latine est faite sur l'accusatif) déformé par un rapprochement avec *placeō*. Attesté dès Caton. Conservé en roumain. M. L. 6556.

Dérivé : *placentārius* (Dig.).

placeō, -īs, -īf, -īū (et impersonnel *placītūm est*), -īre : plaire à. Usité de tous temps. Panroman. M. L. 6557 ; B. W. s. u.

plācētā, -īs, -īf, -īū, -ītū, -ītūm, -īrē : apaiser. Ancien, usuel, classique. M. L. 6555 (formes romaines rares).

Placeō a sans doute commencé par être un impersonnel « il semble bon, il plaît, il agréé » ; cf. *si dis placēt* ; *senatūi placuit* (*placītūm est*) ; *sic placītūm est* (cf. gr. *ēdoētē*) « ainsi en a-t-il été décidé ». A ce sens se rattache *placīta*, -īrūm « opinions agréées, décisions, principes » (= gr. *δōymata*) : *ueterūm, sapientūm placīta*, etc.

A *placeō* correspond le causatif *plācētō* « je tâche de faire agréer à, de plaire à » ; d'où « j'apaise, je réconcilie ». Pour l'opposition des quantités, cf. *sedētō* / *sedētē*. Toutefois, le rapport avec *placeō* n'était plus sensé ; et *plācētō*, qui se confondait par le sens avec *pācāre*, dérivé de *pāx*, a fini par disparaître ; *pīcātūs* a remplacé *plācētūs*, etc.

Dérivés et composés : 1^o de *placeō* : *placō* (Vulg.) ; *placentā* (Apul.) ; *placītō* « satisfaction » (St Jér.) ; *placībilis* (Tert.) : plaisant ; demeuré dans les langues romanes, mais, influencé par *pāx*, a pris le sens de « paisible », cf. M. L. 6558 ; *placīdūs* : qui ne signifie plus « qui plaît », mais « paisible, apaisé » (joint à *lēnis*, *quietūs*), M. L. 6560 ; *placīdītās* ; *placīdō*, -īs ; *placīdūs*, *implacīdūs* (Hor., Carm. 4, 14, 10 ; cf. gr. *ἀνημέρος*, *ἀπτάύτος*) ; *placītō*, -īs (Plt.) ; *placītūs* (Gloss.). Cf. encore *placītūm*, demeuré dans les langues romanes au sens de « débat juridique », fr. *plaint*, *plaider*, M. L. 6561, B. W. s. u., et celtique : gall. *plegyd* ; **placīcāre*, M. L. 6559 ; *complacētō* : qui, à

l'époque de Plaute, marque l'aspect déterminé ; cf. Plt., Amp. 106, *quantusque amator [Iuppītē] sit, quid complacītūst semel* [si toutefois ce n'est pas le parfait de **complacēscō*] ; repris à partir d'Apulée, mais avec valeur augmentative. Usité surtout dans la langue de l'Église ; *displacētō* : déplaire (et *displacētō* supposé par les formes romaines, M. L. 2681) ; *perplācētō*.

2^o de *plācētē* : *plācētīs*, -ītītās et *implācētīs* (= *ἀπτάύτος*, *ἀνήσκτος*) ; *plācētā*, -ītātēs ; *plācētāmen*, -ītāmentūm ; *plācētō* ; *plācētīs* ; *plācētā* (tardif).

L'hypothèse suivant laquelle *placētē*, *plācētō* appartiennent à une racine signifiant « être plat » (d'où « aplatiser »), cf. *plāncus*, n'a dans le sens du groupe latin aucun appui précis (sauf peut-être dans *plācidūs*). Cf., du reste, tokh. B. *plāki* « entente ».

1^o **plāgā**, -īe f. (usité surtout au pl. *plagē*) : filet de chasse qu'on tend au travers d'une route, etc., par suite « piége » ; rideau tendu (cf. le suivant). Ancien (Plt.), technique, usuel. De là : *plagula*, -īe f. (et *plagella*) : rideau de lit, de litière ; lē d'étoffe ; bande de papier ; *implagō*, -īs (Sid.), d'après *irrētiō*.

2^o **plāgā**, -īe f. : étendue, espace (céleste), zone. Se dit du ciel et appartient au vocabulaire poétique et postclassique : *caēlī plāgā* (Poeta ap. Cic. Diu. 2, 13, 30), *aetherīa plāgā* ; *orientālis*, *septentriōnālis* *plāgā*. Il n'y a guère que dans Tit-Live que le mot désigne une région terrestre. M. L. 6562 a. Sur latin médiéval *plāgia*, v. Aebischer, Vox Rom., 1936, 225 ; B. W. *plāge*.

On admet souvent que les deux *plāgā* sont un même mot à l'origine. Le sens premier serait « chose étendue » (cf. πλāγās?); on invoque un développement de sens comparable dans gr. ζāvη. Mais l'hypothèse ne s'impose pas. La communauté de sens est vague et la place de lat. **plag-* dans une racine dissyllabique est insolite.

plāgā, -īe f. : coup, par suite « plāge ». Identique au gr. πλāgā (dor. πλāgā), auquel il est peut-être emprunté, mais s'explique aussi bien comme proprement latin appartenant à *plāngō*, q. u. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6562. Irl. *plāg* ; britt. *pla* « fléau ».

Dérivés et composés : *plāgōsōs* : qui aime à frapper ; plein de coups (Hor.) ; *plāgō*, -īs (langue de l'Église), M. L. 6563 ; *plāgālīs* (tardif) ; *plāgīgerulus*, *plāgīpatīda*, *sescentōplāgās*, composés plautiniens.

plāgiūm, -īn. : vol d'homme, plagiat. Emprunt au gr. πλāgās.

Dérivé : *plāgiārius* (classique) : qui *mancipium uel pecūniū alienūm distrībat seducendo*, CGL IV 548, 21 ; qui *inducit pūeros et seducit seruos*, CGL IV 548, 20, d'où *Venus plāgiāria* (Maiuri, Parola del Pass. 3 (8), 162). Le sens de « plagiaire » apparaît dans Mart. 1, 53, 9 ; *plāgiō*, -īs ; *plāgiātor* ; *plāgiātīcius*.

plāgūsia, -īe f. : sorte de coquillage, Plt., Ru. 298 (*plāgūsia strītās*). Sans doute de **pelagūsia*, influencé par *plāga* « filet » ?

plāncus, -īn. : aux pieds plats (glosé πλātōpōvōs, στρītāpōvōs) ; usité comme cognomen (*Plancus*, *Plānciānūs*). Le féminin *plānca*, substantivé, a déesigné une « planche » ; cf. P. F. 259, 5 : *plāncae tabulae plāncae* ; ob quam causam et plāncae appellantr qui supra

modum *pedibus planis sunt*; cf. M. L. 6455 et 6571, **planacula*, et germ. *planke* (dialectal). Non attesté en dehors de Festus et des gloses. Cf. *plānus* et *plautus*. A pu se confondre en partie avec *palanga*, devenu *palanca*; v. M. L. 6455.

Formation populaire, comme *mancus* et comme *plautus*. Il y a aussi *-k-* dans gr. *πλάξ* (gén. *πλωκός*) « surface plate », lett. *pluoku*, *plakt* « devenir plat », *plakans* « plat », etc. On peut se demander si la forme de *plancus* ne proviendrait pas de l'influence d'un présent à nasale infixée du type de lett. *pluoku*, non conservé en latin à date historique. V. *plānus*.

planētae, *-ārum* f. pl. : les planètes. Emprunt savant au gr. *πλανῆται* (et *πλάνητες*), qui a remplacé *stellae errantiae*, *errāticas* ou *errōnēs* (Nigid.).

plangō, *-is*, *-xī*, *-etum*, *-ere* : frapper (sens ancien, conservé par la langue poétique); spécialisé dans le sens de « se frapper [la poitrine, les cuisses en signe de deuil] », puis, à l'époque impériale, s'emploie comme terme expressif et pittoresque pour dire « se lamenter sur » et « plaindre » (et même « pleurer »), sens conservé dans les langues romanes. M. L. 6572 (panroman).

Dérivés et composés : *plangor*; *plancus*, *-ūs*, panroman, sauf roumain, M. L. 6570; *planciō*; *planciōsus* (d'après *luctuōsus*); *planetiger*; *plangimōnium* (Vict. Tonn, d'après *tristimōnium*); *complangō*, demeuré dans les langues romanes, M. L. 2100; *dēplangō*, formé sur *dēfleō*, *dēplōrō*, dont il est le synonyme poétique.

V. aussi *plāga*.

Formation expressive comme *clangō*. Les formes verbales du latin ont été bâties sur un présent à infixe nasal qui n'a pas de correspondant dans les autres langues. La racine fournissait un présent radical athénien, comme on le voit par les formes dérivées attestées ailleurs et par l'alternance *k/g* : gr. *πλήσσω* (de *πλάκ-γό*) « je frappe, je blesse », avec un doublet à sonore, *πλάξω* « je frappe », que les anciens signalent en éolien et qui figure chez Homère (Φ 269, ε 389, Μ 285, etc.), parf. *πέπλαγμα* (ion.-att. *πέπλαγμαι*), aor. dor. *πλάγει* à côté de att. *ἐπλάγην*, hom. *ἐπλάγη*, aor. factif hom. *πέπλαγον*. Le got. **flakan*, dans *fasiplakun po* « ἐκόπτοντο ἀστήν », L. VIII 52, est remarquable : on y voit l'emploi de la racine pour la manifestation du deuil; c'est le sens du mot latin. Le v. h. a. *fluohōn* « enchanter, maudire » n'est pas moins intéressant. Le v. sl. *a plāčę* se « *χλαλω*, *πενθῶ*, *θρῆνῶ* », le lit. *plakū*, *plakti* « battre »; le baltique et le slave n'offrent que *k*. — La forme *plāga*, gr. dor. *πλάγα* (ion.-att. *πλάγη*) « coup » est commune au grec et au latin.

I. *planta*, *-ae* f. : plante du pied. Ancien (Plt., Cas. 845), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6576.

Dérivés : *plantāris*; n. pl. *plantāria* « sandales »; « talonnières »; *plantō*, *-ās* : enfouir en terre avec le pied, cf. *planta suivant*; *supplantō* : *ὑποτεκτίζω*, *pe- dem suppōnere*.

La forme *planta* ne se retrouve exactement nulle part; comme *unda*, ce doit être un substantif fait secondairement sur un présent à infixe nasal qui n'est pas conservé. La racine *(*s)pletha-* étant dissyllabique, cette formation à infixe est une création italique : comme le

baltique, l'italique a développé ce type; le lituanien *splosti* « s'étaler », en face de *spleciū*, *splesti* « étendre », *(*s)pletha-* qui a fourni les formes verbales : *pateō*, etc. et il ne reste de *(*s)pletha-* que des formes nominales telles que gr. *πλάτος* « large » en face de skr. *prthuḥ* et *platus*, it. *piatto*, etc. La racine fournit le nom de parties du corps : gr. *ώμο-πλάτη* « omoplate » et irl. *leith* « omoplate », v. sl. *plešč* « épaule ». Pour le sens de « plante du pied », cf., avec d'autres formations, v. *plēsna* et v. pr. *plasmeno*. — V. *plānus*. V. *plantāgo*.

II. *planta*, *-ae* f. : tige, rejeton qu'on détache des souches ou des troncs pour les planter; cf. Vg., G. 2, 23, *suit sulcis*; « plant », cf. Cat., Agr. 70, 1, *herbae sabinæ plantas tres*. Le sens de « plante », qui apparaît dans les langues romanes, M. L. 6575, n'est pas attesté dans les textes : le latin dit *herba*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. Le germanique a emprunté *planta* et *plantō* : v. h. a. *planza*, *-zōn*; de même le celtique : irl. *cland* « plantō », etc.

Si *planta* est le substantif postverbal de *plantō* « enfoncer avec le pied », spécialisé dans la langue rustique au sens de « enfouir les rejetons, planter » (cf. *pugna de pugnō*) et conservé dans les langues romanes, M. L. 6578, l'identité de *planta* « plante des pieds » et *planta* « plant » serait secondaire. Les dérivés sont d'ailleurs les mêmes : *plantāris*, *plantārium*. Outre *planta*, *plantula*, *plantō* à les dérivés ordinaires : *plantātiō*, *plantātor*, du reste tardifs. Les langues romanes supposent aussi une forme *plantō*, *-ōnis*, M. L. 6579, et **plantio* > fr. *plançon*. Composés : *complantō* (tardif : *χαταρφύτω*); *dēplantō*; *ex-, re-, trāns-plantō* (tardif, Ital.); *plantiger* (Plin.).

plantāgo, *-inis* f. : plantain (Plin.). Panroman. M. L. 6577.

De *planta* « plante (du pied) »; à cause de la forme des feuilles de la plante; pour le suffixe, v. Ernout, *Philologica* I, 165 sqq.

plantō : v. *planta*.

plānus, *-ī* m. : vagabond, charlatan. Emprunt au gr. *πλάνος* (Cic., Hor., Pétr.).

plānus, *-a*, *-um* : plat, uni, plan (à deux dimensions); au sens figuré « qui va de soi, facile, aisément » (opposé à *arduus*); « clair, évident » (sens qui s'est développé dans *plānum facere*, *explānare* « aplanir les difficultés, expliquer »). Cf. *plānē* adv. « clairement, uniment, tout à fait »; *plānissūmē*, qui servent dans la langue familiale à appuyer une affirmation forte, comme *ualdē*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6581. Substantifs : *plānum* : plaine; *de plānō* « de plain-pied »; *plāna* : plane, doloire, M. L. 6567, d'où *plānula* : *έρχοντς* (Gloss. Philox.), demeuré dans les langues romanes, M. L. 6580.

Dérivés et composés : *implānus* (rare, tardif); *plānīties* (*-tia*) f. : plaine, M. L. 6574; *plānītūdō* : *ὅμαλος* (Gloss. Philox.); *plānūtās* (Tac., Diol. 23, 6); *plānū-*

rum (Grom.); *plānō*, *-ās* (demeuré dans les langues romanes, M. L. 6568); *plānāris*; *plānārius*, tous deux tardifs, Mart. Cap.; Amm., Cod. Iust. (M. L. 6569); *plānēsō*, *-is* (Paul. Nol.); *complānō*; *displānō* (Varr.); *explānō*, M. L. 3050, et leurs dérivés : *implānō* (Vulg., d'après *implānus*); *plānīloquus* (Plt.); *plānīpēs*, *-pe- dūs*. Cf. aussi **plānia*, M. L. 6573.

On ne trouve à comparer que des mots assez différents. Le gaulois a le nom propre *Medio-lānum*; mais le sens de *lānum* y est inconnu; aucune forme d'une langue celtique ne donne lieu de croire que ce soit *plānia* : *Medionemētum* signifie « sanctuaire du miel » et *lānum* doit indiquer quelque notion religieuse. C'est avec le verbe lit. *plōti* « aplatis, étendre », lett. *plāt* « étendre une couche mince » que se groupe l'adjectif lit. *plōnas* « mince », lett. *plāns* « plat, mince », ainsi que le substantif lett. *plāns* « aire ». D'autre part, l'ō qui présente lat. *explōrāre* (arm. *lrik* « trotoir ») est trop récent pour qu'on puisse en tirer parti) engagerait à séparer irl. *lár*, gall. *llawr* « sol », v. angl. *flōr* « sol, aître ». Il doit y avoir eu une racine **pelz-*, **plā-* indiquant ce qui est plat, étendu »; cf. gr. *πλένως*, désignant des objets plats, *πλέλαχος* « la surface de la mer »; v. *palam*, *palma*, *plancus* et *planta*, *plautus*. Groupe peu clair.

C'est à **plattus*, du gr. *πλάτος*, que remonterait les formes romaines du type *plat*. M. L. 6586; B. W. s. u. *plasmō*, *-ās*, *-āui*, *-ātūm*, *-āre* : façoner, modeler (l'homme). Dénominatif tiré de *plάσμα*, avec le sens de *πλάσμα*, qu'on trouve dans la langue de l'Église (Tert., Vulg., Ambr., etc.); *plasmātiō* (Hier.), *-tor*, *-tūra* (Orb., Terl.); *replasmō* (Irén.); Apicius a *plassō*, *-ās* emprunté directement du grec. Cf. *plastica*, *-cātor*.

platalea, *-ae*; *platea*, *-ae* f. : sorte d'oiseau de mer, spatule, butor ou pélican. *Platalea* est dans Cic., N. D. 2, 124; *platea* dans Plin. 10, 115. De *πλάτη*?

platanus, *-ī* (n. pl. *platanūs*, Vg., Cul. 123) f. : plante. Emprunt au gr. *πλάτανος*, d'où *platanētum*, attesté seulement dans les gloses; les écrivains emploient *platanōn*, *-ōnis* = gr. *πλατανῶν*. M. L. 6582; *platanīnus*. V. Ernout, *Aspects*, p. 33.

platēa, *-ae* f. : grande rue, place. Emprunt ancien (Plt.) au gr. *πλατεία*. M. L. 6583; passé en germanique : got. *plāpja* « Platze ».

Dérivé : *plateola*.

platēnsis (plac.) : semelle. Mot très rare et tardif (Aus., Anthim.). Cf. le suivant.!

plates(s)a, *-ae* (*platis(s)a* f. : plie, poisson (Aus.).) Semble emprunté au grec; cf. *πλατύς*. M. L. 6584.

platō, *-ōnis* m. : cerf (Apic.). D'après J. B. Hofmann, hypocoristique de *platyceros* = *πλατύκερος* (Varr., Plin.). Peut-être mot étranger.

**plattus* : v. *plānus*.

plaudō (plōdō, Varr., Men. 166 ap. Non. 478, 4; *deō*, *-diō*, *-is*, bas latin), *-is*, *-sī*, *-sum*, *-ere* : battre (transitif et absolu), frapper l'un contre l'autre, faire claquer, claquer; spécialement « battre des mains, applaudir ». Ancien (Enn., Plt.), classique, usuel.

Dérivés et composés : *plausus*, *-ūs* m. : claquement, applaudissement; *plausor* (*plauditor*, Gloss.); *plausibilis*; et, à basse époque, *plausō*, *-ōnis*; *plausilis*; *plausō*; *plausare*, M. L. 6587.

applaudō; *applausus*, *-or*; *complōdō* (*-plaudō*); *displōdō* « distendre » (Varr., Lucr.); *explōdō* : chasser en battant des mains, huer: Cic., Parad. 3, 26, *histrio exsibilatur et explauditur*; par suite « rejeter, repousser »; *explōsiō* (Cael. ap. Cic., Fam. 8, 11, 4). Il est à noter que *explōsiō* est attesté chez un correspondant de Cicéron, tandis que *plausō* ne se trouve que dans Cassiodore : la langue classique dit *plausus*; *replaudō* (Apul.).

Dans les composés, *applaudō* est plus fréquemment écrit avec la diphtongue *au*, *complōdō*, *explōdō* avec *o*, sans qu'on voie la raison de cette répartition. Cf. *cōda*, *cauda*, etc.

Mot expressif, avec vocalisme *a*, à moins que *plōdō* ne soit la forme ancienne et que l'on ait fait *plaudō* pour un urbanisme excessif (v. *cōda*). Origine incertaine. Un rapport avec *plautus* (*plō-*) est possible.

**plauromatū* : sorte de charrette à roues en usage chez les *Raeti*, d'après Plin. 18, 172. La forme a été diversement corrigée : *plauromatum*, et même *ploum* (d'après les formes germaniques du type *all. Pflug*) *Raeti*; v. Walde-Hofmann, s. u., et M. L. 6609, *ploum*. De toute façon, mot étranger, non latin : peut-être celtique plutôt que rétique, dont le second élément fait penser à *rota*, *petrūmum*, etc.

plaustrum (*plōstrōn*, Caton, Varr.; *plaustra* f., *Sid.*).

— I n. : chariot à deux roues, tombereau (*stridēns p.*, Vg., G. 3, 536; Ov., Tr. 3, 10, 59). Ancien (Cat., Plt.), usuel, classique. Concurrencé par *carrus*, n'est demeuré que dans quelques dialectes romans, M. L. 6588; le bret. arm. *pleustra* peut provenir du français.

Dérivés : *plōstēnum*; *plōstrārius*; *plōstrālia*; *plaustrīcūs* « qui luit comme le Chariot » (Mart. Cap.); *plōstrō*, *-āriū* : faire le charretier (bas latin).

La graphie avec *au* peut être un « hyperurbanisme », avec influence de *plaudō*. La plupart des termes désignant des véhicules sont empruntés. Gaulois? Cf. *ploxe-* *nūm*?

plautus (*plōtōs*), *-a*, *-um* : *-i* *appellantur canes quorum aures languidae sunt ac flaccidae, et latius uidentur patere*, P. F. 259, 1. Un doublet dialectal, d'origine ombrienne, *plōtōs*, est signalé par Fest. 274, 9, avec le même sens que *plautus*: *<plōtos appellat> Vmbri pedibus planis <natos. Hinc soleas dimidiatas, qui<bus utuntur in uenando <quo planius pedem ponant uo>cant semiplōtia, et <Maccius> poeta, qui Vmber Sarsinas erat, a pedum planitiā initio Plotus, postea Plautus coepit est dici*. C'est ce dernier sens qui est passé dans les langues romanes; cf. M. L. 6589.

Formation populaire, comme *plancus*. *Plautus* est-il un « hyperurbanisme » pour *plānus*? V. *plānus*.

plēbs (*plēbis*), *-is* et *plēbēs*, *-ei* (*-i*) f. (le mot hésite entre la 3^e et la 5^e déclinaison; les formes du second type sont les plus anciennes; le nominatif *plēbēs* est dans Enn., Sc. 228; Lucil. 200; CIL I² 583, 12 (123 2 av. J.-C.), 585, 78 (111); *plebs* est attesté dans les manuscrits de Cic., Pis. 64, et confirmé par la me-

trique dans Mor., Ep. I 1, 59 ; épigraphiquement : *triplēs*, CIL XII 4333, 1, 12 (11 ap. J.-C.) ; gén. *plebei* et *plebi* dans les mêmes inscriptions de l'époque républicaine, CIL I² 582, 7 et 15 ; et aussi *plebe* (avec *e* fermé), 585, 11 (et *plebi*, 1, 6) ; cf. *plēbi-scūtūm* et *trībūnūs plēbi* ; abl. *plēbi* dans Ov. et Juv.) : *plēbe*, ensemble des citoyens romains qui ne sont pas nobles. *Plēbes a populo eo dīfert quo species a genere ; nam appellatione populi uniuersi ciues significantur, connūmeratis etiam patriciis et senatibus ; plebis autem appellatione sine patribus et senatu ciues significantur*, Just., Inst. 1, 2, 4 ; cf. citation de T.-L. 2, 56, 12, faite au mot *populus*. Par suite, « *multitude, populace* » (notamment opposée aux clercs dans la langue de l'Église). Différent d'abord de *populus* (v. ce mot), s'est ensuite confondu avec lui ; mais les exemples de *plēbs* dans le sens de *populus* sont très rares. Ancien, usuel. N'a survécu que dans quelques parlers italiens. M. L. 6591. Passé en britt. *pløyf*.

Dérivés et composés : *plēbei(i)us*, -a ; *plēbitās* (Cat., Cass. Hem., d'après *ciuitās*) ; *plēbēcula* (et tardif *plēbūcula*) ; *plēbi(s)scūtūm* : décret, décision de la plèbe (ancien juxtaposé opposé à *senatūs cōsultūm*) ; *plēbōcīla* (Cic., formé d'après *Publicola*).

On admet généralement que *plēbs* a été refait sur l'accusatif *plēbēm* d'après le type *urbs/urbēm* ; mais *plēbēs* peut représenter l'élargissement en -ē d'un ancien nom radical **plēb-* (cf. *sēdēs*, etc.), d'après *prōlēs*, *pūbēs*.

M. H. Pedersen, *La 5^e déclinaison lat.*, p. 62 sqq. et 70 sqq., signal et semble accepter l'hypothèse de Brugmann suivant laquelle lat. *plēb-* reposerait sur **plēdhā-* et serait à rapprocher de gr. πλῆθης, hypothèse ingénue, mais où l'on ne peut voir plus qu'une possibilité, la seule admissible, il est vrai, parmi les étymologies indo-européennes proposées. Le mot ne peut-il être emprunté, comme *urbs* et, sans doute, *populus* ?

I. *plectō*, -is, *plexī* (*plexū*), *plexum*, *plectere* : tresser, entrelacer, enlacer. Ancien, technique et rare ; ni dans Cicéron, ni dans César, sans doute pour éviter l'ambiguïté qui résulte de l'homonymie de *plectō* « frapper » ; usité surtout au participe *plexus* « tressé, entrelacé » et au figuré « embrouillé, ambigu » ; cf. *perplexus* (qui n'est non plus ni dans Cicéron ni dans César). Celtique : gall. *plethu* (de **pletō*) ; irl. *clechtaim*.

Dérivés : *plecta*, -ae f. : entrelacs (Vitr.), M. L. 6591 a ; britt. *pleth* ; et des composés en *com-* : *cymhlyg*, *cymmlūh*, etc. (v. J. Loth, p. 156) ; *plectilis* : enlacé, embrouillé (Plt., Prud.) et *replectilis* (Ital.) ; *plectūra*.

Les composés ont tantôt la forme déponente, tantôt la forme active : *amplete* (variante *amplōctor*, cité par les grammairiens, cf. Thes. I 1989, 21, dont l'o est obscur) et archaïque *amplete* : embrasser (sens physique et moral) ; embrasser la cause de ; *amplexus*, -īs m. ; *amplexiō*, terme de métrique traduisant ἐπιπλοχή. De *amplexus* dérive l'intensif *amplexor*, -āris (arch. *amplexō*), d'où *amplexatiō* ; *examplexor*.

complector (*complectō*) : embrasser, êtreindre (sens physique et moral) ; et aussi « contenir, comprendre » ; *complexus*, -īs : êtreinte, embrassement ; connexion (= gr. συμπλοχή) ; *complexiō* : complexion, combinaison. Terme de la langue de la rhétorique et de la philo-

sophie qui a servi à traduire différents mots grecs *complexius* (*conplexius*) ; *complexor*, -āris (*complectō*) peut-être demeuré en roumain, M. L. 2102).

implete : entrelacer ; *implexus*, -īs ; *implexiō*.

perplexus, -a, -um ; *perplexiō* (tardif) ; *perplexim* ; *perplexiātūs* ; *perplexor*, -āris ; *perplexabiliō* (Plt.) — Présente le même type en -īs que dans *plexus*, etc.

A côté de *plectō* il existe un intensif de la même racine en -a, et sans le t suffixal, usité surtout dans les composés *applicō*, *complīcō*, *explicō*, *implīcō* (cf. *duō*, -ās, -cupō, -ās en face de *dūcō*, -īs ; *cāpō*, -īs). C'est d'après ces composés qu'a été refait le simple *plēcō*, au Cet intensif paraît être sans rapport, tout au moins à l'origine, avec le dénominatif de -plex qui figure dans *duplīcō*, *multiplīcō* :

plēcō, -ās, *plēcāū* et *plēcū*, *plēcātūm* et *plēcītūm* dans les composés : plier, replier (poétique et post-classique ; demeuré dans les langues romanes, M. L. 6601, *plēcāre* et **plēclāre*, fr. *ployer* et *plier* ; cf. aussi 6600, **plēca*, et 6602, **plēcta*, 6603, **plēctōria* ; *replēcāre*, M. L. 7222 d. Celtique : britt. *plēg* « pli »).

Dérivés : *plēcātīlīs* ; *plēcātrīx* ; *plēcātūra* ; *plēcītīlīs* (Prud.).

ap-plecō, -āi (-ūi non attesté avant Cic.) ; -āiū (-ītūm non attesté avant Pét.) : absolument et transitif « aborder, se diriger vers » et « appuyer, appliquer » (sens physique et moral) ; « ajouter » (tardif). M. L. 548 et 549, **applictūm*.

circumplīcō (Cic.) ; *complīcō* : plier, rouler, enrouler dans la langue des mathématiques, « multiplier », M. L. 2102 a ; *deplīcō* (Greg. M. ; *displīcō* : dissiper, déplier (Var? ; Gloss. Greg. M.), M. L. 2680 ; *explicō* : dérouler, développer, déployer ; au sens moral, « expliquer » (cf. *explānō*) ; M. L. 3052 et 3053, *explicītūm* ; B. W. sous *explōi*, *implīcō* : enlacer, enrouler, entortiller ; engager (sens physique et moral) ; d'où le sens de « employer » en français, M. L. 4312, « emplette », de **implīcta*, M. L. 4313 ; B. W. s. u.) ; embarrasser ; impliquer ; *implīcītē* adv. ; *implīcātīō*, -mentū, -tūra ; *implīcōrō*, -ēris (Plt.) ; *interplīcō* (Stace) ; *perplīcātūs* (attesté, avec tmēse, dans Lucr. 2, 394) ; *replicō* (ancien, usuel ; synonyme tardif de *repetētū*, -ātīō, -ābīlīs).

La même racine **plek-* a fourni un mot -plex qui figure comme second terme de composé dans des adjectifs multiplicatifs : *sim*, -*du* (v. *duo*), *tri*, *multi-plex*, etc., peut-être dans *supplex* « qui se plie en se prosternant » (= *submissus*) et dans une forme *ipsiplexīs* conservée dans les gloses, où elle est expliquée par αὐτόττυντα φύλα, CGL II 91, 66. On trouve aussi, à partir d'Arnobe, *complex*, fréquent dans la langue de l'Église, avec un sens préjératif ; cf. Isid., Or. 10, 50, *complex* qui uno peccato uel crimine alteri est applicatus ad malum ; ad bonum uero nūquā dicimus complicitē : « complice ». *Complex* semble indépendant de *complīcō*, qui est beaucoup plus anciennement attesté et n'a pas ce sens de « rendre complice, impliquer dans une affaire ». Tous ces mots, étant des adjectifs, ont été, malgré leur origine, assimilés à des thèmes en -i : l'ablatif est *simplici*, *duplici* (à côté de *simplice*), le génitif pluriel *simpliciūm*. Ces adjectifs en *plex* ont

souvent pour doubles des adjectifs en -plus du type *simpliciūs*, *dupliciūs*, *tripliciūs*. A ces adjectifs en -plex correspondent le plus souvent des substantifs en -cītās, *simpliciūtās*, des dénominatifs en -plīcō : *simpliciō* (rare), *simpliciūtā*, *multiplīcō*, avec les dérivés en -ātīō, etc. *Simplīcō*, *multiplīcō* est attesté, M. L. 2801 ; le britt. *dybly* supposé à *non complīcō*, simple, sans détour et s'est opposé à *duplex*. Les composés en -plus ont seuls subsisté dans les langues romanes : *simpliciūs*, M. L. 7930 ; *dupliciūs*, M. L. 2802-2800 ; *tripliciūs*, M. L. 8913 ; *duplīcātūs* est attesté, M. L. 2801 ; le britt. *dybly* supposé à *non complīcō*. Le rapport avec *plectō* n'est plus senti.

Le groupe de *plectō*, *plectōrō* se superpose exactement à celui du synonyme v. h. a. *fehtan*. Comme dans les verbes de sens voisin *flectō*, *nectō*, *pectō*, il s'y trouve un élément de dérivation **te/o*. Une racine plus simple est celle de -plex (*du-plex*, etc.), qui se retrouve dans le groupe de gr. πλέχω « je tresse » et du skr. *pragnah* « ouvrage tressé, corbeille ». Une forme plus simple encore, **pel-*, figure dans gr. πτελός et lat. *duplex*, *ombr. dupla* « binās », etc. ; cf. got. *weīf-*flis** « doute ». Élargie par le même **te/o* qui figure dans *plectō*, cette racine se retrouve dans le groupe de got. *falpan* « plier », racine se retrouve dans le groupe de got. *talpan* « plier », *taifalj* « simple », v. sl. *pletō* « je tresse » et dans la forme prékrate passée en sanskrit *puṭa-* « pli ».

II. *plectō*, -īs, *ere* (parfait et supin non attestés) : frapper et « punir ». Attesté depuis Térence (Ph. 220). La langue classique n'emploie le verbe qu'au passif ; l'actif n'apparaît que dans le code de Justinien et dans Ausone. Sans doute évité à cause de l'homonymie de *plectō*.

Dérivé : *plectibilis* (tardif).

Cf. lit. *plēkiu*, *plēkti* « battre » (avec la même nuance de « infliger une correction » qu'en latin), et peut-être *plakū*, *plākti* « battre, fustiger ». L'é de lit. *plēkiu* doit être la trace d'un ancien présent athématique, qui serait indiqué, d'autre part, par l'a de *plakū*, représentant sans doute un ancien o ; l'etymologie n'indique donc nullement que lat. *plectō* ait un é, comme on l'a supposé gratuitement. Cf. *plangō*.

plectrum, -īn. : plecute. Emprunt au gr. πλήκτρον (Cic., Nat. Deor. 2, 59) ; latinisé et passé en germanique : v. angl. *pliht*, etc. Composés : *plectri-canūs*, -fer, -potēns, poétiques et tardifs.

plēnūs : v. *pleō*.

**plē-* ; *pleō*, -īs, *plēui*, *plētūm*, *plērē* : emplir.

pleō ne subsiste que dans la glose de Festus 258, 35, *plēntūr antiqui etiam sine p̄aepositione dixerunt*, et a été remplacé par des composés d'aspect déterminé : *complētō*, M. L. 2104 ; *implētō*, M. L. 4310, et **implītō*, fr. *emplir*, et *adimplētō* (attesté à partir de Columelle) : it. *adempire*, v. fr. *aemplir*, M. L. 165. Une forme de 3^e personne du pluriel en -īn est conservée dans P. F. 70, 3, *explēnūt* : *explēt*, cf. *danūt*, *prodinūt* ; sur ces formes, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gram.* 5, p. 305. L'adjectif est *plēnūs* « plein », usité de tout temps, pan-roman, M. L. 6596 ; d'où *plēnītēr*, *plēnītās*, M. L. 6595 ; *plēnītūdō* ; *plēnītūs* (Cass. Fel.). A basse époque apparaît *plētūra*, d'après πλήθαρα?, conservé dans quelques formes romanes, M. L. 6597 a.

A côté de *plēnūs* a existé *plērūs* (cf. gr. πλήρης) ; cf. Fest. 258, 37 : *plēra dixisse antiquos testis est Pacuūtūs, cum ait* (320) : *plēra pars pessumdatūr*. — *Plērūs* ne subsiste plus que dans *plērusque* (formé avec la particule généralisante -que, cf. ubique), rare et archaïque au singulier (sauf dans le neutre adverbial *plērūmē* « la plupart du temps », employé surtout au pluriel *plērīque* « la plupart ». Au second terme de composé, on a -ples de **plētō-s* (cf. le type *superstes*, *compos*) dans *lōplēs*.

Composés de *pleō* : *adimplētō* (v. plus haut) ; *complētō* : empîrir entièrement, compléter, M. L. 2101 ; irl. *complet*, britt. *cablijd* ; *complētūm* (rare, mais classique) ; *complētō*, -ītūs, -tor, -tōrīum, *incomplētūs*, tous tardifs ; *dēplētō* : désemplir, vider (rare, technique) ; *dēplētūra* (Edict. Diocl.) ; *explētō* : 1^o même sens que *dēplētō* : *naibūs explēbant sese terrasque replebant* (Enn.), sens non attesté en dehors de cet exemple et sans doute créé par contraste avec *repleō* ; 2^o emplir entièrement, combler (cf. ἐκπληρῶμαι, ἐκπληρώω) ; *explētūm* ; *explētō*, -ītūs, -tor, -tōrīum, *inexplētūs* ; *inexplēbīlīs* (= ἀπληστός) ; *implētō* (= ἐμπληκτός), ancien ; forme la plus usitée, M. L. 4310-4311 ; *opplētō* : venir emplir (tient la place de **appleō* qui n'existe pas) ; *repleō* : remplir ; et « *emplir* » ; *replētūs* (cf. *refercō*, *refertus*), M. L. 7222 c ; B. W. *emplīr* ; *supplētō* : compléter, suppler, M. L. 8466 ; *supplēmentūm*.

Pas d'inchoatif en dehors du tardif *plēnēscō* (Eustath.).

De *plēnūs* : *plēnītūm* : temps de la pleine lune (cf. *aequinoctium*) ; *sēmīplēnūs* ; *plēnītōpētōs*.

Enfin, les gloses ont les formes *plēmīnātūr* ; *replētūnātūr*, qui semblent supposer un substantif **plēmēn* (cf. *-plēmentūm* dans *com-*, *sup-plē-* *mentūm*).

La racine dissyllabique signifiant « emplir » fournit un thème d'aristote de la forme **plē-*, *plē-*, qui est conservée dans véd. *aprāi* « il a empli », *pūrdhi* « emplis » et dans hom. πλήτη. Le présent diffère d'une langue à l'autre et est souvent un dénominatif : v. irl. *lināim*, ou une forme à redoublement : skr. *piptā*, gr. πληπλημή. Le latin l'a fait sur un ancien aristote, d'où le type *plē*. Le sens appelle considération de l'achèvement du procès ; c'est pour cela, que *implētō*, *complētō*, etc., ont prévalu sur le simple, dont il n'y a qu'une trace (en français actuel, la forme *remplir* a pris le dessus sur *emplir*).

La forme **plē-* est, en latin, la seule qui ait survécu de toute la racine, à part le mot *plūs*.

A l'adjectif indo-européen **plēo-s* attesté par skr. *pūndh*, zd *par²na*, v. sl. *plēnū*, lit. *pilnas*, got. *fulls*, irl. *lān* « plein », l'italique a substitué une forme ayant le même suffixe, mais comportant le *plē-* du verbe : lat. *plēnūs*, ombr. *plēner*, abl. pl. « *plēnīs* ». — Pareille chose est arrivée en sanskrit, où l'adjectif en -to- est *prātāh* « empli », comme on a *plētūs* en latin, deux formes également secondaires.

Pour *plērō* (*plērūmē*, etc.), cf. gr. πληρόω « j'emplis », πλήρης « plein ». Le grec a hom. πλέος, att. πλέως, à quoi répond sans doute arm. *li* « plein ».

Le latin n'a pas gardé d'adjectif du type gr. πολύς « abondant », irl. *hīl* « beaucoup ». Mais il a le groupe de *plūs* (v. ce mot).

recte dans une inscription pleine de fautes et qui prouve seulement que la confusion entre *ū* et *ou* était achevée à cette époque. — Irl. *lir* « aussi nombreux que » représente sans doute **pl-* + le suffixe d'équatif *-ir*. — Les formes de ce groupe sont diverses. V. en dernier lieu Benveniste, *Origines*, p. 54.

plateus, -I m. (et *plateum* n.) : *platei crates corio crudo intentae, quae solebant obponi militibus opus facientibus, et appellabantur militares. Nunc etiam tabulæ quibus quid praesepitur, eodem nomine dicuntur*, P. F. 259, 9. Désigne, d'une manière générale, tout ce qui est fait de planches, de claires, etc., réunies de manière à former une couverture ou un appui; en particulier, dans la langue militaire, « mantelet, parapet ». Ancien (Plt., Mi. 266), technique. Conservé dans les langues hispaniques avec le sens de « hutte de berger ». M. L. 6619.

Dérivés : *platealis* (*lectus*); *platearius* m. : fabriquant de *platei*.
Par la finale, rappelle *balteus*; peut-être étrusque comme lui, sans qu'on puisse rien affirmer.
po- : forme de préverbale qui figure dans *pōnō* (*poliō?*) et sans doute dans *pōrcē*, *polubrum*. Cf. sl. *po*, lit. *pa*, hitt. *pe-*, qui ont l'air d'une forme sans voyelle initiale du groupe de *gr̄ēpi* et *āto* (v. *ab*); cf. *post*. Mais on ne peut faire fond sur le *pa-* de *pa-**xrušā* dans un passage de l'*Avesta* récent.

pōcūlum : v. *pōtus*.
podagra, -ae f. : goutte aux pieds. Emprunt au gr. *ποδάργα*, comme *podager*, *podagricus* (= *ποδαργός*, *ποδαρκός*). Dérivé latin : *podagrōsus* (Plt.). M. L. 6624 (v. *fr. pouagre*).

pōdēx : v. *pēdō*.
podismus, -i m. : mesure au pied. Emprunt au gr. *ποδομέτρος* (Grom.), dont dérivent *podismō*, *-ās*; *-mālis*. Tardifs.

podium, -i n. : socle, balcon, parapet. Emprunt de la langue impériale au gr. *πόδετον* « hauteur »; a souvent le sens technique de « balcon, loge réservée à l'empereur dans l'amphithéâtre ». Demeuré dans les langues romanes (fr. *puy*), avec son diminutif **podiolum*, M. L. 6626, 6627, et le dénominatif composé **appodiāre*, M. L. 550 (fr. *appuyer*). Cf. Du Gange.

poena, -ae f. : emprunt au gr. dorien *πονά* « compensation versée pour une faute ou pour un crime, rançon », « amende, expiation, punition, châtiment ». Usité souvent au pluriel : *dare poenās*; *soluere, luere poenās*. Personnifié et divinisé : *Poena*, *Poenae* (sans doute d'après le grec; cf. Varr. ap. Non. 390, 11). A l'époque impériale (et peut-être déjà dans Lucrèce), le mot a le sens élargi de « peine, chagrin »; cf. Plin. 2, 29, in *lantū uitiae poenis*, et le sens de *poenōsus* « pénible » dans saint Augustin; de là le double sens de « peine » en français. Depuis la loi des XII T.; usuel. Panrom. sauf roumain. M. L. 6628. Celtique : irl. *prian*, brit. *poen*; germanique : v. h. a. *pīna*, *pīn*, etc.

Poena, poenālis « pénal » (époque impériale), *poenārius* (Quint.), *poenātor* (Gloss.), sans doute en raison de leur caractère technique, ont conservé leur diphongue,

mais les autres dérivés et composés usuels ont un *ū* issu de la diphongue : *pūniō*, *-īs*, *-īuī*, *-īi*, *-īum*, *-īre* (*poenire*, Lucr. 6, 1238) : « punir » et « venger »; *pūniō*, *poliō*; *impūni*; *impūne* (déjà dans Enn. et Caton [*impone?*], cf. *vīnovoc*); *impūniās*; *impūni*. Sur le vocalisme, v. Niedermann, *Phonetique*, 3^e éd., p. 63.

Pūniō ne peut être dérivé directement de *poena*, qui n'aurait fourni qu'un dénominatif en *-āre*. L'influence du groupe *moenia*, *mūniō*, qu'on a supposée, ne s'explique guère. On penserait plutôt à *feriō*, de sens voisin. Ou bien *pūniō* aurait-il été tiré de *impūni*, qui semble plus ancien ? Ennius. Plaute et Térence ont *impūne*, mais ignorent *pūniō*.

Poena a été sans doute d'abord un mot populaire, comme la plupart des anciens emprunts au grec, et a dû être emprunté pour désigner le châtiment infligé à un serviteur.

Poenus, -I m. : utilisé d'abord au pluriel *Poeni* « les Carthaginois »; cf. *Poenulus* (Plt.). L'emploi adjetif (e. g. *poeni leones*, Vg., B. 5, 27) est secondaire et tardif, l'adjectif dérivé étant *pūnicus*, avec son adverbe *pūnicē*.

Dérivés : *pūnicēus* : couleur de pourpre (la pourpre venant de Phénicie [d'où *phoenicātūs equus* : cheval bai, Isid. 12, 1, 49]; pour la formation, cf. *purpureus*). Ancien (Plt., surtout poétique); *pūnicāns*, même sens (Apul., d'après *albīcāns*); *Pūnicāns* : à la mode punique (rare, mais classique, formé d'après *Rōmānus*).

Le nom est évidemment à rapprocher du gr. *Φοῖνξ*; *pūnicēus* traduit *φοινίκεος*. L'ancienneté de l'emprunt se démontre par l'absence d'aspirée et le maintien de la diphongue dans *Poeni*. La variation *Poeni*, *pūnicus* rappelle celle de *poena*, *pūnire*. La forme *Poeni* en face de gr. *Φοῖνξ*, *-uxo* indiquerait que le mot ne vient pas du grec. Il s'agit évidemment d'un emprunt populaire, à côté des transcriptions savantes du type *Phoenicē*, *Phoenix*, *Phoenissa*, *phoenicēus*, qui, du reste, s'appliquent surtout à la Phénicie et ne désignent Carthage que secondairement.

poēta, -ae m. : poète. Emprunt ancien, et fait par voie orale, au gr. *ποίητης* (ou à une forme dorienne).

Dérivés : *poētor*, *-āris* (rare, déjà dans Enn.); *poētria*, *-ae* (hybride, Cic.). Les autres formes *poēsis*, *poēma*, etc., sont des transcriptions savantes. V. *uātes*.

pol : v. *edēpol*.

polenta, -ae f. (et *polentum* n.) : farine d'orge (séchée au feu); polente. La syllabe longue initiale *poll-* est mal attestée; la seule scansion sûre est *pōlēntia*. Usité de tout temps. M. L. 6634, *pōlēntia*.

Dérivé : *polentārius* (Plt., Apul.).
V. *pollēn*.

polimenta (*polimina*, ap. Arnob. 7, 24) : *p. dicebant testiculos porcorum, cum eos castrabant, a politione segregatum aut uestimentorum, quod similiter atque illa curentur*, Fest. 266, 19 (étymologie populaire?).

poliō, -īs, -īuī (-īi), -īum, -īre : verbe signifiant d'une manière générale « donner le poli ou le fini à un

objet » et qui a pris des acceptations spéciales dans les langues techniques : *p. lānūs*; *p. uestēs* (v. *interpolāre*); *p. agrūm* « nettoyer, défricher un champ »; *p. ɔrātiō-nem, carmina* « polir le style ». Plaute emploie *poliō* pour désigner les soins de la toilette féminine; cf. Poe. 221, *poliri, expoliri, pingi, fīngi*, et 229, *ornantur, lauan-tur, tergantur, poliuntur*. L'adjectif verbal *politus* s'oppose à *rūdis* « non dégrossi, brut, grossier » et se dit du physique comme de l'esprit. Ancien (Loi des XII T.), usuel et classique. Panrom. sauf roumain. M. L. 6635 b.

Dérivés et composés : *politiō* (déjà dans Caton, *p. agrōrum, p. uestimentōrum*), *-tor, -tūra* (époque impériale); *politem* (Fulg.); *expolitiō* : polir entièrement; *expolitiō* (classique); *perpolitiō, -politiō, -repolitiō, -dēpolitiō, -ītiō* (classique); *dēpolitiō* : *perfectum quia omnes perfectiones antiqui politiones appellabant*, P. F. 63, 5; *impolitiō* : non poli, brut, sans ornement; d'ou *impolitiō* (cf. P. F. 96, 26; Gell. 4, 12). Cf. peut-être *interpolō*. Sur *poliō*, *-ōnis* m. « asticœur », sans doute identique au cognomen *Pollīō*, v. Kübler, ALLG 8, 108.

Le rapprochement avec *linō* comporterait une coupe *poliō*. Mais la formation serait unique en son genre et le sens n'est pas celui d'un verbe d'aspect déterminé, indiquant un procès arrivé à son terme, comme on l'attendrait d'une forme à préverbale. Ce rapprochement est donc suspect.

M. Vendryes suppose, dans l'article cité s. u. *interpolō*, que le terme appartient à la langue des foulons, où il aurait signifié « battre, frapper la laine (ou l'étoffe) pour l'apprêter », et rapproche la racine qui existe en germanique sous la forme **fēli* (= i.-e. **pēld-*), qui a fourni entre autres le nom du « feutre », all. *Filz*. Le **-d* de cette racine peut être un élargissement.

pollēn, -īnis n. (*pollis* m. et f.) : fleur de farine (sens conservé en sarde) (*pollinēm polentāe*, Cat., Agr. 156, 5); par suite « poudre très fine » : *p. tūris, piperis*, etc. Ancien (Cat.), technique. M. L. 6636. Même variation de genre que dans *sanguen* et *sanguis*.

Dérivés : *pollināris, -rius*, épithète jointe à *cri-brum*; *pollināta*, M. L. 6640 a; *pollināceus, -nīnus* (Gl.).

Cf. *polenta* et *puls*.
Comme en gr. *παταλη* « fleur de farine » à côté de *πάλη* « farine très fine », hom. *παλένω* « je délaye de la farine d'orge », lat. *pollēn* est un mot expressif provenant du vocabulaire familier; *ll*, que rien ne conduit à expliquer par **-ln-* devant un suffixe *-u*, est donc une gémination expressive, qui ne se retrouve pas dans le dérivé *polenta*; cf. *mamma* : *mamilla*. Le slave a des formes à redoublement signifiant « cendre » : *pēpelū* et *pōpelū*. Le latin a, d'autre part, *puls*, *pultis* en face de gr. *πόλτος* « bouillie » (si *puls* n'est pas un emprunt au grec, peut-être par un intermédiaire étrusque); le celtique offre des formes parentes, avec *-i* géméné : m. irl. *littiu*, gall. *littū* « purée, soupe à la farine » (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 160). Le sanskrit a, de son côté, un terme sans doute aussi d'origine populaire avec son *l* : *pādalam* « grains écrasés, bouillie ». — De plus loin, cf. lat. *pulvis*, *pulmentum*, *pulpa* (de **pel-*?).

pollēō, -ēs, -ēre : être fort ou puissant; l'emporter, dominer. — Souvent joint à *possum*, avec lequel il allie. Bien qu'attesté à l'époque classique et dans la littérature impériale, le verbe a une couleur archaïque; c'est un équivalent « noble » de *possum*: *pollēns* est dans Salluste, qui archaïse, mais non dans Cicéron. Non roman.

Dérivés et composés : *pollentia* : pouvoir, force (archaïque). Personnifié dans T.-L. 39, 7, 8; *antepolleō* (Apul.); *praepolleō* (ne semble pas attesté avant T.-L.), formé sur *ante-*, *praecellō*. Noms propres : *Pollentius, -īs, -ītūs, -ītūs*.

Le rapprochement avec irl. *oll* « grand », (*h)uilliu* « plus grand » est plausible, d'autant plus que *ollam* est le titre d'un degré supérieur en quelque ordre de connaissances. Mais on ne peut aller plus loin; et cela n'indique même pas si *-ll-* est ici *-ll-* géménée expressive ou un ancien **-ln-*.

pollex, -īcīs m. : 1^e pouce; gros orteil; 2^e courson (cf. *resex*), nœud d'un arbre. Peut-être ancien adjetif. Joint comme tel à *digitus*, Caton, Agr. 20; Cés., B. G. 3, 13, 4. Panrom. (sauf roumain).

Dérivé : *pollicāris* : d'un pouce; demeuré comme substantif avec le sens de « pouce » dans les langues romanes, à côté de *pollex*, M. L. 6637 et 6638 (cf. Orib. VI, p. 615). Cf. aussi M. L. 6639, **pollicāta*, et 6640, **pōllētūlāre*.

L'explication « *ab eo quod pollet* » (cf. Ateius Capito ap. Macr. 7, 13, 11; CGL V 556, 8; Isid., Or. 11, 1, 70) n'est qu'un calembour.

On rapproche v. sl. *palici* « doigt » (où *-icī* est un suffixe secondaire du slave; cf. r. *bez-pālyj* « sans doigts », *pol. paluch* « pouce »). Étant donné le sens, le *-ll-* peut provenir d'une gémination expressive, normale dans un mot de type populaire en *-ez*. Un rapprochement avec la racine signifiant « toucher, sentir » qui figure dans *pālpāre* n'est pas exclu : v. sl. *prūstū* et lit. *pīrīstās* « doigt » ont été rapprochés de skr. *spṛcāti* « il touche ». — Tout ceci hypothétique.

pollicēor : v. *līceō*, *līceor*.

pollingō, -īs, -ītū, -ītūm, -ītūre : laver les cadavres et les préparer pour le bûcher. Attesté depuis Plaute jusqu'à la Vulgate.

Dérivé : *polli(n)ctor* (*pollictor*, Non. 157, 22) m. : celui qui fait la toilette des morts.

Une explication probable ne pourrait sortir que d'une histoire précise des usages. Rattaché à l'irl. *nīgim* « je lave » par Vendryes, R. Celit. 47 (1930), 442-444.

pollūcēō, -ēs, -lūxī, -lūctūm, -lūcērē : placer des mets sur l'autel en vue d'un banquet de sacrifice, placer en offrande : *Herculi decumam pollūcere* (cf. [de] *cuma factū poloucta*, CIL I² 531); *pollūctum* : offrande, banquet rituel; *pollūcibilis* : digne d'être offert en sacrifice, « somptueux »; *pollūcibiliter* (Plt.); *pollūcibilitās* (Fulg.); *pollūctūra* (Plt.); *pollūctē*; *pollūctāre* : *consecrāre* (Gl.).

Vieux termes du rituel, conservés seulement chez les auteurs archaïques ou archaïsants.

L'explication par **por-lūcēō* « faire briller (?) » soulève toute sorte d'objections. On a rapproché le groupe

de sl. *lučiti* « rencontrer »; v. sur ce groupe Trautmann, *sl. Wört.*, p. 151 sqq. Le mot ne pourrait s'expliquer à coup sûr que si l'on connaissait l'histoire du rituel.

polluō, -is, -ui, -ūtum, -ere : souiller, salir (sens physique et moral); polluer (langue de l'Église). Classique (Cic.), appartient à la langue écrite. Non roman.

Dérivés et composés (tardifs) : *pollūtiō*; *pollūtrix*; *impollūtūs* (époque impériale = *ἀπλαύτος*); *impollūo* (tardif, d'après *inqinō*). De **por-luō*: v. *lutm*, *lustrum*.

polubrum, -i (i?) n. : *pelluum in sacrificiis uas quod nos peluum uocamus*, F. 286, 28 (et P. F. 287, 14); *polybrum, quod Graeci xépribā, nos trullum uocamus*. *Liuius* (Od. 5) : « *argenteo polybro, aureo eglutro* ». *Fabius Pictor lib. XVI* : « *quam manibus pedibusque dato, polybrum sinistra manu teneto, dextera uasum cum aqua* ». Non. 544, 20. Seuls exemples du mot. Sans doute de **po-lou-dhrom*; cf. *lauō*; et *dēlubrum*?!

pōlypus, -i m. : 1^e poulpe, pieuvre; 2^e *cutiō* (Marcel.). Emprunt ancien (Plt.) au gr. πωλύτος (dor.), latinisé. M. L. 6641.

Dérivé : *pōlypus* (Mart.).

pōmiliō : v. *pūmiliō*.

pōmēlida, -ae f. : sorte de néflier (Isid. 17, 7, 12). Déformation de ὑπομηλίδη accusatif de ὑπομηλίς (cf. ἐπωμηλίς), peut-être sous l'influence de *pōmum*. V. Sofer, p. 57.

pōmoerium, pomērium : v. *mūrus*.

pōmpa, -ae f. : procession. Emprunt déjà dans Plt. au gr. πομπή.

Dérivés tardifs : *pompātus, -tūs*; *pompālis, -bilis*; *pompō, -ās* = πομπέω; *pompōs*; *dēpompō*; *expompō* = ἐκπομπέω, στρατεύω (langue de l'Église), etc. Celtique : irl. *poimp*.

pōmūs, -i f. : arbre à fruits; *pōmum*, -i n. : fruit. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. M. L. 6645; B. W. *pomme*.

Dérivés et composés : *pōmārius* : de fruit ou d'arbre à fruit; *pōmārius* m. : fruitier; *pōmārium* et *pōmētūm* : verger [de pommes, cf. *mālārium* : *pōmārium*, Gl.] (Pall.), M. L. 6642; *pōmāriolum* (tardif); *Pōmāriēns*; *pōmētārius* (Gloss.); *pōmōsus*; *Pōmōna* : déesse des fruits; *-nālis*; *pōmātūm, mollis et liquidus cibūs ex pomis* (Gloss.); *pōmātūm*; *pōmēr*. Les diminutifs *pōmūlūm* et *pōmūscūlūm* sont attestés à basse époque avec le sens de « petite pomme », qui correspond au sens pris par *pōmum* dans certaines langues romanes.

Pour la coexistence de *pōmūs* et *pōmum*, cf. *pirus* et *pirum*. Aucune étymologie n'est connue. Doit être emprunté, comme le sont en général les noms latins de fruits. Les formes ombr. *pueμne*, dat. « **Pōmōnō* » ou « *Pōmōnī* », vest. *poimunen* « *in Pōmōnō* », sont obscures; cf. peut-être *Poemanae* d'une inscription d'Espagne, CIL II 2573.

pondūs : v. *pendō*.

pōne : *graui sono ponitur pro loci significatione*, F. 292,

16. Adverbe et préposition archaïque, repris par la langue impériale « derrière » et « par derrière ». Cf. *super-ne*. Cf. *ombr. poste* (opposé à *perne* « ante »), *pustnaiſ* « *posticās* ». Remplacé par *post*.

V. post. On ne peut déterminer si *pōne* repose sur **pos-ne* ou sur **post-ne*; l'ombrien appuie la seconde explication, qui a aussi pour elle l'existence de *post*.

pōnō, -is, postiū, postiū, pōnū, pōnere, *Pōnō* est issu de **po-sinō* > **pozno* > *pōnō*, composé d'aspect « déterminé » indiquant l'action arrivée à son terme. Le parfait ancien est *postiū* (*poseiuei*, CIL I² 638, 3, 132 av. J.-C.). *Postiū* a été fait sur *positum*, sur le modèle *monūtum/monui*, le rapport avec *sinō* ayant cessé d'être senti. Sens propre « mettre à l'écart ». S'emploie usuellement dans le sens de « poser, placer »; mais la valeur ancienne apparaît dans des expressions comme *pōnere uitam, arma, dolorem, p. ōua* (Ov.) (à côté de *dēpōnere*, plus fréquent parce que *pōnō* apparaissait comme un verbe simple, cf. *sūmō*), où le verbe signifie « abandonner, déposer ». Usité aussi dans le sens de *prōpōnō* « proposer ». A remplacé *faciō* dans le sens concret de « placer ». A traduit dans le langage abstrait le gr. *τέλημι* comme *positiō, positūra* (Lucr.) traduit θέσις, θέμα; *positiūus, θετυκός* (d'où irl. *posit*). *Positū* n'apparaît, du reste, qu'à l'époque impériale (*positō* « fondateur » est une création d'Övide). Cicéron l'ignore, quoiqu'il emploie *prōpositiō* (= πρόθεσις et πρότασις, πρόθλημα), *compositiō* (= σύνθεσις), *dispositiō* (= διάθεσις et οἰκονομία, τάξις), *expositiō* (= προτάθεσις, πρόφασις), *praepositiō* (= πρόθεσις, προθήκη, πρόθημα). Cf. encore *appositūn* = ἐπίθετον, *appositiūs* = ἐπιταγματωδός. La langue de la rhétorique, de la grammaire et de la philosophie a ainsi calqué sur *τέλημι* et ses composés tous les termes techniques dont elle avait besoin. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6647, et **pōnūtāre*, 6648.

En gallo-romain, *pōnēre* s'est spécialisé dans la langue rustique au sens de « déposer ses œufs, pondre » (cf. *cu-bāre*), tandis que *pausāre* prenait le sens de « poser »; v. B. W. s. u. Il est probable que la ressemblance de forme entre *pōnēre*, *pausāre* et *pausātūm*, *positum* a joué un rôle dans cette évolution. Le participe *pōnētēm* (scil. *sōlem*) a désigné la région où le soleil se couche, le « ponent ».

Autres dérivés de *pōnō* : *positus, -ūs* m.; *positūra* : position, emplacement (sens concret); *positōr* (voir plus haut).

Pōnō a été traité comme un verbe simple et a fourni une nombreuse série de composés avec leurs dérivés : *ante-, ap- (ad-)*, M. L. 551 et 552, *apposita*; 553, *appositiūs*; *circum-, com-*, M. L. 2103 et 2105, *compositūs*; *contrā-*; *dē-*, M. L. 2572 et 2573, *dēpositūs*; *dis-*, M. L. 2682; *ez-*, M. L. 3054, et germanique : v. h. a. *spunōn*; britt. *esponio*; *im-* (et *superim-*), M. L. 4314, *inter-, op-, post-, prae-*; M. L. 6722, *praepositūs* et *propositūs* (irl. *propōst*, v. h. a. *probost*, all. mod. *Profōst*, *Propōst*); *prō-, re-*, M. L. 7225; *sē-, sup-*, M. L. 8469; *super-, trāns-*, avec leurs dérivés et leurs composés. Presque tous ont un sens abstrait à côté de leur sens physique. Il n'y a pas de composé avec *abs-* (on pourrait avoir **aspōnō* comme *aspōrō*), sans doute à cause de la formation même de *pōnō*.

A basse époque, dans le Digeste et la langue de l'Église, apparaissent *impostor*, *impostūra*; cf. Dig. 21, 1, 4, 3, *impostores aut mendaces aut litigiosi*, avec le sens conservé dans le fr. « imposteur, imposture ». Ce sens est dérivé d'un emploi de *impōnēre* qu'on trouve déjà à l'époque de Cicéron dans la langue familiale; cf. Cic., Q. fr. 2, 6, 5: *Catōn egrēgie imposuit Milo nos-ter*; proprement « faire porter sa charge à quelqu'un », *impōnēre onus alicui*, puis absolument *impōnēre* « tromper, imposer à ».

V. po-

pōns, pontis m. : pont, passerelle. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 6649, et celtique : britt. *pont*; quelques formes romaines sont féminines, comme ont tendu à le devenir les mots en *-is*, ce qui suppose sans doute un nominatif **pontis*.

Dérivés et composés : *ponticulus* m., M. L. 6650; *ponto-, -onis* m. : bac, pont de bateaux, ponton, M. L. 6652; *pontilis*, -e (Vég.); *pontōnum* (Isid., Or. 19, 1, 24); *dēpontātī -i* *senes... qui sexagarienī de ponte deiciebantur*, P. F. 66, 5 L.; et *dēpontō-, -ās* (Varr.); *pontārius* = γεφυροβάτης (Gloss.); *pontarchus* (Inscr.). Pour *pontifex*, v. ce mot.

Les langues indo-européennes orientales ont pour « chemin » un mot dont le védique montre bien la flexion singulière : nom. sing. *pānθāk* = av. *pantā*, acc. sing. *pānθām* = av. *pantam*; gén. sing. *pathāk* = av. *pābō*, instr. pl. *pāthibh* et loc. pl. *pāthiū*; le v. perse a *pābūm*; le slave et le vieux prussien ont normalisé, le premier avec vocalisme radical *o* : *pōtū*, et le second avec vocalisme zéro : *pintis*. Le mot ne se retrouve clairement nulle part : l'arménien a *hun* « gué »; le grec n'a que des formes thématiques : *πάτος* « chemin » et peut-être *πόντος* « mer » (au sens de « lieu de passage »). Sur osq. [p.] *únt trām* (ou [h] *únt trām*); v. Vetter, *Hdb.*, p. 48. Pour la forme, lat. *pōns* serait superposable à v. sl. *pātī* (masculin); pour la spécialisation de sens, v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 256 sqq. Les noms du « pont » varient d'une langue à l'autre et même à l'intérieur d'une même langue, comme on le voit par les formes grecques : att. γέφυρα, bét. βέφυρα, crét. δέφυρα, lac. δέφυρa, et même chez Hésychius, βουφόρας γεφυράς. De même, en germanique, v. isl. *brú* (cf. peut-être gaul. *brūca* « pont ») ne concorde pas avec la forme élargie v. h. a. *brucca*, v. angl. *brycg*.

ponticus, -a, -um : du Pont; adjectif dérivé de *Pōnūs*, appliqué à des objets originaires de cette région : *ponticæ nūcēs* « sorte de noisettes », *mūs ponticus* « hermine », etc. Est demeuré dans ces acceptations dans certains dialectes italiens, cf. M. L. 6651; cf. aussi **pantīcanus*, sous *pantex*.

pontifex (*pontufex*), *-fici* m. : prêtre, pontife. — Considéré par les anciens comme un composé de *pōns*; cf. Varr., L. L. 5, 83: *pontifices... a ponte arbitror*: *nam ab his subliciis est factus primum ut restitutus saepe, cum ideo sacra et uts et cis Tiberim non mediocri ritu flant*. La *secūris* (*secespita*) qui fait partie des insignes du grand pontife rappelle peut-être leur première fonction : Rome est la « ville du Pont »; c'est le point par où normalement communiquait l'Italie du Nord avec l'Italie du Sud et le pont sur le Tibre est la raison d'être

initiale de la ville. M. Bonfante, après Taubler, Stzb. Ak. Heidelberg, 1931-1932, 2^e Abt., 67 sqq., a supposé — sans grande vraisemblance — qu'il y avait dans *pōns*, *pontifex* un souvenir de la civilisation des palatines; v. l'article cité sous *pāgus*. Mais l'explication de Varro n'est peut-être qu'une étymologie populaire, et le mot en latin n'a jamais désigné qu'un membre du principal collège des prêtres romains qui avait la surveillance du culte officiel et public, dont le chef était le *pontifex maximus* et dont rien dans les fonctions n'indique un rapport avec *pōns*. Ancien terme du rituel, conservé par la langue religieuse et officielle. Adopté par la langue de l'Église et passé par elle sous des formes savantes dans les langues romanes; de même *irl. pontif*.

Dérivés : *pontificius*; *pontificālis*; *pontificātūs*, *-ūs* (= *ἱερωσύνη*); *pontificūm* (cf. Löfstedt, Eranos XLIV 343).

V. pōns.

pontus, -i m. : mer; vague. Einprunt au gr. πόντος; attesté depuis Ennius; uniquement poétique. Composé : *pōnitūagūs* (Anth. Lat.). V. *pōns*.

popa, -ae m. : prêtre inférieur, chargé de conduire la victime à l'autel et de l'abattre avec un maillet ou avec le côté non tranchant de la hache (différent du *cultrāriūs*, qui l'achevait avec le couteau) et préposé aussi à l'entretien du feu, de l'encens, etc. Mot de couleur populaire, peut-être dialectal (osco-ombrien et de la même racine que lat. *coquō*, cf. osq. *Pūpidiis* (= *Pōpidiūs*) en face de *Cocidius*, et *popīna*). Mais une origine étrusque n'est pas impossible; la forme en *-a*, masculin de caractère populaire, serait en faveur de cette explication (cf. *scurrā*, *uerna*, etc.). On a en étrusque *pupa*, *pupē*, *pupana*.

popīna, -ae f. : cuiller, louche : ζωμήρωσις, CGL III 366, 30. Se trouve dans le Testament Porcelli et dans les Gloses. Mot vulgaire et tardif; demeuré dans fr. *poche*. M. L. 6653; B. W. s. u.

popīna, *-ae* f. : cabaret, gorgotte, restaurant à bon marché. Mot emprunté à l'osque, de caractère populaire, correspondant pour la forme au lat. *coquīna*.

Dérivés : *pōpīnōr*, *-āris* : fréquenter les cabarets; *pōpīnō-, -ōnis* m. (cf. *ganeō*, etc.) et *compopīnō* (Gloss.); *pōpīnālis*, *-riūs*, *-tor*.

poples, -itīs m. : jarret, jupons « genou ». Columelle distinguait *poples de genū*, 6, 2, 13 : *oleo et sale genua poplitesque et crura (bouis) confricanda sunt*; c'est par une extension de sens, fréquente en poésie, que Virgile dit, Ae. 12, 926-927, *incidit ictus | ingens ad terram duplicitō poplite Turnus*. Attesté depuis Accius; classique. Pas de dérivés. Non roman. Semble bien une forme à redoubllement, mais l'étymologie en est obscure.

poplicus : v. *populus*.

populō, -ās, -āui, -āre (et *populor*, *-āris*) : ravager, dévaster (*agrōs*). Ancien, classique, usuel. La forme active est aussi anciennement attestée que le déponit (*populatur*, Naev.; *populauit*, Pac.; *depopulant*, Enn., etc.). Mais il est impossible de prouver qu'elle l'a précédé et d'attribuer, comme le fait, par exemple, J.

B. Hofmann, *De uerbis... deponent.*, p. 44, *populor* à l'influence de *praedor*.

Dérivés et composés : *populābundus* ; *populābilis* (Ov.) ; *populātiō*, -tor, -trix ; *populātus*, -us. ; *compopulor* (tardif) ; *dēpopulō* (-lor), déjà dans Ennius, et ses dérivés ; *perpopulor* (T.-L., Tac.), d'après *peruastō*.

L'explication du surnom de *Iūnō Populōnia* par « qui protège contre le pillage » est due à l'étymologie populaire ; la forme correcte est *Iūnō Populāna*, sans doute dérivée de *populus* ; cf. *campus/campānūs*, etc.

On peut se demander si *populō* n'a pas été refait sur *dēpopulō* (« c'épeupler ») ; d. *agrōs*, etc., d'après *spoliāre/dēpoliāre* ; *uastāre/dēuastāre*. Cf. aussi *dēpeculor* et *peculō*, *pilō* et *epilō*. V. toutefois, Skutsch, *Glotta*, 3, 203, qui soutient, sans grande vraisemblance, que *populor* a pu signifier dès l'origine « c'épeupler ».

Étyologie incertaine.

populus, -i m. (*popol-*, Lex Bant., CIL I² 582, 14 ; *poplo*, CIL I² 40 ; *poplus*, *poplom*, CIL I² 614 (189 av. J.-C.), CIL I² 25 Colum. Rostr. ; cf. aussi le *pilumnoe* *poploe* du Carmen Saliare) : peuple, ensemble des citoyens, cf. Cic., Rep. 1, 25, 39, *res publica*, *res populi* : *populus autem non omnis hominum coetus quoquo modo congregatus, sed coetus multitudinis iuris consensu et utilitatis communione congregatus* ; s'oppose à la fois au Sénat (cf. la formule *senatus populus Romanus*) et à la plèbe (cf. T.-L. 2, 56, 12, *non enim populū sed plebis eum (tribunum) magistratum esse*). Toutefois, à l'époque impériale, quand a été per. le sens de la vieille organisation sociale et politique, *populus* s'emploie pour *plēbis* ; cf. Mart. 8, 15, 3, *dat populus, dat gratius eques, dat tura senatus*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6654. Celtique : irl. *popul*, britt. *pobl*.

L'adjectif correspondant est *pūblicus*. On a bien épigraphiquement *poplicid*, S. C. Bac., *poplice*, Lex Bant., et le nom propre *Popilius*, mais la graphie *puplicis* qu'on trouve dans la Lex Aclia repetundarum laisse entrevoir que *puplicis* est une graphie étymologique au lieu de *pūblicus* (comme sans doute *Poplicola* pour *Pūblicola*?) ; cf. aussi *puplicum* donné par A dans Plt., Ru. 562. L'adjectif qui sert à *populus* n'a rien à faire étymologiquement avec lui. Les textes littéraires ne connaissent guère que *pūblicus* (avec *ū*, cf. *poublicom*, CIL I² 402).

Dérivés et composés : *populāris* : du peuple, populaire ; en particulier, dans la langue politique, correspond au gr. δημοτικός, δημαρχώς, par opposition à *optimātēs* = ol. ἀριστοτο : *populārēs* « les démocrates » ; *populāris* a pris vite la même nuance péjorative que *populus* ; de même *populāriter*. *Populāris* désigne aussi celui qui est du même peuple, du même pays (Plt., cf. Poe. 1039, 1041) et, par suite, prend un sens analogue à celui de *familiāris*. De là vient l'emploi dans le sens de qui est au courant de, complice : *populāres coniurationis* (Sall.) ; *populāritās* ; *populātūm* ; *populātiō* (bas latin, Sédius) ; la langue classique ne connaît que *populātiō*, dérivé de *populus*) ; *populōsus*, *populōsūs* (tardifs) ; *popellus* : menu peuple ; *Po-pu-lifugia*, -ōrum. Voir aussi *populō*.

Mot italien : ombr. *puplum*, *poplom* « populum »,

ital. *Poplia* « Publia », ombr.-étr. *puplēce* « Publicus », qui ne se retrouve pas ailleurs. Forme à redoublement simple se trouve dans *manipulus*. Rien ne permet de décider quelle peut être la racine, celle de *pella*, celle de *plēbē* ou quelque autre, ni s'il y a un rapport avec la même que pour *plēbē* (cf. étr. *pupluna* et le nom de ville *Populōnia*). *Populus* est le terme que Tite-Live emploie à plusieurs reprises pour désigner les douze cités confédérées d'Étrurie ; cf. IV 23, 5, et IX 37, 12. Sur un rapport possible entre étr. *jufluns/pupluna* et *populus*, v. Devoto, St. Etruschi, 6, 243 sqq.

pōpulus, -i f. : peuplier. Depuis Ennius (A. 577). Pan. W. s. u. ; passé en celtique : irl. *pobhail* ; en germ. *Pap-topoli*.

Dérivés et composés : *pōpuleus* ; *pōpulnus* (Plt., Ca. 384) ; *pōpulneus* ; *pōpulētūm* ; *pōpulifēr* (Ov.).

On a rapproché soit πτελέα, épidi. πτελεά « orme », soit ἀπελλόν· αἴγετος « peuplier noir » (Hés.), qui soulèvent l'un et l'autre des difficultés de forme et de sens.

por- : forme de préverbale alternant avec *pro* et pour qu'on a dans *policeor*, *porgō*, *porričiō*, *portendō*, peut-être dans *pollingō*. Cf. *porrō*.

-por- : second élément de composés que les grammairiens citent dans *Gāpor*, *Lūcipor*, *Mārcipor*, qu'ils expliquent par *Gai puer*, etc.

porca, -ae f. : -ae *appellantur rari sulci, qui ducuntur aquae deriuanda gratia, dicti quod porcenti, i. e. prohibenti aquam frumentis nocere* (étymologie populaire) ; *nam crebriores sulci limi uocantur*, Fest. 244, 6 ; désigne aussi la partie proéminente du sillon par opposition à *līra* : cf. CGL V 576, 37, *porca, quod constat in arando, quod defusum est, līra* ; et P. F. 274, 19, *porcas, quae inter duos sulcos flunt, aut Varro dici quod porrigan frumentum* (autre étymologie populaire). En Espagne, le mot s'appliquait à une mesure de terre, d'après Colum. 5, 1, 5. — Mot technique conservé en italien, catalan, espagnol et, avec un suffixe de dérivation, en roumain. M. L. 6657, *porca*.

Dérivés et composés : *porculētūm* (Plin.) : champ divisé en *porcae* ; *imporcīō* (Col.), glosé ἀπολαχτῶ ; *imporcīō* « qui *porcas* facit in arando » ; P. F. 96, 3, nom donné à une divinité rustique ; cf. Serv., in G. 1, 21.

Cf. sans doute gallo-romain *rica (fr. *raie*, prov. *rica*, M. L. 7299, gall. *rhych* « sillon ») (avec trace du même mot, au datif pluriel, dans le composé irl. *etrigib*), v. angl. *furk*, v. h. a. *furuh* « sillon » ; donc un mot indo-européen occidental *prkā dont l'extension est moindre que n'est celle du mot représenté par lat. *līra*.¹

porcastrum, -i n. (Ps.-Apul.) : pourpier. Le nom qui semble dérivé de *porcus* « pudendum muliebre » en raison de certaines propriétés de la plante, cf. Plin. 20, 210, qui serait « l'herbe à la matrice » (André), se présente aussi sous d'autres formes : *porcillāca* (Plin.), *porcillāgo* (Orib.), *porcacla* (Rufin, podagr. 34), *portulāca*,

etc. cf. M. L. 6662 et 6679 ; passé en germanique : v. h. a. *burcel*, all. *Burzel*. Le fr. *pourpier* vient de *pulli* v. B. W. s. u.

Mot populaire, de type mal fixé. *Porcastrum* est fait comme *oleaster* (cf. *porcaster*, -tra sous *porcus*), *porcelāgo* comme *lapāgō*, *portulāca* comme *lingulāca*, etc. *līlālī*, *porcellana* suppose **porcillāna*. V. *porcus*.

porcelliō : v. *porcus*.
porcet : v. *arceō*.

porcus, -i m. : porc domestique. Nom générique : le même se dit *uerres*, la femelle *scrīfa*. Toutefois, Caton emploie *porcus fēmina* et *porco* pour désigner la femelle ; l'ombrion a aussi *porca*, *purka* « porcās » ; et *porcus*, *porca* sont tous deux attestés dans les langues romanes, cf. M. L. 6666, *pōrcus*, et 6656, *pōrca*. *Porcus* traduit aussi le gr. κόπρος (ou δέσταξ) « pudendum muliebre », Varr., R. R. 2, 4, 10, cf. le sens de « porcelaine », coquillage en forme de vulve ; *porcus marinus* (Plin.) désigne le « marsouin » ou cochon de mer (il n'y a pas lieu de distinguer, avec F. Muller, de *porcus* « porc » un **porkos* désignant un poisson, qui serait appartenant à gr. πέρχην, m. irl. *orc* « saumon », cf. figure *Porcobera* l'étymologie même de *marouin* de v. h. a. *merisius* confirme l'identité avec *porcus*). Cf. les composés passés dans les formes romanes *pōrcōpīscis* (Gloss.), M. L. 6664 « dauphin » ; *pōrcōpīnus* « porc-épic », M. L. 6665.

Dérivés : *porculus* ; *porcellus*, -lūlus « porcelet » (et *porcula*, -cella), M. L. 6660, britt. *porchell* ; d'où *porcelliō* : armadille, cloporte ; ainsi nommée en raison de sa ressemblance avec le porc ; cf. *cutiō* ; *porcinus* ; *porcellinus* : de porc ; *porcīna* (sc. carō) f., M. L. 6663 ; *porcīnārius* : charcutier ; -rium : porcherie ; *porcārius* : porcher, M. L. 6659 ; *porcāriūs*, M. L. 6658 ; *porceta* : truie qui a mis bas une fois (cf. Melissus et Pompon. ap. Gell. 18, 6, 4), dont la forme rappelle *exetra* ; *porcilia* : jeune truie ; *porcīliāris* ; *porculātiō* : élevage des jeunes porcs ; *porculātor* ; **porcīle* : étable à porcs, M. L. 6661 ; *porcaster*, *porcastra* : petit cochon ; *porcastrīnus* (Orib.).

Cf. aussi *Porcius*, *Porcia*, gentilices romains. Sur l'existence d'une forme *proculēna* dans Plt., Mil. 1060, v. Lindsay, Early lat. verse, p. 77 et 145. Mais les manuscrits palatins ont *proculem* et les manuscrits de Priscien *porculēnam*. Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen et qui, à la différence de *sū- (v. lat. *sūs*), désigne uniquement l'animal domestique. Cf. irl. *orc*, v. angl. *fearh* et v. h. a. *farah*, lit. *paršas*, et, pour désigner l'animal jeune : serbe *prša*, russe *porosēnok* (pluriel *porosjata*). Les textes de Varro sur lesquels on fonde l'existence d'un πόρκος grec sont obscurs ou corrompus (L. L. 5, 97 ; R. R. 2, 4, 17) ; le mot avec ce sens ne figure que chez Plutarque, où il est donné expressément comme un mot latin. M. Benveniste a donné des raisons de croire que *porcus* désigne surtout le jeune porc ; cf. BSL 45, 1949, p. 74-91.

porgō : v. *porrigō*.
porričiō (-i s. -is, -ēxi, -ēctum, -icere) : synonyme de *prōducere* (cf. Varr., R. R. 1, 19), usité surtout dans la langue religieuse au sens de « présenter

les entrailles de la victime », *exta por(r)icere*, d'où l'expression proverbiale *inter cāesa et porrecta, ut aiunt*, Cic., Att. 5, 18, 1. Substantif dérivé : *porrichta* (Arn.).

Sans doute de **por + iaciō* ; le double *r* est peut-être dû secondairement à l'influence de *porrō* ou de *porrigō*, avec lequel le verbe a pu se confondre (d'où le parfait *porrxi*) ; l'abrév. de Festus 244, 4, à une forme avec *r* simple *porričiam* qu'il glose *porro iactum*. V. Wacker, *ngel*, *Vorles. über Synt.*, II, 169.

porrigō, -inis f. : sorte de teigne (gl. πτύχα) ; pityriase (Hor., Cels., Plin.) ; *porrigīnōs*. Peut-être dérivé de *porrum*, *porrus* « poireau ». V. Ernout, *Philologica I*, p. 179.

Sur la confusion avec *prūrigō*, v. Svensnung, *Untersuch. z. Palladius*, p. 599 sqq. M. L. 6667 a.

porrigō, -is : v. *regō*. M. L. 6667, et *exporrigō*, 3055.

Porrīma : nom d'une déesse associée à *Postuera* dans Ov., F. 1, 633, dite aussi *Anteuorta*, *Prōrsa*, et qui est sans doute une épithète de *Carmēta* ; *Carmētis*, déesse de l'accouchement (?).

porrō adv. (*pōrrō*, Juv. 11, 9 ; *porod* sur une ciste de Préneste ancienne, CIL I² 560) : en avant, en continuant (se dit de l'espace et du temps), en allant plus loin. Marque souvent une progression dans un raisonnement ; ou s'emploie aussi comme interjection d'encouragement. Ancien, usuel, classique. M. L. 6669. Composé : *prōporrō* (Lucr.).

Adverbe du groupe de *prō*. Le gr. πόρσω (att. πόρρω) semble formé de même. L'existence de la forme *porod* (si l'inscription est authentique) à Préneste rend peu vraisemblable un emprunt au grec.

porrum, -i n. (*porrus* m.) : poireau. Ancien. Panroman. B. W. s. u. ; M. L. 6670, *pōrrum* ; germanique : v. h. a. *pforo*, etc.

Dérivés : *pōrrīō* (Anthim. 17, 13), M. L. 6668 ; *pōr-rēcēus* (Plin.) ; *porrīna* (Cat.) ; et sans doute *porrigō*.

Cf. gr. πόρσων. Sans doute mot méditerranéen, passé de manière indépendante en grec et en latin.

porta, -ae f. : passage ; cf. Vg., Ae. 1, 82, *ac uenti, uelut agmine facto, | qua data porta ruunt* ; sens encore conservé dans les expressions géographiques : *Portae quae alibi Armeniae, alibi Caspiae, alibi Cīcīiae uocantur*, cf. gr. πόλαι ; spécialisé dans le sens de « porte » (cf. la valeur de *ianus*, *ianua*), surtout d'une ville (c'est-à-dire de passage sous le rempart), par opposition à *forēs* « porte de la maison » ; cf. Ov., Am. 1, 9, 20, *hic [miles] portas frangit, at ille [amāns] forēs*. Mais cette distinction ne s'est pas maintenue et *porta*, doublé de *ostium*, avec le sens général de « porte », a éliminé *forēs* dans les langues romanes ; v. B. W. s. u. Un doublet *portus* est conservé dans la loi des XII Tables ; cf. Fest. 262, 19, *portum in XII (2, 3) pro domo* (erreur de Festus, il faudrait « *pro porta* » ou « *pro foribus* ») ; *portum omnes fere consentiunt* : « cui testimonium defuerū, [h]is tertius diebus ob portum obuagulatum ito ». Cf. encore *Portūnus*, *angiportus*, *-um*. La langue a réparti dans des emplois différents *porta* et *portus*, ce dernier ne signifiant plus que « port ». Ancien, usuel ; panroman.

M. L. 6671 ; passé en germanique : v. angl. *port*, v. h. a. *pforta* « Pforte », etc., et en celtique : britt. *port*.

Dérivés : *portula* : guichet, M. L. 6678 ; *portarius* (Vulg.) : portier, forme tardive, et sans doute vulgaire, faite comme *ītārius*, qui s'est substituée à *īanitor*, M. L. 6673. Cf. aussi *porticus* et *portiō*, -ās ; *trāsportāneus* (Cassiod.).

V. *portus*.

portendō, -is, -di, -tum, -ere : ancien terme de la langue augurale composé de **por*- et de *tēndō* « annoncer, prédir », cf. *ostendō* ; *portentum* : présage révélé par quelque phénomène étrange ou contraire aux lois naturelles ; de là « chose merveilleuse, monstrueuse, monstre » (même développement que dans *mōnstrum*) ; *portētōs* ; *portentīfēr*, -fīcūs, -lōquīm. Ancien, usuel et classique. Une distinction entre *ostentum*, *portentum*, *mōnstrum* est tentée par Fest. 284, 4 : *portenta existimārunt quidam grauia esse, ostenta bona : alii portenta quae-dam bona, ostenta quae-dam tristia appellari. Portenta, quae quid porro tendat, indicent : ostenta, quae tantum modo ostendant, monstra* (que) *praecipiant quoque re-media*.

On notera que le -d- de *tēndō*, suffixe de présent, ne figure pas dans *portentum*.

porticus, -ūs f. (un accusatif pluriel *porticos*, attesté épigraphiquement, suppose un doublet *porticus*, -ī) : portique, passage couvert soutenu par une colonnade ; porche. Ancien (Enn., Plt.), usuel. M. L. 6675 ; et germanique : v. h. a. *pforzil*, etc.

Semblé dérivé de *porta*, *portus* comme *manica* de *manus* ; serait passé à la 4^e déclinaison sous l'influence de *domus*, *portus*, et au féminin sous l'influence de *domus* et de *crōa*, qu'il traduit, influence favorisée par le fait que la plupart des substantifs thèmes en -u- sont féminins.

Dérivés : *porticula* (-ulus) ; *porticuncula* ; *porticātiō* « colonnade » ; *porticulātiō* ; *portex*.

portiō, -ōnis f. : attesté d'abord seulement dans la locution *prō portiōne*, déjà dans Caton, Agr. 106, 2, *siquid plus uoles aquae marinæ concinnare, pro portiōne* (« conformément aux parts de chacun, en gardant les proportions ») *ea omnia faciō*, et demeurée dans la langue classique, cf. ibid. 57, 157, 7 ; Cic., Verr. 2, 4, 21, 46 ; 2, 5, 24, 35 ; F. 14, 32 ; Varr., R. R. 1, 18, 3, 4, mais qui ne se trouve pas dans César. De *prō portiōne* Cicéron a tiré un nominatif *prōportiō* pour traduire ἀναλογία (cf., pour le procédé, *aboriginēs*), Tim. 4, 13 : *id optime assequitur que Graece ἀναλογία, Latine (audendum est enim quoniam haec primum a nobis nouantur) comparatio proportione (proportione var.) dici potest* ; et, § 24, il emploie le même groupe à l'accusatif : *eandem proportionem comparationemque* ; ailleurs il n'a que l'ablatif (cf. Merguet, *Lexicon*, s. u.). Toutefois, l'existence de ce nominatif et de cet accusatif est contestée ; cf. Plaßberg, Rh. Mus., t. 53, p. 74-80 ; Varro use encore de *prō portiōne* pour traduire ἀναλογία, L. L. 10, 2 : *dicam de quatuor rebus quae continent declinationes uerborum : quid sūt simile ac dissimile, quid ratio quam appellant ἀναλογία, quid pro portione quod dicunt ἀναλογία, quid consuetudo : quea explicat(a)e declarabunt*

analogiam et anomalia(m), unde sit, quid sit, cuius sit (cf. 10, 37 et 36, 41, 42).

Ailleurs, Varro emploie une fois l'accusatif *propotionem*, L. L. 8, 57, et, en dehors de ce cas, uniquement l'ablatif *propotionē* ; L. L. 8, 50, 68, 78, 83 ; 9, 30, 33, 48, 61, 62, 83, 103, 110 ; 10, 47, qui, dans la plupart des cas, pourrait se lire en deux mots. Le plus souvent, comme César, il se contente de transcrire le mot grec ἀναλογία. Le caractère récent de *prōportiō* est confirmé par Quintilien 1, 6, 3 : *analogia praecepit queam proxime runt* ; v. la note de Colson, *ad loc.*

C'est seulement à l'époque impériale et, semble-t-il, à partir de Pline que l'on voit apparaître *portiō* dans d'autres expressions que *prō portiōne* et, à tous les cas de sa déclinaison, dans le sens de « proportion » ou simplement comme un équivalent de *par* « portion, partie » : cf. *portionem seruare*, Col. 11, 2, 87, et *pro portione seruata*, id. 8, 11, 6 ; *luna aqua portione diuisa*, Plin. 2, 42, et *magna mortalium portio*, id. 8, 102 ; *his portio in Italia consedit, portio in Illyricos sinus penetravit*. Just. 24, 4, 2 : *quamvis quota portio faciū Achaei*, Juv. 3, 61, et *portio breuissima uitae*, id. 9, 127. A la place de *prō ratā parte*, *pro suā parte* apparaissent *pro ratā portiōne* (Plin. 11, 40), *pro suā scilicet portiōne* (Quint. 10, 7, 18) ; à côté de *prō portiōne*, on trouve *portiōne* « proportionnellement » (Pline, Col.), *ad portiōnem* (Plin.). Cf. encore *quādūm portiōne*, *ēdēm portiōne* (Quint.), *suprā portiōnem* (Col.). Les dérivés sont tous tardifs. On a : 1^e de *portiō* : *portiōnula*, attesté à partir de Pline, « petite portion » ; *portiōnālis* « partiel » (Tert.) ; *comportiōnālis* ; 2^e de *prōportiō* : *prōportiōnālis* (Front.) ; *-āliter* (Cassiod.) ; *-āliūs*, *-ābiliter* (tous deux dans Boëce) ; *prōportiōnātus*, -a, -um (Firm.).

Il n'y a vraisemblable aucun rapport entre *portiō* et *par*. A en juger par *prō ratā parte*, l'ablatif *portiōne* doit être *prō ratione*, avec perte de *r* par dissimilation et amussement de *ā* après *r*. Et le *portiōne* ainsi obtenu étant peu intelligible, on a fait *prōportiōne*, d'où *portiō* et, par l'action de Cicéron, *prōportiō*.

portisculus, -īm. : -s *propre est hortator remigum, i. e. qui eam perticam tenet, quae portisculus dicitur, qui et cursum et exhortamenta moderatur*, Non. 151, 18. Désigne à la fois l'officier de bord qui dirigeait la manœuvre des rames (*hortator*, *pausārius*) et l'instrument qui lui servait à marquer la cadence. Ce dernier sens est peut-être le plus ancien. Dans le fragment de Caton cité par Festus, 266, 23, *portisculus (-lum?)* est joint à *flagrum* : *portisculus est, ut scribit Aelius Stilo, qui in portu modum dūt classi. Id autem est malleus, cuius meminiū Cato in dissuasione de rege Attalo et uectigalibus Asiae (1) : C. Licinio praetore, remiges scripti ciues Romæ ni[s] sub portisculum, sub flagrum conscripti uenire passim*.

Semblé en rapport avec *portus* ; cf. *acisculus* en face de *acus*, *aciēs*.

portō, -ās, -āui, -ātum, -āre : faire passer, transporter, amener au port. Le sens ancien et le rapport avec *porta* (*portus*) apparaissent dans des expressions comme *nauis quae portaret milites*, Cés. B. G. 5, 23, 3, etc., et *circumferē reportare*, ibid., 2. Mais, de bonne heure, *portō*, qui d'abord comportait une idée

de mouvement, s'est employé simplement comme synonyme de *ferō* et de *gerō* « porter », auxquels il s'est finalement substitué en raison de son caractère plus concret et de sa flexion plus régulière : cf. Sall., Ca. 6, 5, *sociis* et *āque amicis auxilia portabant*, en face de l'expression grecque *auxilium ferre*. Dans la langue de l'Église, *portō* a même le sens de « supporter » : cf. Vulg., Isa. 53, 4 : *dolores nostros ipse portauit*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6672. Celtique : britt. *portiō*.

Dérivés et composés : *portābilis* (Sid., Aug.) et *importābilis* (bas latin) ; *portātiō* (Sall., Vitr.) ; *portātor*, -trix, M. L. 6674 ; *portātōrius* ; subst. f. *portātōria* (sc. *sellā*).

ad (ap.), M. L. 551 a ; *as-* (de *abs-*) ; *com-*, M. L. 2104 ; *dē-*, *ex-*, *im-*, *re-*, *sup-*, M. L. 8470 ; *trāns-**portō* et les dérivés ordinaires, tous avec le sens concret, tandis que les composés de *ferō* ont souvent un sens moral dérivé. L'ombr. *portaia* « portet », *portatū* « portatō », *portust* « portauerit » semble emprunté au latin.

portulāca : v. *porcāstrum*.

portus, -ūs m. : sens premier « passage » (encore dans *port*, *porto* « passe » dans la montagne et fr. *Saint-Jean-Pied-de-Port*) et « porte » (cf. *porta*, *angiportus*, *Portūnus*, et P. F. 48, 25, *claudere et clavis es Graeco descendit, cuius rei tutelam penes Portunum esse putabat, qui clavis manu tenere fingebatur, et deus putabatur esse portarum*. Dans la répartition des sens entre *porta* et *portus*, celui-ci a pris le sens de « entrée de port, port » (= λαχῆν), le plus fréquent dans les langues romanes, cf. M. L. 6680 (panroman, sauf roumain), d'où le sens de « ville de port en v. angl., irl. *port*, britt. *port*, et *Portūnus* est devenu le dieu des ports, comme *Neptūnus* est le dieu de la mer ; cf. *Portūnālis flamen*, F. 238, 9, et Varr., L. L. 6, 19, *Portunalia dicta a Portuno cui eo die aedes in portu Tiberino facta et feriae institutae*. *Portūnus* est proprement un adjectif qui a fourni les composés :

opportūnus : proprement « qui pousse vers le port », épithète appliquée d'abord au vent, terme de la langue nautique qui, en passant dans la langue courante, a pris le sens général de « qui vient à point, opportun » ; de là *opportūnē*, *opportūnātus* (= εὐκαιρία, d'après Cic., Off. 1, 40, 142). *A opportūnū* on a créé un contraire *importūnus* (cf. *importūna tempes* dans Plt., Tri. 399, i. undae, Liv. Andr., Od. frg. 20, cf. *obnoxius*, *innoxius*), -ātus. Le rapport avec *portus* était encore senti par les Latins ; cf. Fest. 206, 19 ; P. F. 207, 18 ; 96, 16. La grappe *opportūnus* est due à un faux rapprochement avec *portet*. *Inopportūnus* est de création récente (Apul.).

Dérivés et composés : *portiōr* (comme *holiōr* de *holus*, *īanitor* de *īanua*), qui a deux sens se rattachant au double sens de *portus* « passage » et « port » : 1^e passeur (désigne souvent Charon, πορθμεύς), bâtelier, nocher ; à l'époque impériale « voiturier » et « porteur » (sous l'influence de *portō*) ; 2^e douanier, chargé de recevoir les droits de port, *portōriūm* (issu par haplographie de **portiōriūm*) ; *portuēnsis* (*portēnsis*) : du port (d'Ostie, cf. *Ostēnsis*) ; *portuēsus* (Cic.) ; *importuēsus* : sans port (Sall.), calque de gr. ἀλύενος. De *portus* proviennent : fr. *port*, m. h. a. *port(e)*.

Le mot *portus* a des correspondants exacts dans av. *paratūs* « passage, gué », mot général en iranien (pers. *pul* « pont »), v. h. a. *furi* « gué », gaul. *ritu*, v. bret. *rit* « gué ». La comparaison de l'italo-celtique, du germanique et de l'iranien montre qu'un thème **prtū-* est ancien ; le vocalisme *e* est normal devant le suffixe *-tu-* ; ce vocalisme n'apparaît ici qu'en nordique : v. isl. *þferð* « baie ». Pour d'autres mots en **-tu-* à vocalisme radical zéro ancien, cf. *gustus* et *artus*. Le sanskrit ignore le mot.

Ce mot appartient à une racine **per-* signifiant « traverser » : skr. *piparti* « il fait passer, il sauve », *pārāyati* « il fait traverser », gr. *πέρπω* « je traverse, je transperce », etc. ; cf. *peritus*. Le fréquentatif lat. *portāre* et le substantif *porta*, sans doute dérivé de *portāre* comme *pugna* de *pugnāre*, sont aussi des représentants de ce groupe, mais sans correspondant dans aucune autre langue. V. *per*.

pos- : v. *post*.

poscā, -ae f. (*pusca*, Cael. Aur.) : breuvage composé de vinaigre, d'eau et d'œufs ; glosé ὀξύρρατον, πόσα. Ancien (Plt.), usuel. De **pō* + *sca*, sous l'influence de *esca* (de *ēds-ca*) coupé *ē-sca* ; demeuré dans les langues romanes, M. L. 6681. V. *pōtus*.

poscō, -is, *poposeī* (et *peposcī*, Val. Antias ap. Gell. 7, 9, 9 ; sur l'absence de supin et de participe en -*tus*, v. Meillet, BSL 23, 83), *poscere* : demander. Pas de substantifs dérivés ; ils ont été fournis par *postulō*, *precōr* ou *petō*, *rogō*. A côté de *poscō* il y a un verbe comprenant un élargissement en -*t* et une formation en -*lā-* (cf. *ustulāre* et *petulāns*) ; *postulō*, -ās. Mot italien. Le latin a réparti les emplois de *poscō*, *postulō* et *precōr*, les deux premiers signifiant seulement « demander » en général ; *precōr* s'est spécialisé dans le sens de « demander aux dieux, prier » (cf. *precēs*). Le vocalisme *o* de la racine apparaît dans *procus* et dans *procūtum*. Les anciens essayaient de distinguer *poscō* de *petō* ; cf. Serv., in Ae. 9, 192, *poscere secundum Varro nē est quotiens aliquid pro merito nostro deposcimus, petere uero est cum aliquid humiliēt et cum precibis postulamus*. Mais cette distinction artificielle n'est pas observée dans la pratique. Toutefois, *poscō* ne s'emploie pas dans la langue politique au sens de être candidat » et, par contre, il a conservé la valeur ancienne de « demander en mariage » (Plt.), cf. *procus*, qui ne semble pas attestée pour *petō* ; v. Köhm, *Altlateinische Forschungen*, p. 24 sqq. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Composés : *dēposcō* : demander énergiquement ; synonyme aussi de *dēprecō* ; *exposcō* : synonyme de *exōrō*, joint à *implōrō* par Cic., Mil. 34, 92 ; signifie aussi « demander la délivrance de » ; *reposcō* : redemander, réclamer. Cf. aussi *poscīnumīnus* (Apul.).

Dérivés et composés de *postulō* : *postiliō*, -ōnis f. : terme du rituel « réclamation faite (ou victime réclamée) par un dieu à propos d'une omission ou d'une négligence » (cf. *cōsiliūm/cōsulō*) ; *postulāriūs*, usité dans une autre expression rituelle -*a fulgūra* « éclairs lancés par les dieux pour réclamer contre une omission » ; *postulātiō*, -tūs, -ās ; *postulātor*, -trix, -ōriūs ; *postulātūciūs*.

dēpostulō; *dēpostulātor* (rares et évités par les bons écritains); *expostulō* (= *exposcō*); *expostulātō*, *-tus*, *-ūs*. V. *prev*, *précēs* et *procōs*.

La racine *prek⁻ ne fournissait pas de présent radical indo-européen. On a recours à diverses formations dérivées, et notamment au type de présents en *ske/o- qui est attesté par skr. *pr̥chāti*, av. *parasati* « l'interroge, il demande », par arm. *harcī* « j'ai interrogé, demandé » (ancien imparfait); d'où le présent *harçanem* « l'interroge, je demande »; v. h. a. *forscōn* « rechercher ». Le présent latin *poscō* représente **porc-scō* de **pr̥k-skō*; le perfectum *poposcī* a été fait sur ce présent avec redoublement parce qu'une alternance vocalique n'était pas possible; il remplace peut-être un perfectum radical antérieur; l'ombrien a *pe purk urent* « poposcerint »; mais cette forme à vocalisme radical zéro est sans doute faite aussi sur le présent; aucun parfait ancien n'est attesté en indo-européen pour cette racine et le sanskrit n'a qu'une forme faite secondairement et tardivement sur le présent, *papracha*, comme lat. *poposcī* sur *poscō*.

Avec préfixe, sans doute osq. *compārascūstēr* « consulte erit » (cf. skr. *sam-pr̥chāmīt* « je consulte »); kú *parakineis* « cōnsiliī », que certains rattachent à *com-pescō*.

Il y avait, d'autre part, un itératif v. sl. *prositi*, lit. *prāsyti* « demander »; le supin *procītum* (v. *sous procōs*) paraît être de ce type.

Le nom d'action *prek⁻* est représenté par *precem* (accusatif singulier), *precēs*, etc., d'où *precor*. Le même nom se retrouve dans skr. *pr̥āt*, v. MSL 18, 315. Le v. h. a. *frāga en* est un dérivé. La valeur juridique de skr. *pr̥āt* répond en quelque mesure à la valeur religieuse de lat. *precēs*. — Pour le sens, cf. ombr. *persnīmū* « précatōr », *persklum* « précatiōnem, sacrificiū », avec une forme *perk-*, sans doute secondaire, de la racine; osq. *pestlūm*, *peeslūm* « templum ».

Le sens de « demander en mariage », dont lat. *procōs* offre un reflet, est attesté ailleurs, notamment dans lit. *pir̥šti* « demander en mariage ».

Le céltique a un présent qui représente un type radical, anciennement athématique : irl. *arco* « je prie », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 457 sqq.; ce thème n'est clairement conservé dans aucune autre langue; l'aoriste véd. *āprāt* n'enseigne rien de sûr.

1^o *possidō*, *-ēs*, *-sēdī*, *-sessum*, *-sidēre* « occuper comme sien propre » (Benveniste), « posséder » (employé d'abord en parlant de biens-fonds; cf. la vieille formule du préteur, citée par Fest. 260, 35 sqq.); s'est appliquée ensuite à toute sorte d'objets et est devenu, par affaiblissement, synonyme de *habēre*. Ancien, usuel. M. L. 6683.

2^o *possidō*, *-is*, *-sēdī*, *-sessum*, *-sidere* : prendre possession de, occuper.

Dérivés : *possessō* : acquisition, prise en possession; et « possession » (sens abstrait et concret); *possessiūnū*; *possessiūs* (terme de grammaire traduisant *κτητικός*); *possessor*; *possessrix*; *possessōriūs*; *possessō*, *-ūs* (Apul.).

Le second terme de ces mots étant *sedeō*, *sidō*, le premier ne peut être que *potis*, *pote*; le sens l'indique; le traitement phonétique est le même que dans *possum*.

Il y a donc ici apposition de *potis*, cf. *possum*; *potobs*, etc., ou *insidiae*, *dēsidia*, etc. (le cas de dissidē est à part; v. *dis*).

possum, **potes**, **potui**, **posse** : pouvoir, être capable de. La conjugaison de *possum* est issue de la contamination du verbe **poteō*, **potēre* (cf. osq. *pūtiād*, pl. *ti(s)t*, dans lesquelles le vocalisme *e* de *es*, *est* a été généralisé, peut-être sous l'influence analogique de l'impersonnel *poteōt*, *de pote est*, fréquemment usité à côté de la phrase nominale *pote* « il est possible ». D'autre part, l's de *potis* tendait à s'amour et *potis* devait aboutir à *pote* (cf. *magis* et *mage*). C'est cette double action qui a produit *possum*, sur lequel a été bâti analogiquement *possimus*, *possunt*, comme sur *potes* a été fait *potest*. De ces formes il a été extrait un thème **pot*, d'où **pot-sum* > *possum*, **pot-se* > *posse*, qui a remplacé un ancien *potēsse*. C'est *possum* qui a rendu possible la formation de *possidē*.

Néanmoins, le sentiment de l'existence de *potis* dans *possum* n'a pas tout à fait disparu et, à l'époque archaïque, on rencontre encore les formes pleines — qui sont peut-être des reconstructions étymologiques « savantes » — *potissum*, *potis est*, et même, *potis* étant traité comme un mot invariable, *potissum*, Plt. Poe. 227; *potissint*, Varr., R. R. 2, 2, 1; *potisit* (= *potissit*) dans une phrase impersonnelle, *ubi facilius gnoscer potisit*, CIL I² 581, 27, là où il faudrait au moins *pote sit*; de même qu'inversement *potis* rencontre avec un sujet masculin, cf. Cat. 67, 1. Sur *potissim* a été bâti un-imparfait *potissēm*, dans lequel il faut voir, sans doute, non une haploglie de *potis essem*, mais une création analogique d'après le type *uelim/uellem de uolo*, avec lequel *possum* formait un couple naturel.

L'emploi impersonnel de *potest* a eu pour conséquence l'adjonction de la désinence d'impersonnel *-ur* aux formes ainsi usitées. A l'époque archaïque, on rencontre *potestur*, *possitūr*, *poterāt*, *possētūr* quand le complément de *possum* est un infinitif passif: cf. *nequitūr et coepi*. — La langue populaire a refait secondairement sur *potui* un présent *poteō*, représenté dans toutes les langues romanes, M. L. 6682, B. W. sous *pouvoir*, et qui, historiquement, n'a rien de commun avec le verbe italien commun attesté par l'accord de l'osque et du latin ancien *potēns*, *potui*.

De *possum* dérivent les adjectifs savants *possibilis* *impossibilis*, créés à l'époque impériale (Quintilien) pour traduire le grec *δυνατός*, *ἀδύνατος*, et sur lesquels on a été faits *possibilitās* (Arn.), *impossibilitās* (Apul., Tertullien), etc.

V. *pottis*.

**posti*, *poste*, *post*, *postid*, *postēa*, *postidēa* : post est issu de **pos-ti* (cf. ante de **anti*); l'i en finale absente a abouti à e (on a encore la forme *poste* dans Enn. A. 230, *poste recumbitē*; Plt., As. 915, etc.) et a pu tomber dans certaines conditions syntaxiques (cf. ac

teque, nec et neque, animal et animāle). Finalement, la forme *post* s'est généralisée, tandis que l'e final du mot forme sens opposé *ante* est constant: *postquam* (prononcé du sens opposé cf. Mar. Victor., GLX VI 22, 11), mais *antepquam*; la raison de cette différence de traitement n'apparaît pas; l'osque a *ant-* comme *pūst*. **Posti* pouvait être renforcé de la particule *-de*; de là *postid* (*postid locōrum*, Plt., Poe. 144, etc.), d'où dérive *postidēa*. C'est sans doute d'après *postid*, dont l'origine n'apparaît plus, qu'a été construite l'expression *ad id locōrum*. La forme *pos-* ne semble pas remonter à un indo-européen **pos-*, mais représenter *post*, dont le i s'est tombé dans certains groupes: *pōne*, *pōmerium*, de **postne*, **posne*, etc., cf. *postmeridiānās* et *posmeridiānās* (Cic., Orat. 47, 157; Vel. Long. 79, 3) et *pōmeridiānās* (Quint. 9, 4, 39); peut-être *pōmoerium* (v. *mūrus*).

Post signifie « après, puis, depuis », « en arrière, derrière » au sens temporel ou local et s'oppose à *ante*. Comme *ante*, il est usité comme préverbé, adverbe ou comme préposition suivie de l'accusatif, au rebours de l'osque et de l'ombrien, qui « construisent » *post* avec l'ablatif; cf. Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 300, 6. Une trace de l'ablatif après *post* subsiste en latin dans les adverbes où *post* est renforcé d'une forme empruntée au thème des pronoms démonstratifs: *posthāc* (cf. osq. *post exac*), *postillā* (archaïque), *postēa* (forme la plus fréquente). L'emploi de l'accusatif avec *post* doit provenir de la construction du mot de sens opposé *ante*, pour l'osque l'antiquité de l'accusatif est attestée par l'accord de l'osque et du latin. Inversement, *anteā*, *antēhāc* sont analogiques de *postēa*, *posthāc*. On trouve aussi *postēi* (Plaute), *post inde*, *post hinc* (d'après *dehinc*, *deinde*), *post haec*, *post haec deinde*, mais il ne semble pas que la soudure se soit jamais faite entre ces éléments. *Post* joint à *quam* sert de conjonction subordonnante: *postquam*, *postēquam*, dont les éléments peuvent être disjoints. L'emploi comme préverbé est rare, et sans doute récent: *post-habēō*, *-pōnō*. *Post*, *postēa* se sont maintenus dans les langues romanes, M. L. 6684, *pōst*, *pōs* (panroman), et **postius*, comme **antiūs*, v. II. W. *pūis*; M. L. 6687, *pōstea; cf. aussi *ad post*, M. L. 195 (comme *adpressum*, M. L. 196); *dē post*: fr. *depuis*.*

De *post* dérivent : 1^o *posterus* : qui vient derrière ou après, M. L. 6690, d'où *postēri* « les descendants »; *postēriāt*; *postērō*, *-ās* (Pall.) = *ūtēpēa* « être en arrière »; *postērula* : poterne, M. L. 6689, B. W. s. u.; cf. aussi M. L. 6688, **postēriō*, v. fr. *postron*, etc.; *postērōtus*: sens devant derrière; cf. gr. *ūtēpētōtēs*, *τροφūtētēs*. En grammaire traduit aussi *ūtēpētēbōtēs*. — *Postērūs* a un comparatif *postērōtēs* (opposé à *pōtēs*, *superior*) et un superlatif *postērōtēs* (opposé à *primus*); pour la forme, cf. *extremūs*, *supremūs*; à côté de ce superlatif dont la forme était peu claire a été créé *extremissimus*, employé par C. Gracchus, dans Aulelle 15, 12, 3, cf. *extremissimus*, etc.; M. L. 6694. *Postērētēs* (Tert., anim. 53) fait sur *extremītēs*.

2^o *postūmūs* : qui vient le tout dernier, cf. Plt., As. 163 sqq., dans la langue du droit, a désigné l'entier après la mort du père (cf. Caesellius Vindex ap. Ell. 2, 16, 5, et Varr., L. L. 9, 60), celui-là seul, d'après la loi romaine sur la paternité, pouvant être qualifié

de « tout dernier » (v. M. Leumann, *Gnomon*, 9, 240); d'où la graphie *posthumus*, due à un rapprochement fait avec *humus*, *humāre*. Le suffixe est le même que dans *infimus*, *primus*, *deicum*, et l'adjectif a dû d'abord servir de prénom, dans la série des prénoms numéraux qu'il terminait: *Quintus*, *Sextus*, *Decumus*, *Decimus* et, finalement, *Postumus*. De *postumus* dérivent *Postūmūs*; *postumō*, *-ās* : être postérieur (opposé à *anticipō*), *postumātūs* (opposé à *principātūs*), tous deux dans *Terullien*.

3^o *posticūs* : qui se trouve en arrière (sens local); Fest. 244, 24, et *quae ante nos sunt antica et quae post nos sunt postica dicuntur; et dexteram anticam, sinistram posticam dicimus*. *Sic etiam ea caeli pars, quae sole inlustratur ad meridiem, antica nominatur, quae ad septentrionem, postica; rursusque diuiduntur in duas partes, orientem et occidentem*; et P. F. 263, 4, *postica linea in agris diuidendis ab oriente ad occasum speciat*. De là *postica*, *posticula* f. « porte de derrière », avec influence de *postēs*; *posticum*, *posticulūm*, même sens (cf. M. L. 6692) et aussi « quartier de derrière », *posticūs* (tardif, Fortunat), M. L. 6691. Sur *posticāria*, v. *postēs*.

Posticūs, étant l'opposé de *antiquos*, doit reposer sur **postīquos*, qui aboutissent phonétiquement à *posticūs*.

4^o *postilēa* : croupière, avaloire (cf. *antilēna*). Celle-ci : britt. *pystylwyn*.

posticīpō, créé d'après *anticipō* (Claud. Mament.).

V. encore M. L. 6685, **posticūmūnū* « souper tardif » (cf. *cēnātū*); 6686, *postrās*; 6692 a, *post illa*.

La forme de lat. *post*, ombr. *post*, pus, *puste*, osq. *pūst*, *post* se retrouve dans *tokh.* B *om-post-am* « postēa ». L'élément *pos-* figure dans lit. *pās* « auprès », alb. *pas* « après », v. sl. *poszē* « après » et, avec un a d'origine ambiguë, dans la forme adverbiale: av. *pāshūtī* (ablatif) et *pāsētā* (instrumental), v. perse *pāsā*, skr. *pacāt* et *paccā* « après ». Lat. *posterus* et ombr. *posta* « posteriōrēs » (opposé à *pretra* « priōrēs »), osq. *pūstrei* (in *postērō*), *pūtīris* « posterius » sont à rapprocher de lit. *pāstāras*, lett. *pastārs* « dernier ». A *postumus* cf. osq. *pūstīm[as]* « postrēmae », *posmōm* « postrēmum ». V. *pōne*.

L'élément *pos* à l'air d'être le génitif-ablatif du groupe adverbial dont gr. *ētē* est un correspondant, représentant le locatif: lat. *ab* semble appartenir à ce groupe, ainsi sans doute que *po-* (v. ce mot).

postēs, *-ium* f. pl. (le singulier *postis* est rare) : jambage d'une porte, et par extension désigne la porte elle-même, comme *forēs*. Ancien (Enn.), usuel. M. L. 6693, *pōtīs*. Celtique : irl. *posta?*; britt. *post*; et germanique : v. h. a. *phoste*, *pōst*, etc.

Dérivés tardifs : *posticūmūnū* (confondu avec *posticūm*); *posticāria* (Caes. Arel.).

On a proposé, avec quelque vraisemblance, de couper **por-sti-*, avec *por-* comme dans *por-riḡō*, et la racine de *stāre*; cf. néerl. *vorst* « faîte (de maison) ». V. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 339 et II 663.

postifīmūnū : v. *līmen*.

postmodō : un peu plus tard; à l'époque impériale, *post* a été interprété comme une préposition, d'où *postmodūm*. Renforcement de *post*, d'abord de la langue parlée; cf. *propemodo*.

postrēmus : v. *post*.

1^o **postrīdiē** adv. : le lendemain. Ancien locatif. *Postrīdiānus* (tardif).

2^o **postrīduō** : doublet plautinien de *postrīdiē*, créé d'après *bīdū*. On a vu, sous *post*, que le locatif *postrīs* se retrouve exactement en osque.

postulō : v. *postcō*.

postumus : v. *post*.

potēns, -entis (participe présent, employé adjectivement) : puissant ; et, suivi d'un génitif, « qui a pourvoir sur, maître de ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *potenter* ; *potentia* (plus rare que *potestās*, peu fréquent à l'époque impériale), M. L. 6696 ; *potentor* (-tō) « gouverner » (langue de l'Église) ; *potentās*, -ās, synonyme de *principātū* ; se dit surtout du pouvoir politique. Dans le latin de l'Église, se dit aussi des personnes : « un potentat » (cf. *potestātēs* « les puissances de ce monde ») ; *potentālis* (Mar. Vict.) ; *potentāliter* (Sid.) ; *potentificō* (Mar. Victor.).

impotēns (= ἀρχότης), qui a remplacé *impos* ; *im-potēntia* (= ἀρχότης) ; *omni-*, *multi-*, *prae-potēns* (cf. παραρχότης), et des créations poétiques comme *armi-*, *uellī-potēns*, *elecīpotēns* (Sid.), etc.

V. *potis* et *possum*.

potieius : v. *putus*.

pōtiō : v. *pōtūs*.

potis, -e : au positif ne s'emploie qu'au nominatif singulier masculin et neutre, soit dans la phrase nominale *pote*, *quantum pote*, *quam pote* ; *nil*, *quid pote* ; *quis potis ingentes oras euoluere belli* (Enn., A. 174), soit joint au verbe *sum* dans *potis*, *poti sum*. Le *dui qui potes* des livres auguraux cité par Varr., L. L. 5, 58, et qui traduit le gr. θεοί δύνατοι semble isolé. Encore le masculin et le neutre sont-ils confondus et *potis*, -e, comme *magis*, *mage*, *satis sat*(e), se sont-ils employés indifféremment l'un pour l'autre, fait qui est évidemment lié à la possibilité d'amusement de -s et au passage de -i(s) à -e qui en résultait (v. *possum*). Sens premier « maître de, possesseur de » (conservé dans le dénominatif *pōtiō*, *potiō*, -īris et sans doute dans *possidē*), d'où « qui exerce le pouvoir sur, puissant ». A été éliminé dans ce sens au profit de *potēns* et s'est spécialisé dans celui de « qui peut, capable » ; et au neutre « possible » ; cf. la phrase nominale *ut pote* « comme il est possible », spécialisée, comme *nūmīrum*, et devenue conjonction explicative : *ut pote qui. Pote*, qui n'est sans doute qu'un doublet syntaxique de *potis*, a fait l'effet d'un neutre.

Le comparatif *potiō* « plus puissant » (cf. la citation d'un vieux poète dans Cic., Tusc. 4, 32, 69 : *qui plus pollet potiorque est pater*) a pris le sens de « préférable » (conservé peut-être en vieux logoudorien, cf. M. L. 6700). *Potius* signifie « de préférence », *potius quam* « plutôt que ». Le superlatif *potissimus* a encore le sens de « le plus puissant, le plus important » ; cf. Tac., A. 14, 65, 1, *potissimos libertorum ueneno interficere* (où sans doute il y a archaïsme voulu) ; mais *potissimē*, *poti-*

tissimum s'emploient dans le sens de « de préférence à tout le reste, surtout », comme gr. μάλιστα.

Dérivés et composés : 1^o *potiō*, -īs, -īui, -īum : mettre au pouvoir de ; archaïque, encore dans Plt., Amp. 177-178, *hodie qui fuerim liber eum nunc/potius* ; *pater seruitutis* ; d'où *potiūs* : tombé au pouvoir de, Capt. 92, *nam postquam meu' rex est potiūs hostiūm*.

2^o *potiō*, -īris, -ītūs sum (l'inflectum a aussi des formes de la 3^e conjugaison : *potiūr*, e. g. Vg., Ae. 3, 56 ; Ov., M. 13, 130, plus fréquent que *potiūr*, *Lu-potērūtūr*, Tér., Ph. 830 ; Cat. 64, 402 ; *potiō*, *Pacuv*, *Trag.* 217, exemple isolé en face de *potiō*, forme usuelle, ou *potiōr*, Plt., As. 916) : devenir maître de, s'emparer de ; être maître de. Ancien, usuel, classique. Se construit avec l'accusatif, l'ablatif ou le génitif, sans qu'une différence de sens apparaisse. Cicéron évite la construction avec l'accusatif, qui est surtout anté- ou postclassique (cf. Kühner-Stegmann, II, p. 382-384).

3^o *potestās* : pouvoir, puissance (= δύναμις). En particulier « pouvoir politique », « pouvoir du magistrat » ; d'où le pluriel concret *potestātēs* = αἱ δύναμεις ; αἱ ἀρχαὶ « les pouvoirs », c'est-à-dire « les plus hauts magistrats » ; et au singulier *o hominum rerumque aeterna potestas*, Vg., Ae. 10, 18 ; cf. ital. masc. *potestās*, *potestā*, M. L. 6697. *Potestās* ne peut s'expliquer directement ; peut-être est-on parti du rapport *magis*, *maiestās*. Le nom d'agent *potiōr* n'apparaît que dans Valère Maxime ; **potiōtū* n'existe pas. Dérivé tardif : *potestātūs* (Tert.).

Une forme -pos de **pot-s* (athématique, sans i) figure comme second terme de composé dans :

compos (abl. *compte*, cf. Thes. III 2136, 26 ; gén. pl. *compotūm* ; doublet *compos* attribué aux *antiqui* par Priscien, GLK II 26, 18, v. plus bas) : en possession de, maître de ; et aussi, au sens passif, « possédé » (quelques exemples à l'époque impériale) ; *compotiō* « rendre maître de » (archaïque).

impos : usité seulement dans les expressions *impos suī*, *impos animi* « qui n'est pas maître de » (rare et archaïque ; remplacé par *impotēns*). Sur *compos*, *impos* Varron a reconstruit théoriquement un simple *pos*, *potis* non attesté ; cf. L. L. 5, 4 : *recto casu quom dicimus « inpos », obscurius fit, si dicas « pos[i] » quam « impos » : uidetur enim « pos » significare potius « pontem » quam « potēntem »*.

Enfin, une forme -pes, de **pet-s*, figure peut-être dans : *hospes* (gén. pl. *hospiūtūm*), *sospes* (*seispes*), *compos* ; v. plus haut *compos*, et *hospes*.

Potis est seulement attesté comme prédicatif en latin, tandis qu'il est substantif dans *hospes* et l'un et l'autre dans *sospes*. Les correspondants des autres langues sont substantifs.

A l'état isolé, l'indo-européen avait, pour désigner le chef d'un groupe de toute dimension — famille, clan, tribu — un thème **poti-* qui, notamment, sert pour le « chef de famille » : skr. *pātih*, av. *paitiś* « maître, époux », gr. πάτερ, spécialisé au sens de « époux », lit. *pātēs* (gén. *pātēs*) « époux » et « lui-même » (littéralement « le maître » ; cf., inversement, le sens de *ip̄simus*, *ip̄simus* en latin familier), got. *-faps* « maître » (*brāt-*

faps « Brātīgam »). En latin, *potis* n'a pas gardé ce sens parce que l'idée de « maître de maison » est exprimée par un dérivé : *dominus*. Au second terme d'un composé, la forme est **poti-* : gr. δεσπότ-ā (littéralement « maître de maison ») est un dérivé secondaire de δεσπότ-, qui avait un doublet δεσποδ-, conservé dans le verbe δεσποτῶ « je suis maître » ; lit. vēs-pats, littéralement « chef de clan », est aussi un ancien thème en -, comme lat. *com-pos*, etc.

Le mot **poti-* n'a pas servi à désigner le « maître » isolément en latin non plus qu'en celtique ou en germanique — l'emploi qui s'est développé est l'emploi prédictif, du type *potis sum*, d'où *possum*, qui rend compte aussi de l'usage de *potiō*, *potius* et *potissimus*. — Par là même, le latin n'a pas conservé le type féminin qui apparaît dans skr. *pātīni* « maîtresse », gr. πότνια et δεσποτῶν.

Le présent skr. *pātīyate* « il est maître de » = av. *pātīyate* n'est accompagné d'aucun autre thème verbal ; c'est donc un déminutif, mais du thème indo-européen **pot-* conservé au second terme des composés, non du thème élargi **poti-*. Le lat. *potiūr*, avec i, y répond exactement ; *potiūr* peut se rattacher à *poti-*, quoique ce ne soit pas nécessaire. La construction de *potiūr* avec l'accusatif et l'ablatif qu'on trouve en latin (accusatif chez Plt., Asin. 344) a ses correspondants en sanskrit, où *pātīyate* peut être accompagné de l'instrumental et de l'accusatif.

A en juger par osq. *pūtiād* « possit », lat. *potēns* et *potiūs* sont des formes d'un déminutif en -ē de **pot-*. Ce déminutif, qui est un verbe d'état existant à côté du verbe d'action *potiō*, n'est représenté en latin qu'au participe présent et au perfectum, ce qui va bien pour le sens. Il n'y en a pas trace hors de l'italique.

Su tout le groupe en indo-européen, v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 259 sqq.

pot(t)us, -i m. : vase à boire (Ven. Fort.). Mot de très basse latinité, sans doute étranger, passé en roman, M. L. 6705 et B. W. sous *pot*, et de là en angl. *pot*, en alb. *poc*, etc. V. Du Cange, s. u.

1^o **pōtūs**, -a, -um : adjectif de sens actif et passif (cf. *abēsus*) : *bu* » et « qui a bu » ; cf. Varr. ap. Gell. 2, 25, 7, et *cenatus sum* et *pransus sum* et « *potus sum dicamus*. Sert de participe à *bibō* ; de même *adpōtūs* (Pl., Amp. 282).

2^o **pōtō**, -ās, -āui, **pōtātūm**, -āre : boire (transitif et absolu) et « abreuver ». Ancien, usuel, classique ; d'où *pōtātor* ; *pōtātōrūs* ; *pōtātūs*, -ās ; *pōtābīs* ; *pōtāculūm*, *pōtātūm* (tardifs) ; *pōtātā* (Gloss., comme *bibātā*) ; *Pōtua* (Arn. 3, 115) ; *pōtūō*, -ās (Plt.) « boire souvent, beaucoup » ; *compōtō* ; *ēpōtō* (attesté surtout au participe *ēpōtōs* ; les formes personnelles n'apparaissent qu'à partir de Martial) ; *perpōtō* : boire sans discontinuer, passer son temps à boire.

pōtō : buveur ; *pōtīz* ; *pōtōriūs* : à boire ; *pōtōriūm* : vase à boire, cf. gr. πότηριον ; *pōtēntūs* (cf. *esculentūs*) ; *pōtūs*, -ās m. « fait de boire, le boire » ; *pōtōi* : boisson (cf. gr. πότης) ; et spécialement « boisson magique », « poison » et « potion », cf. M. L. 6699 ; *pōtōnō*, -ās : donner à boire (Garg. Mart.) ; *pōtōnātōrūs* (Chir.) ; *Pōtīna* (cf. Varr. ap. Non. 108, 15) ; *pōtīlīs* : buvable (Varr., Cael. Aurel.) ; *repōtīa*, -ōrum n. pl. ; *repōtālīs*.

pōculūm (arch. *pōcolom*, *pocolo*), -ī n. : de **pō-īlc-m* « vase à boire », M. L. 6623. a. *pōcīllūm* ; *pōcīllātōr* : échanson (Apul.) ; *pōcūlēntūs* (d'après *uinolēntus*) ; *pōcūlāris* (tardif) ; *dēpōcūlō* (Lucil.).

Les formes *pōtīsso* (Sacerd.), *thermopōtō*, *pōtēriūm* (Plt., Tri. 1014-1017) sont empruntées au gr. : πότīς, πότēμ, πότēμον.

Malgré la fréquence de l'emploi en latin, *pōtō* n'est pas représenté dans les langues romanes, où seul *pōtō* a survécu partiellement, du reste avec un sens spécial (cf. fr. *poison*). C'est *bibere* et ses dérivés qui sont demeurés. Mais l'irlandais a *pōtā*, *pōtārā* « pōtō, pōtōr ».

La racine signifiant « boire » offre une alternance singulière, avec ses deux formes : **pō-*, d'une part ; **pī-*, de l'autre. Le grec a les deux à l'aoriste : πῶ à l'impératif en lesbien (et, d'après πῶ πῶθε) et πῶ en attique. Le présent **pībe/o-* attesté par skr. *pībātī* « il boit » et irl. *ibīm* « je bois » est représenté par lat. *bībō* (v. ce mot). La forme **pō-* a été, d'ailleurs, généralisée en latin. Et l'on a *pōtūs*, *pōtōr* et *pōculūm* ; le nom d'instrument a un correspondant dans skr. *pātāram* « vase à boire » et le nom d'agent dans skr. *pātī* « buveur ». L'aoriste, représenté en védique par *pātāp* « il a bu » et en grec par πέπον (fait sur 3^e p. plur. πέπον, participe πέπων), et le parfait, représenté par véd. *pāpāu* et par gr. πέπων, ne sont pas conservés en latin, où un perfectum a été fait sur *bībō*. Le baltique a, comme le latin, généralisé **pō-* : lit. *pūtā* « banquet », v. pr. *poūt* « boire ». Le slave a, au contraire, généralisé **pī-* : *pūtī* « boire », etc. Le hitt. a, avec un élargissement en -s-, *pās-* « avaler ». La forme radicale **pō-*, indiquée par gr. πέποτα, etc., et par πέρος « boisson », a peut-être son pendant dans le futur à redoublement fal. *pīpāfō* « je boirai ». — Pour le sens, il est à remarquer que la racine **pō-*, **pī-* est d'aspect « déterminé » : la forme radicale fournit un aoriste au védique et au grec ; la racine **ed-* « manger » fournit, au contraire, un présent, mais pas d'aoriste : « manger » indique naturellement un procès qui se développe sans terme défini.

prae (ancien *prai* ; cf. *praefectos* « praefectus », CIL I² 398 ; *prae* s'abrége devant voyelle, cf. *prēstīs*, Vg., Ae. 7, 524, où se contracte devant un e : *prēndō* de *prae(h)endō* : en avant, devant (s'emploie de l'espace et du temps comme adverbe, préverbale et préposition accompagnée de l'ablatif) ; cf. Plt., Amp. 543, *abi prae*, *Sosia* : *iam ego sequear* (d'où *praeire*) ; préverbale (seul emploi dans lequel se soit conservé le sens temporel) dans *praeceps*, *praecipīo*, *praeclīo*, *praeānūs*, *praeclārūs*, *praeclēlō*, etc. De là *praeūmīum*, *praeūmīō* (Gloss.). Du sens de « en avant de, devant », on est passé à celui de « vis-à-vis de » ; et *prae* a pu arriver ainsi à signifier « en comparaison de » (même évolution que dans *prō*) : *uideant omnes prae illo parui futuros*, Nép., Eum. 10, 4 ; de là les conjonctions de comparaison appartenant à la langue familière : *prae ut*, *prae quam* (cf. *prō ut*, *prō quam*), ce dernier correspondant pour la forme (non pour le sens) à ombr. *prepa* « priusquam », *prae quod*.

Prae, marquant l'antériorité, a pu également servir à marquer la cause (cf. *prō*) ; de là le sens de « à cause de » : *Vlīzi cor frīxit prae pauore*, Liv. Andr., Od. 16 (v. B. Kranz, *De particularum « pro » et « prae » in prisca lat. ui et usu*, Breslau, 1907) ; à l'époque impé-

riale, généralement dans des phrases négatives, pour marquer un empêchement : *nec loqui prae maerore potuit*, Cic., Planc. 41, 99. *Prae* est conservé en roumain avec le sens de « très »; cf. M. L. 6707.

Dérivés : *praeter* (cf. *inter et in*; *proper* et *prope*; *subter* et *sub*) : en avant de; d'où « au delà de »; et par suite « en plus de », d'où « sans compter, outre, excepté » et même « sans » (tardif). Préverb, adverbe et préposition : préverb dans *praeterēō*, *praetermittō*; adverbe dans, par exemple, Cic., Q. fr. 1, 1, 5, § 16, *etiam in Graecis ipsis cauendae sunt quaedam familiaritatis, praeter hominum perpaurorum*; préposition avec l'accusatif, e. g. Plt., Amp. 772, *illud praeter alia mira miror maxime*. De là *praeter...* *quam*, dont les deux éléments sont encore séparés dans Plaute et, par affectation d'archaïsme, dans Cic., Leg. 3, 19, 45, « outre que », et simplement « outre », qui remplace *praeter* dans son emploi adverbial, *praeter* se confinant de plus en plus dans l'emploi prépositionnel : *praeter...* *si*; *praeter...* *quod*. Ancien, usuel, non roman.

praeterēā : en outre, en allant plus loin, désormais; confondu avec *praesertim* à basse époque; *praeterhāc*.

praeter proper : expression asyndétique archaïque signifiant « de loin comme de près »; puis « tant bien que mal ».

Préposition du groupe de *prā*, mais sans correspondant propre sûr hors de l'italique, osq. *prai* (sens temporel *prai Mameritias* « ante Mārtiās fēriās »), ombr. *pre*, *pre*, avec l'ablatif comme en latin, et avec le même sens; usité également dans ces deux langues comme préverb : osq. *praefucus* « *praefectus* », ombr. *prehabia* « *praebat* ». Rien n'indique que irl. *ar* (*air*), gaul. *are* (Are-morici « qui sont près de la mer ») aient eu une diphthongue finale. Dans v. pruss. *prei*, lit. *prē*, v. sl. *pri* « auprès », il y a la diphthongue en *e* qui caractérise le datif, à en juger par le vieux prussien, par lit. *prei-kālas* « *enclume* » et aussi par le slave; le sens n'est pas exactement le même; v., du reste, lat. *pri*. Le gr. *πάρα* n'a pas d'autonomie : ce n'est en grec qu'une forme alternant avec *πάρα*. V. h. a. *juri* « devant » est en tout cas bien différent de *lat. prae*.

praebenda, -ae f. : secours accordé par l'État à un particulier. Mot de basse époque (Eugraph., Cassiod.). Demeuré dans les langues romanes avec un doublet **probenda* sous l'influence de *prouentus*; cf. M. L. 6708; B. W. sous *provēnde*; et germanique : v. h. a. *pfruonta*. De *praebēō*.

praebēō : v. *habeō*.

praebia, -ōrum n. pl. : amulettes qui écartent le danger des enfants (de **praihībia*, cf. *prohibēō*). L'étymologie de Varro, L. I. 7, 107, le rapproche bien de *praebēō*, mais en dominant au verbe le sens de « fournir » qui ne convient pas : *praebia a praebendo ut sit tutus, quod si(n)t remedia in collo pueris*; l'étymologie de Verrius est meilleure : *praebia rursus Verrius uocari ait ex remedia... quod mala prohibeant*, Fest. 276, 7. Non attesté en dehors de ces textes et des gloses.

praecellēō : v. *celsus*.

praeceps : v. *caput*. M. L. 6709 a.

praecia : 1^o v. *praecō*; 2^o v. *precius*.

praecidāneus : v. *caedō*.

praecipiō, *praecipuu*s : v. *capiō*.

praecō, -ōnis m. : crieur public, héraut. Ancien (Plt.), usuel. Irl. *preachoine*.

Dérivés : *praecōnius* : de crieur; *praecōniūm* : charge de crieur public; d'où « publication, appel »; et spécialement « éloge (public) », *praecōdiacū alicuius rei et laus antecedens*. Ce sens de « éloge » est venu sans doute de l'habitude qu'avaient les *praecōnes* de faire l'éloge au théâtre des pièces qu'ils annonçaient; cf. la glose *praecōniūm laus antecedens theātrum*, CGL V 474, 52; *praecōnor*, -ōris et *praecōnō* (= *χρόσω*), M. L. 6711; *praecōniālis*, *praecōn(i)ātō*, *praecōnizō* (tardif). A *praecō* on rattache quelquefois une forme *praecōra* signalée par Festus; cf. P. F. 250, 15: *p. dicebant qui a flaminib⁹ praemittēbantur, ut denuntiarent opificib⁹ manus abstinerent ab opere, ne, si uidisset sacerdos facientem opus, sacra polluerentur*. Mais le mot n'est sans doute qu'une forme abrégée de *praeclāmitātōrēs* ou *praeclātātōrēs*; cf. Fest. 292, 3 et P. F. 293, 1.

praecō représente peut-être **prai-dicō-* (on s'autorise de Plt., Sti. 194 sqq.; mais l'amusement de *i* après *d* serait surprenant) ou **prai-wokō-*: la racine **wokw-* de *uocāre* rend bien compte du sens, technique et juridique.

praecoqui (-guis), *praecox* : v. *coquō*. M. L. 6712; André, *Lex.*, *praecoxum*.

praecordia : v. *cor*.

praeda, -ae f. (ancien *praida*, CIL I² 49; pluriel rare, cf. toutefois Cic., Agr. 2, 23, 61; Juv. 11, 101) : ensemble des choses prises à l'ennemi, butin; puis « proie » : *praeda canum lepus est*, Mart. 1, 22, 5; et aussi « gain, profit ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6714. Celtique : irl. *praed*, *preid*; britt. *praidd*; germ. *pride*.

Dénominatif : *praedor*, -ōris (et *praēdō*); *praedō*, -ōnis : pillard, brigand, pirate; *praedōnius*; *praedōnūs* (Cat.); *praedātor*, -ōis, M. L. 6715-6717; *praedātrīx*; *praedātōris*; *praedātīcūs*; et à basse époque *depraedō*, *depraedātō* (Lact., Ital.).

Le rapprochement de *praemium* favorise l'étymologie **prai-heda*; cf. *praē-hendō*. Pour la forme, cf. *prae-* *de* **prai-habēō*.

praeditus, -a, -um : 1^o muni de, doué de (glosé *χειρογνήνως, ornatus, instructus*); 2^o à l'époque impériale (Marc Aur., Front., Apul.) « préposé à, qui préside à » (= *praepositus*, *praefectus*; glosé *προστάτης*). Ce second sens s'est sans doute développé par suite de la confusion des deux racines **dō-/dā-* et **dhā-/dhā-* en composition. V. *dā*.

praedium : v. *pracs*.

praedopiūt : v. *optō*.

praefericulūm : v. *ferculūm*.

praefectus, *praefīcta* : v. *faciō*.

praefīciālī : v. *fascinūm*.

praefōcō : v. *faux*.

praegnās, -tis (et, par assimilation à un participe présent, souvent orthographié *praegnās* (-āns se confondant avec -ās dans la prononciation), cf. *incīens* et *adānā(n)s*; dans Fulgence, *praegnāx*, -ācis, d'après les adjectifs en -āz, parce que -āc et -ās avaient également fini par se confondre; d'où *praegnācītās*; cf. M. L., *Eiū*³, p. 170) adj. : enceinte, grosse (d'une femme); pleine (d'une femelle). S'est aussi dit des plantes et de toute espèce d'objet avec le sens de « rempli de ». Ancien (Plt.), classique; usuel. Les formes romaines remontent à un doublet **praegnās*; cf. M. L. 6720.

Dérivés : *praegnātō* (déjà dans Varr.) = *χύνως*; et, attestés seulement à basse époque, *praegnō*, -ās : être grosse; *praegnātūs*, -ās; *imprāegnō* : rendre grosse (tardif); cf. M. L. 4316; B. W. *imprēgnēr*; britt. *ymrain*?

Distinction fondée sur l'étymologie, réelle ou imaginaire, entre *grauida*, *praegnā(n)s* et *incīens* dans P. F. 87, 1 : *grauida* est *quae iam grauotur conceptu*; *praegnās uelut occupata in generando quod conceperit; incīens propinqua partui, quod incitatus sit fetus eius* (!).

On ne peut guère douter qu'il y ait ici *prae-* suivi d'une forme de la racine de (g) *nāscor*, (g) *nātūs*, *gignō*. Ce peut être la forme à degré zéro *gnā* de la racine suivie du suffixe -*t* qui figure au second terme de composés et dans des dérivés; cf. *comes*; *obses*, etc.

prahēndō (et *prēhēndō* usuel dans Plaute; *prēndō*, cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 211 et 151), -īs, -dī, -sum, -ere : prendre, saisir; comme *capiō*, gr. *λαβέσθω*; se dit aussi des opérations de l'esprit; de là le double sens, physique et moral, du verbe et de ses composés. Ancien, classique, usuel. Panroman, où il a remplacé *capiō* au sens de « prendre ». M. L. 6736; B. W. s. u. *Prahēndō* est composé de **prai*, *prae* + un simple **hēndō* qui n'est pas attesté isolément, mais dont la racine figure dans *praeda*, et peut-être dans *hēderā*.

Dérivés : *pre(h)esiō* (rare et technique) : droit de prendre quelqu'un (qu'on connaît certains magistrats); cf. Atei, Cap. ap. Gell. 13, 12, 4, *quoniam... tribuni plebis prensionem habent*; et Varr., ibid., *in magistratu habent alii uocationem, alii prensionem*. De là le sens concret de « prison » dans les langues romanes (cf. *mānsiō*), M. L. 6737; B. W. s. u.; **prēnsiblūs* supposé par *in-prēnsiblūs*, Gell. 11, 5, 4 (= *ἀκταληπτός*, employé par Cic., Acad. 2, 6, 18); *prēnsō*, -ās : s'efforcer de prendre (transitif et absolu); dans ce dernier sens, employé par Cic., Att. 1, 1, 1, comme synonyme énergique et familier de *petere* « être candidat »: *prēnsat unus P. Galba*; puis « prendre avec force, serrer, presser » (souvent synonyme de *pressāre*, avec lequel il tendait à se confondre dans la prononciation). Dérivés : *prēnsatiō*; *prēnsitō*, -ās (Sid.).

Composés : *apre(h)ēndō* : saisir (semble appartenir au langage familier; les écrivains soignés préfèrent *prehēndō* ou *comprehēndō*); se saisir de; en bas latin « saisir par l'esprit, comprendre, apprendre ». Bien représenté dans les langues romanes, où il a éliminé *discere*, M. L. 554; B. W. s. u.; *apprehēnsō*: 1^o action de saisir; connaissance, intelligence; 2^o *ἐπιληψία*, *καταληψία*; *apprehēnsibilis* (bas latin = *καταληπτός*) *apprehēnsō* (Grat.); *compre(h)ēndō* : 1^o se saisir de (aspect

déterminé); saisir (sens physique et moral); 2^o sens collectif « prendre ensemble ou dans l'ensemble, comprendre, embrasser », cf. ad Her. 3, 16, 29, [locos] *memoria comprehendere et amplecti*; Aug., Ciu. 12, 19, p. 524, *incomprehensibili comprehensions omnia incomprehensibilia comprehendit*. Cf. *χατα-* et *συλ-* *λαμβάνω*; *comprehēnsiō* = *σύλληψις*, etc. Panroman, M. L. 2106; *depre(h)ēndō* : saisir, prendre sur le fait ou à l'improvisé; surprendre; découvrir. Conservé en roumain, M. L. 2574; *depre(h)ēnsiō*; *deprēnsa*, -ās; **impre(h)ēndō*, cf. M. L. 4317; B. W. *emprise*; *reprehēndō* : prendre et ramener en arrière; reprendre, recouvrir. Au sens moral, « reprendre, blâmer », en parallèle avec *offendō* dans Cic., Clu. 36, 98, *cum in eodem genere, in quo ipsi offendissent, alios reprehēndissent*. M. L. 7227. De là *reprehēnsiō*, *reprehēnsibilis* (et *ir-*, tardif et savant = *ἀφεργτής*, *ἀφερτός*), *reprehēnsor*.

La forme de *prae-hēndō*, *pre-hēndō* fait des difficultés. Tandis que *prae-hēndō* s'explique bien — et le -*ai* se retrouve dans le *praēnderit* de Festus 166, 29 —, l'*e* de *prehēndō* est isolé, obscur (il est à noter que *prehēndō* peut être une graphie étymologique; la scansion est souvent dissyllabique comme dans *de(e)sse*). Le **hed-* qui est dans *præda* rappelle v. isl. *geta* « atteindre », got. *bi-gitan* « trouver », v. angl. *forgietan* « vergessen », etc. Le **hēnd-* de *pre-hēndō* concorde, au contraire, avec la racine grecque de *χείσομαι* (de **χενδ-σμαι*), *χέχωντα*, *χαδόν* (d'où *χαδάνω*, avec nasale secondaire), alb. *gēndēm* « je suis trouvé ». Sur le groupe, peu clair, de *ir. gatāim* « je ve, j'enlève », v. H. Pedersen, *V. G. d. k. Spr.*, II, p. 356, avec le renvoi à gall. *gennī* « être compris dans, occuper un espace », ibid., I, p. 39. On est amené à opérer à la fois avec **ghed-* et **ghend-*.

praeiūdīcūm : v. *iūs*.

praemium, -ī n. : part de butin prise à l'ennemi et prélevée pour être offerte à la divinité qui a donné la victoire, ou au général vainqueur. De **prai-emiōm*, **prae-emiūm*, cf. le groupe de *emō* au sens de « prendre ». Joint à *praeda* par Vg., Ae. 11, 78 sqq. : *multaque praeterea Laurentis praemia pugnāe | aggerat, et longo praedam iubet ordine duci*; d'où, dans la langue commune, « profit, récompense légitime », au point qu'Ennius, ap. Cic., de Or. 3, 36, 102, arrive à l'opposer à *praeda*: *nam sapiens uirtuti honorem praemium, haud praedam petit*. La paronymie de *praemium* et de *prētūm* a dû influer sur le développement du sens de *praemium*, qui à l'origine n'est qu'un synonyme de *praeda*; cf. T.-L. 45, 37, 5, *praemium* (opposé à *poena*) *ita et prētūm recte facti triumphum habet L. Paullus pro egregie bello gesto*. Ancien, usuel, classique. Les formes romaines sont savantes. M. L. 6721.

Dérivés : *praemior*, -āris (rare); *praemītōr*, -trīx; *praemīsōs*, employé par Caton au sens de *pecūniōs*; *praemīlīs* (Aug.).

præpes, -etis adj. : « qui vole en avant », épithète de l'oiseau: *p. auis*. Terme de la langue augurale (cf. Fest. 224, 6; Serv. in Ae. 6, 15; Gell. 7, 6, 3, etc.), qui s'oppose à *intra*; cf. P. Nigidius Figulus, *Augurii priuati lib. I*, dans Funaioli, Gramm., frg. 38, p. 175, *discrepat dextra sinistrae, præpes inforae*, où Aulu-Gelle note « ex quo est coniectare præpetes appellatae quae

altius sublimiusque uolitent » ; de là l'emploi de *praepes* chez Ennius au sens de *altus*, dans le récit de la prise des auspices par Rémus et Romulus, A. 94, *praepetibus sese pulvrisque locis dant*, à côté de A. 91, *praepes/laeva uolauit uis*. Dans la langue commune, l'adjectif a le sens de « qui se porte en avant » : *praepete ferro*, Ann. A. 407 (cf. *impetus, impete*). Dans la langue poétique, l'adjectif substantivé est devenu synonyme de *uis* ; cf. *āles*. Issu de **prai-pet-s* (gén. pl. *praepetum*) de la racine **pet-*.

V. *petō*.

praepūtium, -i n. : prépuce (depuis Varro) ; *praepūtiātus, -tiō* et *impraepūtiātus* (Tert.). Sans doute mot composé dont le second élément est obscur. Le rapprochement de *salapūtium* n'éclaire rien. Cf. peut-être **pūtūs* sous *pūtūs*.

De *praepūtium* il semble qu'aït été extrait un simple **pūtūm* que supposent quelques formes romaines ; cf. M. L. 6881.

prae-, -dis m. (de **prai-uas* > **prae-(u)es* ; on lit *praeuides*, CIL I² 585, 46) : caution, donnant garantie à l'État créancier en faveur d'un débiteur qui a fait marché avec l'État (*manceps*, cf. Varr., L. L. 5, 40). Différent de *uas* et *spōnsor*, qui désignent des cautions s'appliquant à des obligations entre particuliers. Terme technique de droit. Cf. gr. *πρόεγγυος* (*πρόγυνος* tables d'Héraclée), calqué sur *prae* au moment où ce terme était encore **praiuas*.

Dérivés et composés : *praedium* (usité surtout au pluriel *praedia*) : proprement « garanties en immeubles demandées par l'État créancier aux *praedēs* », ceux-ci devant être *locuplētēs* « possesseurs de terres » ; cf. Asc., in Cic., Verr. II 1, 45, 115 : *praedes dicuntur satisdatores locupletes pro re, de qua apud iudicem lis est, ne interea qui tenet, diffidens causae, possessionem deteriore faciat, tecta dissipet, excidat arbores, et culta deserat* ; par suite « biens-fonds » ; *praediolum* ; *praediātor* (Cic.), -ōrius, -ūra ; *praediātus* « muni de biens » (Apul., d'après *dōtātus*?) ; *compraedēs* : *eiudem rei populo sponsores*, P. F. 35, 8.

V. *uas*.

praeſēns, -ſentis adj. : présent (dans l'espace, opposé à *absens* ou, dans le temps, à *praeteritus, futūrus*) = gr. *παρόν*. Ancien, usuel, classique (v. sous *ab*). Il est à noter que *praeſēns* est sémantiquement différent de *praesum*, qui signifie seulement « être à la tête de » ; le sens de « qui préside » (Auson., ep. 21, 1) est artificiel. Ceci s'explique par le fait que, le participe n'existant pas près du simple *sum*, la forme *praeſēns* n'est pas liée à *praesum*.

Dérivés : *praeſēntia* (d'où britt. *presen*, mot savant) ; *praeſentāriūs* (archaïque) et, à l'époque impériale, *praeſentāliſ* ; *praeſentāneus* : présent, instantané, comptant (argent) ; substantif *praeſentāneum* (sc. *re-ſedium*) : remède instantané ; *praeſentō, -as* : présenter ; *praeſentātō* et *repraeſentātō* (classiques) ; *praeſentātō* ; *repraeſentātō* ; et le composé qui figure dans Cicéron et César avec le sens de « exécuter immédiatement, payer comptant » (aspect déterminé) est antérieur au simple. Cf. aussi *dpraeſentātō* et *impraeſentātō* « instantanément », locutions archaïques

et populaires (Pétr., Caton), de *dē-*, *in-praeſentia* *rum*? Cf. *in rē praeſentia*.

praeſaepēs, praeſēpe : v. *saepēs*. M. L. 6724.

praeſēpium, -i n. : sorte de chardon, trad. de *ἀπαλλήλη*, Diosc. 3, 97, qui servait à faire des fuseaux.

praeſertim adv. : particulièrement, spécialement, surtout : *p. quod, cum* ; *p. si*. De *prae* + *serim* qui s'apparente à *serō, -is, serui, sertum*. Pour le sens, cf. *praeſcipū*. Classique, fréquent dans Cicéron, mais rare dans la prose impériale ; ne semble plus usité après Quintilien.

praeſes, praeſideō : v. *ſedeō*.

praeſideō : v. *ſidus*.

praeſtes : v. *ſtō*.

praeſtigiae : v. *ſtrīngō*.

praeſtīnō : v. *ſtanō* sous *ſtō*.

praeſtō : adverbe, joint surtout à *esse, adesse* « sous la main, à portée », d'où « au service » : *esse praeſtō alii*. Ancien, classique ; rare à l'époque impériale. M. L. 6726. Bret. arm. *preſt?*

Un adjectif *praeſtus* qu'on lit dans des inscriptions de basse époque paraît reformé sur *praeſtō*. A *praeſtō* (cf. le type *ſēdulō*) il faut rattacher sans doute :

praeſtō, -as, -auī (et *praeſtīnō*, par confusion avec *praeſtō de ſtō*) ; *-ātūm, -ārē* : mettre à la disposition de (avec l'accusatif de l'objet et le datif de la personne intéressée : *praeſtāre aliquid alicui*) ; et, par suite, « fournir, prêter » (ancien, usuel ; fréquent à basse époque comme substitut expressif de *dare*, *praeſtē* (*praeſtāre operam*), et par suite panroman, sauf roumain, dans ce sens), M. L. 6725 ; souvent employé pronominalement : *praeſtāre ſē*.

Les Latins établissaient un rapport, réel ou imaginaire, entre *prae* et *praeſtō*, cf. Varr., L. L. 5, 40, *prae-dia dicta, item ut praedes, a praeſtando, quod ea pignore data publice mancipis fidem praeſtant*, qui a eu pour conséquence le sens de « garantir » que présente fréquemment *praeſtō*. C'est à ce sens que se rattachent les dérivés d'époque impériale *praeſtātor*, *praeſtātīo*.

Il a été proposé de l'adverbe des explications diverses dont aucune ne s'impose : **prac-ſitō* (v. *po-ſitūs*), *prae-ſtō* (de la racine de *ſtāre*) ; **prae-ua-d* (cf. *prae*), **prae-hestod* (cf. skr. *hastah* « main »), ingénieuse explication due à J. Wackernagel et proposée par lui à la *Versammlung des schweizerischen Philologenverbands* en 1919, mais qui se heurte au fait que le mot sanskrit n'a de correspondant nulle part.

praeſtō, -ſtās, -ſtītī : v. *ſtō*.

praeſtōlōr (δ dans Plt., Epid. 221), *-āris, -ātūs sum, -ārī* (et *praeſtōlō*, archaïque ; cf. Non. 475, 31) : attendre, guetter ; *-ri dicitur qui ante stando, ibi, quo uenitur excipere uult, moratur*, P. F. 250, 3 ; cf. Don. Eun. 975, *praeſtōlōr est praeſto esse et appetere*.

Rare, surtout archaïque, repris à basse époque (Vulg. qui a aussi *praeſtōlātīo*). Sans doute mot de la langue parlée. Dérivé de **praeſtō-lo-s?*

praeſul, -liſ c. : celui qui saute en avant (cf. *ſaliō*),

épithète du prêtre principal des Saliens qui dausait en tête de la procession annuelle, Cic., Diu. 1, 26, 55. De deux sens dérivés : 1^o danseur (cf. *praeſtōlō* et *praeſtōlōr*) ; 2^o président, directeur, chef (époque impériale) ; d'où *praeſulōr, -āris*, *praeſulātūs, -ītūs* (= *προεπίστολος*, latin ecclésiastique) ; d'après *cōſul*, *consulātūs*.

praeſter : v. *prae*.

praeſtexō, -textā : v. *texō*.

praeſtor, -ōris m. : préteur, titre donné à un magistrat romain dont les fonctions n'ont pas toujours été les mêmes. Les anciens font dériver ce nom, en raison du commandement militaire exercé au début par le préteur, de **prae-itor* « celui qui marche en tête », comme skr. *pura-ētār* (cf. *praeſul*) ; v. Cic., Leg. 3, 3, 8. Mais il est possible que *praeſtor* soit (comme *magister?*) une dénomination par étymologie populaire des un termes étrusque : *purō*, *purōne* que l'on a rapproché de gr. *πράτης* ; cf. Fr. Leifer, *St. z. antik. Aemterwesen*, I, 83, 4 et 93 sqq.!

Dérivés : *praeſtōrius* (d'où *praeſtōrium* n.), *-riānūs, -riūs* ; *praeſtūra* (cf. *cēnūra*) ; *prōpraeſtor*.

prandeō, -ēs, -dī (et *prandidī*, blâmé par Diom., GLK I 367, 17 : *errant qui dicunt prandidi*) ; *prānsum, -ērē* : déjeuner. Ancien (Plt.), usuel, classique. M. L. 6728.

Formes nominales et dérivés : *prandīum, -ī n.* : déjeuner (du matin, dit aussi *ientāculūm*, cf. *ientūnūs*, et du midi, cf. P. F. 249, 12 et 296, 20 ; les noms désignant les repas ont été fréquemment intervertis). Ancien, usuel. M. L. 6730. Irl. *prōind*, britt. *prain*. De là *prandīolum* (Not. Tir.), *prandīculūm* (Fest.), *-lātūs, prandīlātūs* (Schol. Hor.), M. L. 6729 ; *prān-sus* : qui a déjeuné ; *deprān-sus* (Naev., Corn. 20, comme *dēſēs?*) ; *imprān-sus* : qui est à jeun ; *prān-sor* (rare, archaïque) ; *prān-sōrius* ; *prān-siōtō, -ās*.

Comme *prandīum* désigne un repas pris dans la première partie de la journée, on a été tenté d'y chercher un premier terme *pran-* (ou *pram-*) du groupe de *prior*, *pri*, etc. — et il ne manque pas, hors du latin, de formes à -m comme lit. *pīmas* « premier » — et, au second terme, une forme à vocalisme zéro de la racine de *edō* (cf. gr. *ἐπι-στ-ον*). Tout ceci hypothétique.

prasinus, -a, -um : vert de poireau. Emprunt au gr. *πράσινος*.

Dérivés : *prasinātūs* (Pétr.) ; *prasinīānūs* : partisan des verts (dans les courses du cirque). M. L. 6730 a.

prātūm, -ī n. (prātūs m., Gromat.) : pré, prairie. Ancien (Cat., Plt.) ; panroman. M. L. 6732. Celtique : corn. *praz*, arm. *prad* (de *prātūm*) ; emprunt tardif.

Dérivés : *prātūlōm* ; *prātālīs* ; *prātēnīs* ; *prētēnīs, -tentis* (Apul., Met. 8, 18).

On rapproche irl. *rātīh* « reſhpart de terre » (cf. gaul. acc. *rātīn* et *Argentorātūm?*). Mais ni le sens ni la forme ne concordent.

prātūra, -ae f. : vente (Arc. Dig. 50, 4, 18). De *prātōs*.

prāuus (prāuōs), -a, -um : tors, de travers (opposé à *réctūs*). Se dit des parties du corps (jambes, bras,

bouche, etc.) ; et s'emploie aussi au sens moral : perverti, dépravé, mauvais. Ancien, usuel, classique. B. W. brave?

Dérivés et composés : *prāuītās* ; *prāuō* : στρεθόλη (Gloss.), dont la langue classique ne connaît que le composé *déprāuō*, *-ās* (opposé à *corrīgō*, Varr., L. L. 9, 11) ; *déprāuītō* ; *imprāuō* (tardif) ; *prāuēſco*, donné comme transitif dans les gloses et traduit par στρεθέρω, ἀφανίζω, στρέπονται ; *prāuī-cors* ou *-cordiūs*, *-loquīm* (langue de l'Église).

Étymologie peu claire. On est tenté de rapprocher le sens de *per-* dans *pereō*, *perperus*, etc., qui est ancien (v. *per*). Le suffixe serait le même que dans *priūs* et surtout que dans *cūrus*, *toruus*. Mais, tandis que sl. *prāuō* « droit » s'oppose à *krīvū* « oblique », lat. *prāuus* marche pour le sens avec *perperus*. Le difficile est d'expliquer *prā-* ; par skr. *prāvāh* et lit. *pīmas* « premier », on sait qu'il y a des formes dissyllabiques : **per-**, **pr-* ; le *prā-* de *prāuus* s'expliquerait donc : mais ceci oblige à poser pour le latin un type dont les correspondants sont lointains de toute manière.

prēcius, -a, -um (praeſcia, pretia) : -a *ūtīs*, nom d'une sorte de vigne et de raisin (Vg., G. 2, 95 ; Plin. 14, 29). Synonyme de *praeſcoquus* d'après Servius. Cf. *Praeciānum* (*pirum*), Cloat. ap. Macr. 3. 19, 6.

precoſ : v. **prex*.

prēlūm, -ī n. (prēlūs, Gloss.) : levier et poutre du pressoir ; puis le « pressoir » tout entier (*torcular*). De **preſ-lom* ou **preſ-slo-m*, cf. *preſſi* de *premō*. Ancien (Cat.), technique.

premō, -is, preſſi, pressum, premere : presser (sens physique et moral), serrez et « serrer de près, enfoncer, planter ; accabler », etc. Le sens général « exercer une pression sur » s'est nuancé de diverses manières suivant le mot auquel il était joint. Usité de tout temps. M. L. 6738 et 6745, *pressus*, cf. germ. *fressa* (et *persa de pressa* ; 6739?), **premitus* ; 6743, **pressia*. — *Pressus* à la sens de « contenu, retenu », d'où, dans la langue de la rhétorique, « concis » (opposé à *inſlatus*) et « précis, exact » ; l'adverbe *pressē* est arrivé à prendre le sens de « de près, près » qu'il a dans les langues romanes (comme gr. *ἐπι-την* en face de *ἐπιχω*), cf. M. L. 6742, et qu'on aperçoit déjà dans des expressions comme *uitēs pressius radere*, Pall. 12, 9 ; *pressius colla radere*, Vég., Vet. 1, 56. Cf. encore M. L. 196, *ad pressum, dō prōvenient it, appreſſo, fr. après* (v. B. W. s. u.) ; cf. aussi **appreſſicō*, M. L. 554 a. A *premō* correspond l'intensif *preſſō*, *-ās* (souvent confondu avec *prēnōs*), évité par la langue classique, mais qui est dans Plaute et dans les poètes du siècle d'Auguste (cf. Ov. M. 8, 538 ; Vg., B. 3, 99, p. *ubera palmis* ; Prop. 3, 15, 18) ; M. L. 6741, 6745.

Autres dérivés et composés : *pressim* adv. (Apul. ; cf. *pedeſſim*) ; *preſſō* (rare et technique ; Gés., Vitr.) : 1^o pression ; 2^o sens concret : *preſſo quod Græci ὑπομόλυτον appellant* ; *preſſor* « qui premit » (Charis. p. 219, 16 B) ; « qui rabat le gibier » (Isid., Or. 10, 282) ; *preſſōriūs*, d'où *preſſōriūm* : pressoir, presse à étoffes, qui a remplacé *prēlūm* dans les langues romanes, M. L. 6744 ; *preſſūra* « coma » et « oppreſſion » (époque impériale), d'où britt. *prysur*, *prysuro* ; *preſſulus*, *preſſule* (Apul.) ; *preſſus*, -ūm (classique, Cicéron) ; *preſſicīus* (Gloss. -m, *πτεραυον*,

CGL II 407, 43). Cf. aussi *Prema*, divinité nuptiale, citée par St Augustin et Tertullien, et *prélum*.

Composés : *apprimō*; *comprimō* et *compressō*; *compressus*, -ūs; *compressō* (bas latin; dans l'Itala = ἔκθλιτος); *déprimō* (demeuré en v. fr. *depriembre*, M. L. 2575); *exprimō* : faire sortir en pressant, exprimer; d'où « modeler », cf. Plt., Pseud. 56, *expressam in cera ex anulo suam imaginem* (= *effingere*), et par suite « représenter, exprimer, prononcer »; et aussi « faire sortir de force, arracher »; *pecunia ui expressa et coacta*, M. L. 3057; *imprimō*, *impressō* (= ἔντυπωτος, ἔντυπωσις), M. L. 4318; *opprimō*; *reprimō*; *supprimō* : enfouir en pressant, engloutir : s. *nāemū*; par suite « faire disparaître, supprimer »; et aussi « cacher au fond » (= *abscondō*, *cēlō*).

Cf. aussi M. L. 6743, **pressia*; 5739, **premitus*.

La comparaison du *premō* et de *pressi*, *pressus* montre que l'élément radical est ici *pr-*. Dans -em-, il y a une caractéristique du présent qui rappelle certaines formes du tokharien B; v. MSL 19, p. 160 sqq. L'élargissement -em- indique un procès qui dure; en latin, on a ainsi *dor-m-iō*, qui indique le fait d'être en état de sommeil; v. aussi lat. *tremō* et cf. peut-être la racine **gʷem-* (skr. *gam-*, got. *giman*) en face de **gʷʰā-* (skr. *gā-*, gr. *βᾶ-*). Le latin aurait conservé ici trace d'un type très archaïque.

Quant à *pressus*, *pressi*, il faut partir de **pr-et-* ou *pr-es-*, avec un élargissement en -i- ou en -s-. La racine serait celle de skr. *sphurati* « il heurte du pied », lat. *spernō*, etc.; mais les sens concordent mal; et les formes latines n'ont aucun correspondant précis. Ce qu'il y a de plus près pour le sens, c'est v. sl. *pere*, *pīrati* « fouler du pied, *πατεῖν* »; mais l'ensemble du groupe slave et balkique est assez loin; le sens de « frapper » y domine. Le sens de « presser, serrer » s'expliquerait par l'emploi du suffixe **-em-* à valeur durative.

presbyter, -i m. : emprunt fait par la langue de l'Église (depuis Tert.) au gr. πρεσβύτερος « prêtre », avec doublots populaires *pr(a)e'biter* (d'après *pruebeō?*), *prosbitēr*, **probītēr*, auxquels remontent certaines formes romaines. M. L. 6740; B. W. s. u. Celtique : irl. *grimītir*, *crimītir*, *prespītir*; britt. *pryfder*; germanique : v. angl. *preost*, all. *Priester*, alb. *prift*.

Dérivés : *presbytera*, -erālis, -erātūs, -ūs; -erūm.

pretium, -i n. : prix, somme d'argent et de monnaie versée contre une chose ou un service; cf. est *operae pretium* « on est payé de sa peine ». Comme τιμή, μερός, et peut-être à leur imitation, s'emploie quelquefois en poésie dans le sens de *poena*. Sur le rapport établi par les Latins entre *pretium* et *praemium*, v. ce dernier. Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panroman. M. L. 6746.

Dérivés et composés : *pretiōsū*; *pretiōsitas* (rare); *pretiō*, -ās (Cassiod.); et *appretiō* (= τιμάω dans la langue de l'Église), *appretiātū*; *dépretiō* (tardif); *dē-pretiātō*; *manupretiū* : prix de la main-d'œuvre, salaire.

Aucun rapprochement sûr. On a souvent comparé le groupe de l'adverbe lette *pretiō* « en face », v. sl. *protivā*, « contre », gr. προτί, etc. Mais le groupement de *pretium* avec *intepres* proposé par Bréal, MSL 3, p. 163 sqq.,

vaut mieux; ces mots se rattacherait à l'idée de « trumper » : cf. gr. πέρνημι, etc.

a) **prex*, **precis* f. (nominatif et génitif singulier non attestés en dehors des grammairiens et des glossateurs; on rencontre seulement le datif *preci*, l'accusatif *precem*, tous deux antéclassiques, et l'ablatif *prece*; le pluriel *precēs*, -um est plus fréquent) : demande; spécialement « prière(s) ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *precārius* : qu'on obtient seulement par prière (opposé à *debitūs*, *prō imperiō*); précaire, mal assuré; de là, en droit, *precārium* : *est quod precibus petenti utendum conceditur tamdiu quamdiu is qui concessū patitur... qui precario conce- diū sic dat, quasi tunc receptūs cum stbi libuerit precariū soluerit*, Dig. 43, 26, 1; adv. *precāri*; *precor*, -āris, -ārī : prier; Panroman, M. L. 6733, *precāre*, et 6734, **precāria*; 6735, **precācē*; et ses dérivés et composés : *precātiō*, *tiuncula*, -tiūs, *tor*, *toriūs*, -ūs; *precāmen* (tardif); *ap*, *com*, *dē*, *im*-*precār* et leurs dérivés. Britt. *deprecoit* = *dēprecātiō*.

b) *poscō*. Nom d'action, radical, de genre animé, féminin (cf. *lux*, *nex*, *ux*, etc.); ancien terme du vocabulaire juridique et religieux.

b) *procēs*, -i m. : celui qui demande en mariage, prétendant (archaïque et poétique). De là : *procō*, -ās (aussi archaïque), *procātiō* (Apul.) et *procār* (ancien, usuel, classique), *procācītā*, *procācia* (d'après *audācia*); cf. Fest. 290, 23, ... *procī dicuntur qui poscunt aliquam in matrimonium, Graece μητρηπες. Est enim procare poscere, ut cum dicuntur in iudice confolando : si alium procas, niue eum procas*, hoc est *poscī*; unde etiam mere- trices *procaces*.

Vocalisme o normal dans un nom d'agent, thème en -o/-e : cf. *toga* et *tegō*; *τρόχος* et *τρέχω*.

Un supin *procītūm*, qui doit venir de **prōcīa*, -īs (cf. Meillet, BSL 23 (70), 81 sqq.), est attesté dans *Livius Andronicus*; cf. P. F. 252, 3, *procītūm cum prima syl- laba corripitūr, significat petītūm*. *Liuīs* (Odyss. 7, cf. Ilom. 248) : *matrem <mean> procītūm plurimi uen- rūnt*. Un participe **procītūm* du même verbe est encore dans P. F. 252, 1, *procītūm testamentūm dicebatur uelut procatūm, prouocatūm, i. e. irūtūm ac ruptūm*. — *Procītūm*, *procītūs*, qui devaient servir d'abord de supin et de participe à *poscō*, ont été éliminés par des formes empruntées à *petō* : *petītūm*, *petītūs*.

V. *poscō*.

I. *prī* (*prior*, *prīmūs*) : en avant, d'avant (cf. P. F. 252, 25, *pri... antiqui pro pīe dixerunt*), adverbe de sens local et temporel, apparenté à *prō*, *per*, *pīe*; cf. aussi gr. hom. πρīv, crét. πρīv (une fois), qui a fourni de nombreux dérivés et composés.

Ce *prī* concorde avec l'pruss. *prei*, v. sl. *pri* (v. sous *prae*).

1^o *prīdem* (de **pri-dem* ou **prīs-dem*, cf. *prīscus*) adv. : depuis longtemps, autrefois.

2^o *prīdiē* adv. : la veille, le jour d'avant (ancien, classique). Cf. *postrīdiē*, *perēdiē*. Dérivé : *prīdiānūs*.

II. *prior*, *prīus*, comparatif issu de **prīgōs* : qui est en avant (dans le temps ou dans l'espace), précédent, premier (en parlant de deux). Avec idée de supériorité : supérieur (joint à *polior*). Subst. *priōrēs* m. pl., équi-

valent poétique de *maiōrēs*. Le neutre *prius* s'emploie avec le sens de « autrefois, auparavant » (cf. M. L. 6757); *prius quam*. A basse époque, *priōrūm* (*priōsūs*), opposé à *retōrūm*; *priōrātūs* : priorité, préférence (Tert.). De *prior* : irl. *priōr*.

Le latin n'a pas le dérivé de *prō* qui existe dans osq. *pruer par* « *priusquam* », skr. *pratār* « de bonne heure » (cf. gr. πρωτ) ou dans gr. πρότερος, av. *fratarō* « le premier (des deux) », skr. *pratārām* « de plus ». Il a généralisé le type en -ior dans l'opposition de deux, d'où les formes telles que *superior* et *exterior*. Ici, il a *prior*, en partant de *pr-* de *prō*, *pīe*, *pri*, etc. C'est une forme

III. *prīmūs* (le pélignien *prīs-mu* « *prīma* » indique l'ancienne forme **prīsmo-*) : qui est tout à fait en avant (*prīma puppis* « l'extrémité de la poupe »), le premier. Opposé à *postrīmūs*, comme *prior* à *posterior*. Sert d'adjectif ordinal à *ānūs*, comme en grec πρώτος à εἰς; v. M. Lejeune, BSL 29, p. 117 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6754. Celtique : irl. *prim*, britt. *prīf*.

Au lieu de la forme **s^omo*- du suffixe qui est dans *facillimus*, *pigerrimus*, *nouissimus*, il y aurait ici *-mo-* comme dans *summus*. Dans *prīs-pēl. pris-mu*, il y aurait la forme à degré zéro du suffixe des comparatifs comme dans *nou-is-simus*, mais devant **-mo-*, non devant **s^omo-*. Pour le détail de la formation, on ne peut faire que des hypothèses. Du reste, les formes signifiant « premier » par rapport à plus d'un terme de comparaison diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre.

Dérivés et composés de *prīmūs*:

prīmānūs : de la première légion. Terme technique de la langue militaire; *prīmāriūs* : du premier rang, de premier ordre, M. L. 6749, Panroman; *prīmās*, -ātīs : originaire des premières familles; puis « du premier rang » (tardif). Même suffixe que *nostrās*, *optimās*, etc. Irl. *prīmait*; *prīmatus*, -ūs (tardif).

Tardif : *prīmāriola* = *prīmīpara* (Soran., p. 77, 7).

prīmor (ou *prīmōrīs*, nominatif inusité), *lōrīs* : qui se trouve au premier rang ou à l'extrême, *prīmōrēs* dūtū; *prīmōrī labia*; *prīmōrīs*, -ūm : id.; *tiuālīs*; *prīmītāe* (poétique et classique) : prémiées; premiers fruits. M. L. 6751. Irl. *prīmīt*.

prīmōtīnūs (rare et tardif, d'après *sērōtīnūs*); *prīmūlīs* (Plt., Tēr.); *prīmūtūs* adv. (anté- et postclassique) : en premier lieu; d'où *prīmūtūs* = πρώτογονος (époque impériale), M. L. 6752; *prīmūtūa*, -ōrum n. pl. : droit d'aînesse; *prīmūtūātūs*, -ūm : id.; *tiuālīs*; *prīmītāe* (poétique et classique) : prémiées; premiers fruits. M. L. 6751. Irl. *prīmīt*.

prīmītūm (rare et tardif, d'après *sērōtīnūs*) : même sens; mais se dit de choses qui durent encore, e. g. *odīo prīstīno incēnsa mulier*, Cic., Clu. 7, 18. Classique (Cic., Cés.); mais rare à l'époque impériale, quoiqu'on le trouve en poésie chez Virgile et Ovide et en prose chez Suétone, Columelle, Aulu-Gelle et Gaius.

Pas de substantifs dérivés; le latin dit *antīquītās* ou *uetustās*. Adverbe : *prīstīnē* (tardif).

Ces deux adjectifs sont des dérivés d'une forme **prīs*, l'un avec le suffixe *-ko-* (cf. *cascus*), l'autre avec la formation en -īnūs de *diūtīnūs* (à côté de *diūtūnūs*), *crātīnūs*, etc. (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.* 5, § 172, IX, p. 222); à en juger par skr. *nū-t(a)nāh* « actuel », etc., *prīstīnūs* est d'un type ancien. Quant à *prīscus*, on n'en a pas plus que pour *prīstīnūs* un correspondant exact; mais il y a une forme parallèle : arm. *erēp* « ancien », d'où « prêtre » (d'après πρεσβύτερος), thème en -ū- supposant une diptongue en -i- (ei ou oi) suivie de *-sku-. Le cas de gr. πρεσβύτος est autre : c'est peut-être

un ancien composé ; cf. les mots sanskrits en *-gu-* « allant ». Mais il faut retenir les formes à *πρεισ-* : *thess. πρεισθεια, etc.* (v. Bechtel, *Griech. Dial.*, I, p. 149), et *πρεο-* : *ion-att. πρεοθειος*. Le *prīs-* de lat. *prīscus* peut reposer sur **preis-*.

Cf. *primus, prior*.

pristis : v. *pistrix*.

prīus, -a, -um : pris isolément, singulier, particulier ; qui appartient en propre ; cf. P. F. 252, 20, *prius priuasque antiqui dicebant pro singulis. Ob quam causam et priuata dicuntur quae uniuscuiusque sint; hinc et priuilegium et priuatus; dicimus tamen et priuatum cui quid est ademptum*. Rare et archaïque ; remplacé soit par *priuatus*, soit par *prōprietis* et, dans le sens distributif, par *singulis*. Irl. *priv* ?

Dérivés et composés : *priuō, -ās* : d'abord « mettre à part, exempter », p. *dolōre, exsiliō* ; puis, avec nuance préjuré, « priver de », M. L. 6758 ; de là *priuātus* (sc. *imperio*) : privé, employé par euphémisme comme substantif *priuātus* « un particulier » (= *ἰδιώτης*) ; *priuātō* « dans le privé », demeuré dans les langues romanes, M. L. 6761, avec le dérivé **priuātua*, M. L. 6760 (cf. *apprioviser*), et en britt. *priawt, priod* « mari » ; *priuātūm* ; *priuāntia* n. pl., transcription du gr. *στερητικά* ; *priuātūs (-ticius)*, terme de grammaire traduisant *στερητικός* ; *priuāntia, -ae f.* : privation, suppression (*ἀφαλέσσεις* ; Mar. Vict., Cassiod.) ; *priuātūrius* « en propriété privée » (Ed. Dioc.).

Composés : *priuilegium* : loi ou mesure prise en faveur d'un particulier, privilège ; *priuilegiārius*.

priuāgnus, -gna m. f. : fils ou fille d'un premier lit (proprement « celui qui est né à part des autres »). Cf. Isid. 9, 6, 21 : *priuāgnus est qui ex alio patre natus est; et priuāgnus dici putatur quia prius genitus. Vnde et uulgo antenatus. Sert aussi de cognōmen, parfois déformé en *Priuāgenus*, d'après *Prīmigenus*.*

Prius pourrait être issu de **prei-u-os* (cf. *prā-uos, cur-uos*) « celui qui est en avant », et par suite « celui qui est isolé des autres ». Le S.C. des Bacchanales a encore la forme à diptongue *preiuatod*. L'adjectif est italien commun : ombr. *prever* « singulis », preve « singillātūm » ; osq. *preiuatod* « priuātō, reō ». V. aussi *prōprietis*.

prō, prōd- (cf. *prōdeō, prōdēsse, prōdigō* ; le d de *prōd* est issu sans doute de *-de*, cf. *antid, postid* ; *re* et *red*, *sē* et *sed* ; la forme *prōd-* s'emploie uniquement devant voyelle, du reste d'une manière non constante, au rebours de *red-* : cf. *prōmō* et *redimō*, *prōlēs, prohibē* (cf. osq. *pru-hipid* « prohibiter ») et *redhibē*, ce qui a amené parfois à considérer *prōdeō, prōdigō* comme analogiques de *redeō, redigō*, mais l'hypothèse ne rend pas compte de *prōdēsse*) : adverbe, préverbale et préposition. *Prō* comme préposition compte pour une longue ; comme préverbale, il est bref ou long ; ainsi *prōuehat atque prōpellat*, Lucr. 4, 194, mais *prōpellēns*, 4, 286 ; *prōficiō*, mais *prōficiſcor* ; *prōpāgō* et *prōpāgō* (cf. *prōbus* et *prōnūs*, etc. ; les poètes usent suivant leur commodité de cette double quantité, cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 151. *Prō* en tant qu'adverbe n'est plus usité que dans les locutions *prō quam, prō ut* (cf. *prae quam, prae ut*) et dans *prōinde* (cf. *perinde*). Sens : « en ayant devant (sens local ou temporel, cf. *prōfugus* ; mais *prōaus, prōnēpōs*), sur le devant de » (avec l'idée accessible de quelque chose qu'on a derrière soi ; cf. *ante-*). Ceci explique qu'à *prō* se soit liée l'idée de défense, de protection, d'où le sens de « pour » (demeuré dans les langues romanes, M. L. 6762), « dans l'intérêt de » (opposé à *contrā*), « à cause de » ; cf. Plt., Tri. 26, *concastigabo pro commerita noxia* (alternant avec *qd*) ; puis une idée de substitution « à la place de », *prō cōsulū*, etc. ; d'où simplement « comme » ; *habēre prō certō* « tenir comme (pour) certain » ; et « en guise de ». *Prō* marque aussi une proportion : « selon, dans la mesure de, proportionnellement à », *prō uiribūs, prō uirili partē, prō ratā partē, prō portiōne*.

L'ablatif qui accompagne *prō*, comme aussi *prae*, est véritablement un ablatif, et non un locatif : *prō castri* veut dire « en avant en partant du camp » ; cf. gr. *προ τοῦ τελευτοῦ*. Usité de tout temps. A basse époque parfois confondu avec *prae*. M. L. 6762.

En osque, dans la table de Bantia seulement, et sans doute d'après l'usage latin, *pru*, de *prō*, a des constructions pareilles à celles de lat. *prō* : *pru meditatu* « *prō magistratū* », *pru medicatud* « *prō iūdiciū* ».

En tant que préverbale, la forme *pro-* se retrouve exactement dans ombr. *pru* : *prusekata* « *prōsecātō* », osq. *pru-*, irl. *ro* (préverbale avec valeur spéciale), grec *fra*, lit. *pra-*, v. sl. *prō*, skr. *pra-*, av. *fra-* ; le hitt. a *pra* (écrit *pa-ra-a*) « en avant » ; mais **prō* n'est attesté nulle part comme préposition hors du grec dès lors, même si **prō* a pu aboutir à *ombr. -pe-* ce qui n'est pas exclu, il n'y a pas de raison de croire que le *pe* de *ombr. tutā-pēr, tota-per* soit un ancien **prō*. En grec, *prō* offre encore beaucoup de traces de caractère adverbial, ainsi chez Homère, N 800, II 18, α 37, etc., et dans des expressions comme *oupavō πρό, ίμωθι πρό, ήθοθι πρό*, l'adverbale en *-θi* à valeur locative ne dépend pas de *prō*. Une forme **prō-* attestée au premier terme de composés nominaux : gr. *πρω-πέρωτ*, v. sl. *pra-dēdū* « arrière-grand-père » (de même, le slave a *pa-metī* « souvenir » en face de *po-miňo* « je me souviens »), v. pruss. *prā-butskas* « éternel », lit. *prō-pernai* « il y a deux ans » ; à en juger par là, *ō* serait ancien dans lat. *prō-clūis, prō-genīes, prō-nuba*, etc. ; l'*ō* de lat. *prōgēnes* est peut-être plus archaïque que l'*ā* du synonyme skr. *prajā*, qui peut devoir son *ā* à l'influence de *prājāyate* « il est issu de, prājātāh (cf. lat. *pro-gnātūs*), etc. Comme préposition, la forme ancienne serait **prōd*, dont l'origine n'est pas claire. Ce *prōd* a servi de préverbale, de sorte que l'on a eu *prō-sum, prōd-est, etc.*, de même que, inversement, on a *prō-nepōs* (cf. skr. *prā-napāt*) en face de *prō-nurū*, etc. Pour le sens de ces mots, cf. le parallélisme de lat. *prō-aus* et du synonyme v. sl. *pra-dēdū*.

J. Wackernagel, *Sprachl. Untersuch. zu Hom.* p. 238 sqq., a voulu établir une différence de sens dans l'emploi de *prō* et *prō* en latin : *prō* signifierait « en avant », *prō* indiquerait le « départ ». Mais on n'observe aucune distinction de sens dans l'emploi des deux préverbes, et le plus souvent c'est la métrique qui décide : ainsi *prōficiō*, mais *prōficiſcor* ; on trouve *prōfugū* et *prōfugō* ; Lucrèce emploie *prōpāgāre*, I 195, et *prō-*

gent, I 16 ; et, dans un même vers, *prōuehat atque prō-* *pellat*, 4, 194.

V. J. B. Hofmann, I. F. 44, 73.

Le groupe de *prō* est à rapprocher de ceux de *per, prae, prior, etc.*

prō (et *proh* ; l'*h* sert seulement à noter la longue) : exclamation marquant l'étonnement ou l'indignation. S'emploie absolument, ou avec un vocatif ou un accusatif ; quelquefois, comme *ō*, peut-être à l'imitation du grec *peō*, avec un génitif (Tertullien).

Sans doute identique à *prō*, à l'origine.

prober, -bra, -brum; probrum, -i : neutre d'un ancien adjectif *prober* repris par Aulu-Gelle 9, 2, 9, *anicīa spurca ac probra*, qui avait un double sens, subjectif et objectif, « digne de reproche » et « reproché ». De là le double sens de *probrum* « reproche (fait à quelqu'un) » et « acte digne de reproche, faute contre l'honneur » (= souvent *stuprum*). Ancien, classique, usuel. L'emploi substantif de *probrum* provient peut-être de la locution *probrum est*.

De *probrum* dérivent : *probrosus*, qui a supplantié *prober* ; *probosītās* (bas latin) ; *probō, -ās*, glosé *ōvētīlō*, usité seulement dans les composés *ex-probō, op-(ob)-probō* (archaïque) « reprocher », et leurs dérivés *ex-probātiō* (classique) ; *-tor, -trix* (Sén.) ; *bilis* (Vulg.) ; *opprobriūm, -brisus; opprobriātō* (Gell.) ; *oppōbrāmentum*.

Prober représente sans doute **pro-bher-os* « mis en avant contre quelqu'un » ; le second élément appartient à la racine de *ferō*, cf. le sens de gr. *προφέρω*. Certaines gloses l'expliquent par *imputatio mali* ou *crimen proiectum*. — V. *improperō*.

probus, *-a, -um* : de **pro-bho-s* « qui pousse bien (ou droit) », cf. *super-bus* ; cf. Acc. ap. Cic., Tu. 2, 5, 13, *probæ fruges suapte natura enitent* ; Col., Arb. 3, 6, *probus ager*. S'est ensuite, comme *frūgi*, appliqué aux hommes avec le sens moral de « bon, honnête, probe », e. gr. *frugi et probum esse*, Plt., Mo. 133. Ancien, usuel, classique. Irl. *-prom* dans *am-prom* « improbus ».

Dérivés et composés : *probātās* (classique) ; *probētūdō* (bas latin) ; *probērūlūs* (Apul.) ; *improbērūs* (Tac., Gell.).

En face de *crēscō* il a dû exister une forme **ker-* de la racine ; cf. arm. *serem* « j'engendre ». *Probērūs* rappellerait pour la formation *sin-cērus*, q. u. V. *Cerus*.

probērūs, -a, -um : de grande taille ; proprement « qui croit en avant » ; cf. *crēscō*. Cf. *Cerus Manus* « créātor bonus », du Carmen Saliare, d'après P. F. 109, 7. Classique, usuel.

Dérivés et composés : *probērūtās* (classique) ; *probērūtūdō* (bas latin) ; *probērūlūs* (Apul.) ; *improbērūs* (Tac., Gell.).

En face de *crēscō* il a dû exister une forme **ker-* de la racine ; cf. arm. *serem* « j'engendre ». *Probērūs* rappellerait pour la formation *sin-cērus*, q. u. V. *Cerus*.

prōcestria : construction en avant du camp ? : *p. dīcuntur quo proceditur in muro. Aelius procestria aedificia dixit esse extra portam; Artorius procastria quae sunt ante castra*, P. F. 252, 5. Pas d'exemple dans les textes ; les explications rapportées par Festus semblent bien des étymologies populaires. Mot d'emprunt ?

procēlū, adverbe et préposition (ce dernier emploi est poétique) : à distance, au loin ; loin de. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute neutre d'un adjectif **procēlūs* (cf. *simul* et *similis, facul* et *facilis*) ou **procēlūs*. A *procēlū*, les Latins rattachaient *Procēlūs* : *-m inter cognōmina cum dicunt qui natus est patre peregrinante a patria procēlū. Procēlūs sunt qui credant ideo dictos quia patribus senibus quasi procēlū progressis aetate nati sunt*, P. F. 251, 14 ; et *Procēlūs, -lia* ; mais c'est peut-être une étymologie populaire, et le nom semble d'origine étrusque.

Le mot peut se composer de *prō-* et d'un ancien adverbe à rapprocher de gall. *pell* « loin », gr. *πέλλε* (éol. *πέλλω*) « loin » et *πέλλαι* « autrefois », skr. *caramdh* « le dernier ». On a objecté que le sens de *procēlū* s'explique assez par *pro* ; mais ce n'est pas une raison pour

De *probūs* : *approbus* (ad-) « *ualdē probūs* » ; *improbūs*, d'où *improbōs, improbō, -ās* : désapprover, blâmer ; *reprobō* (Dig., Vulg.). Mais *approbus*, *reprobōs* sont peut-être faits secondeairement sur *ap-*, *re-ap-*.

Mot italien : ombr. *prufe probē*, osq. *prūfattedē probātū*, *amprūfēdē* « *improbē* », mais les formes oscobriennes peuvent être issues de **prō-bho-s*, avec *ō*. Cf. d'autre part, véd. *pra-bhū* « éminent, puissant ».

Pour le sens, on rapprochera v. angl. *from* « de bonne qualité, qui a de la valeur », v. h. a. *fruma* « utilité », en face de v. isl. *framr* « qui est au premier rang », gr. *πρόμος* et *πράμος*.

procapis : *progenies, quae ab uno capite procedit*, P. F. 251, 18? Les gloses ont *procapis, proximus; procāpibus, proximis*. Inexpliqué ; sans doute corrompu.

procēā : v. *prev*.

procēlla, -ae; procēlō : v. *cellō*.

procērēs, -um m. pl. (singulier rare et tardif, Juv. 8, 26 ; Capit. Max. 2) : les grands, les chefs ». Serait substitué à un ancien *procī* (d'après *pauperēs?*), si l'on croit la glose de Festus, 290, 21, *procum patricium, in descriptione classium quam fecit Ser. Tullius, significat procērūm*. *I enim sunt principes* (le reste de la glose se rapporte à *procus* « prétendant » ; cf. Cic., Or. 46, 156, *centuriā fabrum et procum, ut censoriae tabulae loquuntur, ... non fabrorum aut procorum...* Terme archaïque, conservé seulement par la tradition littéraire et qui, à l'origine, a dû désigner une division du peuple romain. Rappelle pour la finale l'étrusque *Lucerēs*.

probērūs, -a, -um : de grande taille ; proprement « qui croit en avant » ; cf. *crēscō*. Cf. *Cerus Manus* « créātor bonus », du Carmen Saliare, d'après P. F. 109, 7. Classique, usuel.

Dérivés et composés : *probērūtās* (classique) ; *probērūtūdō* (bas latin) ; *probērūlūs* (Apul.) ; *improbērūs* (Tac., Gell.).

En face de *crēscō* il a dû exister une forme **ker-* de la racine ; cf. arm. *serem* « j'engendre ». *Probērūs* rappellerait pour la formation *sin-cērus*, q. u. V. *Cerus*.

probērūtās : construction en avant du camp ? : *p. dīcuntur quo proceditur in muro. Aelius procestria aedificia dixit esse extra portam; Artorius procastria quae sunt ante castra*, P. F. 252, 5. Pas d'exemple dans les textes ; les explications rapportées par Festus semblent bien des étymologies populaires. Mot d'emprunt ?

procēlū, adverbe et préposition (ce dernier emploi est poétique) : à distance, au loin ; loin de. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute neutre d'un adjectif **procēlūs* (cf. *simul* et *similis, facul* et *facilis*) ou **procēlūs*. A *procēlū*, les Latins rattachaient *Procēlūs* : *-m inter cognōmina cum dicunt qui natus est patre peregrinante a patria procēlū. Procēlūs sunt qui credant ideo dictos quia patribus senibus quasi procēlū progressis aetate nati sunt*, P. F. 251, 14 ; et *Procēlūs, -lia* ; mais c'est peut-être une étymologie populaire, et le nom semble d'origine étrusque.

Le mot peut se composer de *prō-* et d'un ancien adverbe à rapprocher de gall. *pell* « loin », gr. *πέλλε* (éol. *πέλλω*) « loin » et *πέλλαι* « autrefois », skr. *caramdh* « le dernier ». On a objecté que le sens de *procēlū* s'explique assez par *pro* ; mais ce n'est pas une raison pour

ter l'hypothèse que l'idée figureraient expressément dans la seconde partie de l'adverbe ; les adverbes sont des formes affectives où un redoublement de l'expression a souvent lieu, ainsi dans *abhinc*, *exinde*, etc.

*proculiunt : *p. promittunt ait significare Antistius de iure pontificali lib. IX*, F. 298, 21. Sans autre exemple et sans étymologie. Sans rapport avec *procul*.

procus : *v. pres.*

prōde : sorte d'adjectif invariable tiré de *prōdest*, *prōdēsse* ; *prōde est*, CGL V 137, 26, d'après *pote*, *necessē est* ; de là *prōde fuit*, forme de parfait de *prōsum* qui s'est constituée en bas latin, *prōdefaciō*, *-ficiō*, *-fō*, *-ficiatiō* (et, par extension mécanique, *prōdefluō*, Orib., syn. 5, 6). Demeuré dans les langues romanes (sauf roumain). M. L. 6766 et 6767, **prōdicāre* ; B. W. *preux*, *prou*.

prōdigium, -i n. : signe prophétique, prodige. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *prōdigātor* : *-es*, *harispices*, *prodigiorum interpretes*, F. 254, 29; *prōdigōsus*; *prōdigālis*.

Étymologie contestée. La formation de *portentum* (cf. *tendō*), mot de sens voisin, et qui est joint à *prōdigium* par Cicéron, Pis. 4, 9, engage à couper **prōd-igium*, de **prōd-agiom*, dont le second terme s'apparenterait à *ago*. V., toutefois, *aīō*.

prōdigō, -gus : *v. agō*.

prōdō : *v. dō*.

proelium, -i n. : combat, bataille. Ancien, classique, usuel. Ne présente souvent pas de différence sensible avec *pugna* ; cf. *exitus proeliōrum*, Cic., Fam. 6, 4, 1; *exitus pugnārum*, id., Mil. 21, 56 ; à parfois un sens plus concret : César dit *committere proelium* et non *c. pugnam*. Mais le dénominatif n'a pas fourni de composés en dehors du *dēproeliantēs* d'Horace, Od. 1, 9, 11, refait sur *dēpugnō*, et les dérivés sont rares et tardifs (sauf *proeliāris*, qui est dans Plt. : *pugnae proeliāres*, Cu. 573). Non roman.

Dérivés : *proeliāris*, -e ; *proelior*, -āris (et *proeliō*, Enn.) : combattre» (plus rare dans César que *pugnō*) ; à l'époque impériale, *proeliātor*, -tiō.

Étymologie inconnue.

profānus : *v. fānum*.

profectō adv. : de fait, réellement, assurément. Souvent renforcé par des particules : *p. hercle*, *p. enim*. Ancien, classique.

De **prō factō*, avec abrégement de *ō* protonique ; *v. factum sous faciō*.

profiscor : *v. faciō*.

profundus : *v. fundus* ; B. W. *profond*.

proinde, *proin* adv. : de là en allant plus loin, par suite ; par conséquent. *Proinde aīque*, *proinde uī* introduisent une comparaison marquant l'égalité « de la même manière que ; de même que ; comme ». De là *proinde quasi*. Ancien, usuel, classique. M. L. 6773.

prōlēs, *prōlētarius* : *v. alō*.

prōlixus : qui s'écoule ou s'épanche en avant, coulant, d'où « facile, obligeant » et « long, étendu, prolixe ».

Dérivés : *prōlixitas*; *prōlixitūdō* (Pacuv.); *prōlix-ās* (Col.), etc. Peut-être *prōlicere* : *ēmānāre* (Gloss. Isid.). V. *tira*, *liquor*.

prōlogus, -i m. : prologue. Transcription du gr. πρόλογος avec influence de *prō* ; cf. *prōloquor*.

**prōmellō* : verbe de forme et de sens obscurs qui figure seulement dans la glose de Festus, 301, 9 : *promellere*, *lītem promouere*. Sans rapport avec *prōmūlētum*.

prōmeneruat : *v. Minerua*.

prōmō, *promptus* : *v. emō*.

prōmuleum : *v. remulcum*.

prōmulgō, -ās, -āū, -ātum, -āre : terme de droit public « faire connaître en public ; publier ; promulguer (une loi) ». Classique, usuel.

Dérivés : *prōmulgātiō* (classique), -tor (tardif).

Étymologie populaire dans P. F. 251, 1 : *-ri leges dicuntur*, *cum primum in uulgas eduntur*, *quasi proultari*. Le verbe est sans doute à rapprocher de *mulgō* « traire », c'est-à-dire « presser ». *Prōmulgāre*, intensif duratif en *ā*, signifierait donc « faire sortir en exprimant, mettre au jour » ; cf. Meillet, MSL 17, 62. Il est glossé correctement *promuīl uel profet*, CGL IV 148, 47. Ce sens de **melg-* se trouve en irlandais, ainsi v. irl. *du-r-innailc*, gl. *prōmulgauit* ; v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 580.

promulsis : *v. mel*.

prōmunturium (*prōmontōrium*), -i n. : promontoire, cap. Classique, usuel. Généralement considéré comme composé de *prō* + un dérivé de *mōns* (cf. all. *Vorgebirge*, calqué sur le latin), mais la dérivation n'est pas claire. Le rapprochement de *tugurium* n'enseigne rien, car c'est sans doute par étymologie populaire que *tugurium* a été dérivé de *tegō* (d'où les graphies *teg-*, *tig-*). Le rattachement à *prōmīnēō* fait également difficulté. A basse époque, on trouve dans les gloses une graphie *promuntorium* transrite par *prōpox̄t̄p̄t̄*, influencée par *mungere* ; cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 24.

prōmōs : *v. prōmō*, sous *emō* ; de là *prōma*, -ae ! (= *τά ταμεῖα* « cellāria », Ital. ap. Tert.).

promuscis, -idis f. (Plin., Gloss., Isid.) : trompe de l'éléphant. Déformation populaire de *proboscis* ; cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 70. M. L. 6777.!

prōnōs, -a, -um (*prōnis*, Varr.) : qui penche en avant, d'où *éclin à* ; qui a de l'inclinaison pour ; bien disposé. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 6779.

Dérivés : *prōnītās* (Sén. le père) ; *prōnō*, -ās (Isid.). M. L. 6777 a. Cf. M. L. 6778, **prōnīcāre*? (v. B. W. sous *broncher*), et 2575 a, **dēprōnāre*. De **prō-nō-s* ; cf. pour le suffixe *infer-nus*, *inter-nus*, etc.!

propagēs; *propagmen*; *propagō* : *v. pangō*.

prope : adverbe et préposition de sens local « auprès, près » et « près de » ; au sens moral « presque » (depuis Tér.). Comme préposition est suivi de l'accusatif, d'où *propediem* « un jour prochain », *propemodum* « à peu près, presque » (à côté de *propemodo* ; cf. J. Wackernagel).

gūl. Vorles., I 59). Ancien, classique, usuel. Il y a un comparatif *propior* avec un n. *propius* qui joue le rôle de préposition. Mais l'adjectif qui signifie « proche » est *propinquus*, ancien, classique, usuel ; conservé dans quelques formes romaines, M. L. 6783 ; cf. *longinquus* et *antiquus*. Le superlatif de *prope* est *proximē* ; de *proximō*, *proximus*. De *proximus* dérivent *proximitās*, *proximō*, -ās et *ad-proximō* (Ital., Vulg.) ; *proximātūs*, *proximō*, -ās (Cod. Théod.) ; *mellorproximus*, hybride formé de *us* (Cod. Théod. et Just.). *Proximus*, *proximō* sont représentés en vieux français et en *pro-proximō*, M. L. 6794 et 6795 ; de même *approximō*, M. L. 559 ; *prope* et la forme renforcée *ad prope* ont aussi quelques représentants, M. L. 6781 et 197.

Propinquus a servi aussi à exprimer la parenté, comme *affinis* : *propinqu* les proches », cf. gr. ἀγγεῖος, ἀγγετέος. En dérivé : *propinquitās*; *propinquō*, -ās et *appropinquō*, M. L. 558. Mais sur *propius* la langue commune a bâti *propiō*, -ās (Jér., Paul. Nol.) et *appropiō*, M. L. 557. Cf. aussi M. L. 6782, **prōpēanūs* « prochain », B. W. s. u. ; **repropiāre*, M. L. 7229.

propter : dérivé de *prope*, comme *praeter* de *pri*, adverbe et préposition « auprés [de], au bord [de] ». Le sens local, ancien (Cat., Plt.) et bien attesté jusqu'à Cicéron, tombe en désuétude à l'époque impériale ; à partir de Tacite, où c'est peut-être un archaïsme voulu, il ne semble plus attesté. Le sens le plus répandu, déjà dans Cicéron, c'est le sens causal « à cause de, en raison de » (d'où dérive le sens final « en vue de »). Même évolution que dans *ob*, que *propter*, mot plus plein et plus populaire, à fini par éliminer (cf. Stolz-Leumann-Hoffmann, *Lat. Gr.* 5, p. 504). Ce sens a pu se développer en parlant de locutions comme *propter uiam fit sacrificium*, *quod est proficiēndi gratia*, *Herculi aut Sānco*, qui *scilicet idem est deus*, P. F. 254, 12. De là *propterē* et *quāpropter* « pourquoi » et « c'est pourquoi ». Cf. *praeter-* *pro*.

proximus, *proximē* montrent que *prope* repose sur un type **prōq̄w*, avec assimilation inverse de celle qu'offre le type *quinq̄ue* ; c'est que **q̄w-* ne pouvait figurer devant *-r* ; l'assimilation a donc été renversée. Le *p* de *propter* est sans doute d'après *prope*. La formation des deux adjectifs qui constituent une paire, *propinquus* et *longinquus*, n'est pas claire ; l'indo-européen n'avait pas de suffixe *-k̄w- : *antiquus* est un ancien composé ; on rapproche un type grec qu'on coupe arbitrairement ἀλος-ατός, τηλε-δ-απός (v. BSL 28, p. 42 sqq.). Pour l'emploi de *propinquū* au sens de « proches (parents) », cf. av. *nabā-nazdišta-* « (parent) le plus proche du nombril ». Cf. *procul* ?

properus, -a, -um : rapide, qui se hâte. Adjectif archaïque (Caton, cf. Fest. 300, 3), conservé par la poésie et la prose poétique (Tacite) ; adverbes *properē* et archaïque *properiter*.

Dérivés : *properō*, -ās : transitif (surtout en poésie) et absolu « hâter » et « se hâter » (différencié de *festinō*, q. u.) ; d'où *properāns*, -ter ; *properātūs*, -tim ; *properātūs* (classique) ; *properantia* (Sall., Tac.) ; *properātūs* (opposé par Tert. à *tardābilis*) ; *properōperō* (cf. *accelerō*) ; *dēproperō* ; *dēproperō* ; *exproperō* ; *improperō*, -ās ; *improperanter* (avec *in-* local) ; *improperātūs* (classique) ; *properātūs* (archaïque et post-

perātūs (avec *in-* privatif, Vg., Ae. 9, 798, sans doute calque du grec ἀπόνθατος) ; *improperūs* (Sil.) ; *praēproperūs*, -anter ; *praēproperō* ; *properipēs* = ὀώπηος (Catulle).

Non roman, pas plus que *festinō*.

La formation rappelle celle de *perperus*. Dans un cas comme dans l'autre, l'essentiel du sens vient du premier élément du mot. Sur *properō*, origine et emploi, v. F. Müller, Mnem. 60, 1933, 199-230. *Appropērō* a subi l'influence de *prope* ; de là *dēproperō* « abire prope ».

prophēta, -a m. (*profēta*) : emprunt au gr. προφήτης usité surtout dans la langue de l'Église, qui en a tiré des dérivés latins : *prophētia* (Vulg. = προφῆτεία) ; *prophētō*, -ās, -āre (à côté de *prophētizō*) ; *prophētātūs* ; *prophētātūs* (à côté de *prophētikos* = προφῆτικός) ; *prophētissa* f. (cf. *abbatissa*), à côté de *prophētis* = προφῆτης ; *comprophēta*, -ātō, -ās (Jér.). Britt. *prophēthyd*.

prōpīnō (sur l'ō, v. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 151), -ās, -āre : porter une santé à, boire à la santé de ; de là « verser à boire à quelqu'un ; administrer (une potion) » ; puis, par image familière, « passer, procurer quelque chose à quelqu'un » (Enn., Sat. ap. Non. 33, 9) ; emprunt au gr. πρόπτων latinisé, ce qui explique la variation de quantité du préverbe (cf. *prōlogus*) ; de là *prōpīnātō*, -tor ; *propīna* (d'après *popīna*, Isid., Or. 15, 2 fin.). Sur *propīn* : πρόπτων, v. Perrochat, *Festin de Trimætion*, ch. 28, 3.

propinquus : *v. prope*.

propītius, -a, -um : propice. Terme de la langue religieuse qui s'applique aux dieux et qui, dans la langue commune, s'est étendu aux hommes et aux choses. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *propītō*, -ās ; *propītābilis* (archaïque) ; *propītātō*, -tor, -trīx (langue de l'Église) ; *propītātūs* (id.) ; *propītētās* (Not. Tir.).

Doit appartenir au groupe de *petō* plutôt qu'à être dérivé de *prope* (Wackernagel, *Vorles.*, II, 162). Le sens est à expliquer par des particularités de la langue religieuse. Cf. *petō* et *preepe*.

prōpōla, -a m. : emprunt (Plt.) au gr. προπόλης « détaillant, revendeur, brocanteur ». Formes latinisées : *prōpōlus*, CIL XII 1110 ; *prōpōlātūs*, CGL V 576, 56. Pour l'ō, v. *prōlogus* et *prōpīnō*.

prōpīus, -a, -um : propre, particulier. Joint à *pecūliātīs*, opposé à *commūnīs* ; synonyme de *τὸς*. Du sens de « qui appartient en propre », on passe à celui de « permanent » (joint à *perennīs*, *perpetuūs*, etc.). D'après les *Captīūi* de Plaute, 862, et d'après l'inscription sur les *Ludi saeculares*, le mot semble avoir eu un sens rituel ; v. Lindsay, *The Captīūi of Plautus*, 1900, ad l. Ancien, usuel, classique. Irl. *propīr* « propriūm » (scil. nōmen) ; mot savant.

Dérivés et composés : *propītē* adv. (*propītīm* dans Lucr. 2, 975, sans doute d'après *partīm*, *propītīm* Arn.) ; *propītētās* : caractère particulier, propriété, droit de possession, propriété ; d'où *propītātūs*, -i (langue du droit, Dig., Paul.) ; *propītābilis* (tardif) ; *propītō*, -ās : [s'] appropier (rare, archaïque et post-

classique) ; *appropriō*, *-priātiō* ; *propriificō* (bas latin). En grammaire, *improprius* traduit le gr. ἔχωπος (Quint. 8, 2, 3) ; de là *improprietās*.

Le nominatif *prōprius* a été sans doute rebâti sur la locution *prō priuō* « à titre particulier » ; cf. *sēdulus*, *profānus*, d'après *sē dolō, *prō fānō*. Dans **proprius*, l'o' aurait été absorbé par l'u' précédent, qui se serait vocalisé, et l'i' aurait été ensuite abrégé devant la voyelle ainsi formée, d'où *proprius* (sur des traces de *proprius*, v. Lindsay, *Early latin verse*, p. 144, et préface des *Capitūi*, p. 19). L'explication par **pro-priōs* (= *p(a)trios*) proposée par W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 111, et Wackernagel, *Festgabe Kaegi*, 40, ne convainc pas. *Proprietās* n'apparaît pas avant Cicéron, où c'est un calque de ιδιότης ; le sens de « droit de possession » appartient à la latinité impériale (Suet., Just., Ju-ristes).

propter : v. *prope*.

propterus : v. *proterius*.

prōpūdium : v. *repudium*.

prōra, *-ae* f. (doublet archaïque en *-i*, *prōris*, acc. *prōrim* dû sans doute à l'influence de *puppis* ; cf. pour l'alternance des thèmes, *paōsīs* et *pausa*; *bura* et *bu-* : proue de navire. Emprunt technique au gr. πρόρος. M. L. 6784.

Dérivé : *prōrēta*, *-ae* m. : homme de proue (Plt.). Ionien? V. B. Friedmann, *Die ion. u. att. Wörter im Lat.*, 18 sqq.

**prōriga*, *-ae* m. : étalonnier (Plin., HN 8,156). Forme douteuse ; cf. *auriga*?

prōrsus (*prōs(s)us*) ; *-a*, *-um* : adjectif formé de **prō* + *uersus* encore attesté dans Plt., Pseud. 955, cité par Varr., L. L. 7, 81, sous la forme *prōuersus* (posé à *trānsuersus*). Proprement « qui marche en droite ligne ». *Prō[u]ersus* > *prōrsus* > *prōs(s)us* par assimilation de *r* à *s* ; cf. *dossum*, *rus(s)um*. *Prōrsus*, *prōsum* s'emploient comme adverbes, cf. *aduersus*, *aduersum*, avec le sens de « en droite ligne, sans obstacle », d'où « tout à fait » : *prōrsus* *perū*. Cf. *plānē*. Les formes romanes qu'on a voulu en faire dériver se concilient mal avec le sens de *prōrsus* ; cf. M. L. 6785.

A *prōsūs* se rattache *prōsa* (sc. ὁρātiō) « le discours qui va tout droit ; la prose » ; cf. Isid., Or. 1, 38, 1, et Don., Eun. 306, d'où *prōsāriū* (Sid.) ; *prōsaicus* (Ven. Fort., d'après λογικός?). A *prōsa* s'oppose *uersus*. Irl. *pros*. Cf. aussi *Prō(r)sa*, nom d'une déesse de l'accouchemen, opposé à *Postuera*, dans Varr. ap. Gell. 16, 16, 4.

prōsāpia, *-ae* (*prōsāpiēs*, *-ei*) f. : descendance, progéniture. Archaique, Cicéron le qualifie de *uetus uerbum*, Tim. 39, et Quintilien renchérit sur ce jugement, 1, 6, 40 ; 8, 3, 26.

On rapproche skr. *sāpah* « pēnis », *sāpāyan* « futuēns ». V. *sōpiō*.

proscultō, *-ās* (*proscultor*) : mot de l'Itala trad. δια-ou παρακύντω (explorō, *proscipiō*, Vulg.) « se pencher pour regarder, épier ». Formation analogique d'après *auscultō*? Ou appartenant à *sculta* (*sculca*), *scultātōrēs*? V. ces mots.

Prōserpina, *-ae* f. : emprunt au gr. Περσεφόνη (peï. *Perseponas* gén.), déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *prōserpō*. Proserpine étant, comme le serpent, *prōserpēns bestia*, la déesse qui chemine sous terre. Un intermédiaire étrusque est possible : les formes étrusques sont *Pherispnai*, CIE 5091 ; *Pherispnei* (tombe dell' Orco, Tarquinia). Un miroir étrusco-latine de Cosa, CIL I² 558, porte *Venos Diouem Prosepnai*; v. G. De-voto, *Studi etruschi*, I, 1927, p. 255 sqq. et R. Bloch, *Rev. Phil.*, 1952, p. 182 sqq. L'i de *Prōserpina* doit être de même origine que celui de *techina*, *mina*.

De là : *prōserpināca* (*herba*), Plin. 26, 23 ; 27, 127 (altérée en *scorpiōna*, Apul., *Herb.* 18 ; cf. *scorpiō*) ; *prōserpinālis herba* dans Marc. Emp. 10 : polygonon ou « renouée ».

prōsiciae, *-ārum* (-ciēs, -cium) f. pl. : v. *prōsecō*, sous *secō*.

prosper (*prosperus*), *-a*, *-um* (*prosperior*, Ov. ; *-per-rimus*, Vell.) : qui vient bien, qui prospère. Ancien, usuel, classique. Les anciens l'expliquent comme issu de *prō spēre* « conformément à l'espoir » ; cf. Nonius, 171, 24, *sperem ueteres spem dixerunt unde et prosperē dicitur*, *hoc est pro spe*, et Tér. Ph. 895. La formation serait du type de *sēdulus*. Mais l'e fait difficulté : on attendrait **prospērē* (adverb), **prospērō* (dénominatif) ; et sans doute n'y a-t-il dans l'explication de Nonius qu'une étymologie populaire.

Dérivés et composés : *prosperitās* et *prosperō*, -ās ; *prospērēfaciō* ; *improsper* ; *improsperē*, -*periātās* ; *per-* *prosper* (époque impériale).

Le rapprochement avec skr. *sphirdh* « riche, abondant », v. sl. *sporā* (même sens), sans être sûr, est possible.

prosternō : v. *sternō*.

prostibulum : v. *prostō*, sous *stō*.

prosumia, *-ae* f. : *genus nauigii speculatorium paruum*, P. F. 252, 18. Deux exemples de Caecilius ap. Non. 536, 8 sqq. V. d'Alessio, *Riv. Fil. Istr. Class.*, 1941, 113.

prōtēlūm, *-i* n. (iō dans Lutr. 2, 531 ; 4, 190) : terme de la langue rurale dont le sens est « fait de tirer en avant, trait ou tirage continu » ; cf. le sens des dérivés romans de *prōtēlūm*, M. L. 6790 a, et **protēlāria*, 6790 ; dans la langue commune, « suite ininterrompue ». Usité surtout à l'ablatif *prōtēlō* « tout d'un trait » ; cf. Non. 363, 1 sqq. De là *prōtēlō* (synonyme anté- et postclassique de *prōdūcō*) « prolonger » et « pousser au loin », d'où, dans la langue militaire, « repousser » (peut-être par suite d'un rapprochement avec *tēlūm*). Fausse étymologie dans P. F. 267, 2, *protelare*, *longe propellere*, *ex Graeco uidelicet τῆλε, quod significat longe*. — *Prōtēlūm* est issu de **prō-ten-s-lo-m* et s'apparente à *tēndō*, *tēnēō*, *tenus*.

prōtinūs (*prōtenūs*) adv. : en poursuivant sa route, en continuant ; immédiatement après. Autres formes archaïques : *prōtinām*, cf. Varr., L. L. 7, 107, *protinām* (scil. *uiam*) ; *a protinūs continuatēm significans* ; et *protinīs*, *protinīs*, cf. Afranius ap. Non. 375, 31 sqq. *Prōtinūs*, comme *hāctenus*, semble bien un composé de

tenus ; d'après *protinām*, *protinīs* (scil. *pedibus?*), on l'a expliqué aussi comme la forme de nominatif d'un adjectif *prōtinūs*, -a, -um devenu invariable, comme *aduersus*, *rurus*, et on a comparé les adjectifs en *-tinūs* du type *crātinūs*, *diūtinūs*, etc., skr. *divā-tandh* « diur-nus ». L'o' de *protinūs* est bref chez Plt. et Tér., long chez Virg. (B. 1, 13, pour éviter le tr braque).

V. *tenus* II.

*prōtereu*s, *-a*, *-um* (graphie *propterus* dans Festus, 444, 31, citant un vers de Pacuvius, R. 137, où la scansion réclame une syllabe longue (troch. sept.), *amplus*, *rubicundū colore et spectu proptero ferox* ; même longue dans Plt., Amp. 837 (troch. sept.), *audacem esse, confi-denter pro se et protereu loqui*. Plaute et Térence ne semblent connaître que *prōtereu* ; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 212. Après eux, on ne rencontre que *prōtereu* : qui marche en aveugle? Cf. Ba. 612 ; effronté, imprudent. A l'époque classique, sous l'influence de *prōtereu*, prend le sens de « qui renverse tout » (en parlant des vents ; cf. Hor., Od. 1, 26, 2 ; Ep. 1, 66, 22 ; Ov., H. 11, 14).

Dérivés : *protereuē*, -uiter, -uitās, -uia, -uiō, -is (ces deux derniers, tardifs).

Étymologie incertaine comme le sens initial. On a proposé **pro-pter-g-ous* ; cf. gr. πτέρου, πτερόν, skr. *pā-trām* « aile », qui serait dans le second élément de *accip-ter* ; cf. *petō*. V. Benveniste, *Origines*, p. 28.

prōuerbiūm : v. *verbum*.

prōuincia : autre forme de *peruincia*.

prōuincia, *-ae* f. : terme technique du droit public, « charge confiée à un magistrat » ; et spécialement « administration d'un territoire conquis » ; d'où, par dérivation, « province ». Dans la langue commune a le sens général de « charge, fonction, mission ». Ancien, usuel, classique. Cf. fr. *Provence*. Irl. *prouinse*.

Dérivés : *prōuincialis* ; *prōuinciatūm*, -ciola (Vinc. Lerv.).

Pas d'étymologie sûre. La glose de P. F. 520, 7, *uinciam dicebant continentem*, est trop obscure pour être utilisée. Une autre glose du même, 253, 13, *prōuinciae appellantur quod populus Romanus eas prouicit*, i. e. *ante uicū*, n'est qu'une étymologie populaire. Peut-être mot d'emprunt, déformé par de faux rapprochements?

prox : *bona uox, uel ut quidam proba, significare uide-tur, ut ait Labeo de iure pontificio lib. XI*, Fest. 298, 16. Se trouve dans Plt., Ps. 1279. Sans autre exemple. Cf. prez?

proximus : v. *prope*.

prūdēns, *-dentis* adj. : qui prévoit. Ancien (*prūdēnter* est dans Enn.), classique, usuel. Britt. *prudd*. Issu de *prōuidēns* > **proudēns* > *prūdēns* ; cf. Cic., Diu. 1, 49, 111, *quos prūdēns possumus dicere*, i. e. *proudēntis*. Le rapport avec *prōuidēns* est, on le voit, encore perçu ; cf., de même, les définitions de *prūdēntia* données par Cicéron et rapportées par Non. 41, 28 sqq., Hort. 33, de Rep. VI (1) : *prudentia... quae ipsum nomen hoc nacta est ex prūdēndo*. Toutefois, dans l'usage courant, *prūdēns* s'était détaché, phonétiquement comme sémantiquement, de *prōuidēns* et avait pris le sens large de

« qui sait, qui est au courant de, expérimenté, sage », cf. *iūrisprūdēns* ; *prūdentia* est différencié de *prōuidēntia* par Cicéron lui-même, Inu. 2, 53, 160 : *prudentia tribūs partibus constare uideatur, memoria, intellēgentia, prouidēntia, et dēfini per lui, Off 1, 43, 153 : prūdentia, quam Graeci φρόνσιν, est rerum expetendarum fugiendarumque scientia*. — La langue a recouru alors pour exprimer l'idée de « prévoyance » à des formes nouvelles refaites sur le composé récent *prōuidēō* et qui se dénoncent comme des créations savantes : *prōuidus*, *prōuidēns*, *prōudentia*, etc. (v. sous *uideō*).

Dérivés et composés : *prūdēnter* ; *Prūdēnti*, -tilla, -tūca (= *Phronēsium*) ; *imprūdēns* « qui ne prévoit pas », « qui ne sait pas, ignorant » ; *imprūdēnter* ; *im-prūdēntia* (classique).

prūina, *-ae* f. : gelée blanche ; *dicta quod fruges ac uirgulta perurā* (étymologie populaire), P. F. 253, 19. Dérivé : *prūinōsūs*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques langues romanes, dont le fr. *bruine* ; cf. M. L. 6796.

On rapproche skr. *prusvā* « givre », got. *friusa* (datif singulare) « φōχος », v. h. a. *friosan* « frieren ». V. *prūiō*.

prūna, *-ae* f. : charbon ardent, tison. Ancien (Cat.), classique. Conservé dans quelques dialectes romans ; cf. M. L. 6797.

Cf. le groupe de gr. πλυπημι « je brûle », v. sl. *para* « vapeur », etc.

prūnūs, *-i* f. : prunier (Caton) ; *prūnum*, *-i* n. : prune ; *prūnum* : petite prune ; *prūnellum* (Ven. Fort.) ; *prūnella* (Gloss.) ; *prūnēceus* (Ov., M. 12, 272, d'après *prūneus*) ; *prūnāriūs* (Gl.).

Les langues romanes ont conservé *prūnus*, M. L. 6800 ; à *prūnum* elles ont substitué **prūna* ou **prūnea*, M. L. 6798, 6799, comme le germanique : v. isl. *plōma* « *Plaume* », finn. *(p)luumu* ; *prūnēus* est demeuré en logodurien, M. L. 6799 a.

Le grec a parallèlement προῦμνον « prune ». On sait que les noms latins d'arbres fruitiers cultivés sont empruntés.

prōtiō, *-is*, *-ire* : être échauffé ou en chaleur, démanger ; sens moral « brûler de » (cf. *gestiō*). Ancien, technique et populaire. Conservé partiellement dans les langues romanes, avec des déformations par dissimilation ; cf. M. L. 6802, *prūrīre*, **plūrīre*, **prūdīre*.

Dérivés : *prūrītūs*, *-ūs* ; *prūrītūs* ; *prūrīgō*, M. L. 6801 ; v. Ernout, *Philologica* I, 179 ; *prūrīgīnōsūs* ; *prūrītūs* ; *perprūrīsō* (Plt. et Apul.).

Dénominatif d'un substantif *prūris* de **preusis* ; cf. *prūna*, *prūna* (v. ce mot). La même racine exprime l'idée de « brûlure » par le froid comme par la chaleur.

psallō, *-is*, *-ere* : jouer de la cithare. Emprunt au gr. φάλλω ; depuis Salluste. Dans la langue de l'Église : chanter des psaumes. Irl. *salland*, *saltir* ; britt. *sallwyr* « psaltērium ».

Dérivés : *psaltria* (Tér.) ; cf. *citharistria* ; et tardifs *psaltrīa*, *psaltātrīs*, trad. φάλλουσα.

psalmus, *-i* m. : psaume. Emprunt (Tert.) au gr. φάλ-μος. Latinisé, d'où *psalmi-cen*, *-sonus*. Prononcé **sal-mus*, v. fr. *saume* ; iirl. *psalm* (savant), *salm*. Cf. le précédent.

pseudo- : préfixe emprunté au gr. φεύδο-, qui, à l'époque impériale, a servi à former quelques composés hybrides : *pseudurbanus* (Vitr.), *pseudo-calidus*, *liquidus*, etc., surtout fréquents dans le vocabulaire de l'Église (v. Blaise). Cicéron avait déjà créé *Pseudocatō* (ad Att. 1, 14, 6) ; et Plaute, *Pseudolus*.

-pte : particule de renforcement qui se place après les adjectifs (surtout à l'ablatif singulier) et, plus rarement, après les pronoms possessifs ; cf. P. F. 409, 1, *suopto pro suo ipsius, ut meopto meo ipsius, tuopto tuo ipsius*. Cf. gr. -πτε dans τίπτε.

V. -pe et -ipse. Cf. -met et -te. M. Benveniste la rattache, sans doute avec raison, -pte au groupe de *potis*, *pote*. Mais -pte fait difficulté.

1^o **pūbēs**, -is f. : poil qui caractérise la puberté : *si inueni iam pube contingitur*, Cels. 7, 19. Joint et opposé à *capillus*, Plin. 34, 59. Par extension, « partie du corps qui se couvre de ce poil, pubis » (Vg., Ae. 3, 427, etc. ; cf. gr. ἥπη, qui désigne aussi les signes de la puberté, les organes sexuels et la jeunesse). Employé collectivement pour désigner la population mâle adulte, en âge de porter les armes et de prendre part aux délibérations de l'assemblée ; cf. Plt., Ps. 126, *pube prae senti in contione* (parodie d'une formule juridique ancienne commentée dans la glose de P. F. 301, 3, *pube prae sente est populo prae sente, συνεχόντικός ab his, qui puberes sint, omnen populum significans*) ; T.-L. 1, 9, 6, *Romana pubes* ; Vg., Ae. 7, 219, *Dardana pubes*, etc. (= *pūberēs*, qu'emploie César, B. G. 5, 56, 2, *omnes puberes armati conuenire consuerunt*). A ce dernier sens se rattachent l'adjectif *pūblicus*, qui pourrait être une contamination de **pūbicus* (non attesté, cf. *ciuicus*) et de *poplicus*. Ancien, classique, usuel. M. L. 6806, **pubula*.

Dérivés : *pūbescō*, -is (= ἥπατος) : se couvrir de poils ou de dvetus ; arriver à la puberté. Ancien (Enn.), classique (Cic.). En poésie, « pousser, croître ; arriver à son plein développement » ; *impūbescō* ; *re-pūbescō* (Col.). Un adjectif *pūbēs* est attesté en poésie à partir de Virgile ; mais il n'y a pas de verbe *pūbeō*, sauf peut-être à très basse époque (Cassiod.).

2^o **pūbēs** (*pūber*, *pūbis*), -eris adj. et subst. m. f. : pubère, adulte : *p. puer qui iam generare potest. Is incipit ab annis XIV, femina uiripotens a XII*, P. F. 297, 2. Employé comme adjectif par Vg., Ae. 12, 413, avec le sens de « couvert de poils », plutôt que « *adultus* » (Serv.), *puberibus caulem foliis* (à côté de *pūbēs*, même sens, Ae. 4, 514).

Dérivés : *pūbertās* ; *impūbēs* (-ber, -bis), cf. ἥπηδος et dans les gloses : *pūberat*, *crescit* ; *pūberāle*, ἥπηδαν ; *pūbertus*, -ta, ἥπηδος, d'où *pūbor*, -āris (Dosit.) ; *depūbēs*, -ber, *porcum lactantem qui prohibitus sit pubes fieri*, P. F. 63, 9. Il est difficile de fixer la forme ancienne de l'adjectif, dont le nominatif est rare et tardif (Serv., in Ae. 5, 146). La prose a les formes obliques du type *pūberem* (Cic., De Or. 2, 224), *pūberēs*, *impūberēs* (Cés., B. G. 5, 56, 2 ; B. G. 3, 14, 3). Les poètes et les prosateurs de l'époque impériale emploient de préférence *impūbis*, -e : T.-L. 9, 14, 11, *canduit pariter... puberes impubes*, où le contraste est frappant ; Vg., Ae. 9, 751, *impubes... mālos*, etc. Le substantif dérivé *pūberias* est dans

Cic., N. D. 2, 86. La double valeur, adjetif et substantif, de *pūbēs*, *pūber* rappelle celle de *über* : mais *pūbēs* est du genre animé et féminin comme *pībēs*. Les formes obliques de l'adjectif peuvent avoir été influencées par la flexion de *uetus*, *uetoris* : *pūberem aetātem* s'oppose à *ueterem aetātem* ; et l'adjectif simple **pūbis*, *pūber*, avoir été rebâti sur *impūbis* (cf. *innūbis*, gr. ἄνηδος), *impūber*, qui rappelle *degen*. Histoire trouble et compliquée dont le détail nous échappe, faute de formes anciennes assez nombreuses.

Aucune étymologie sûre. On pense naturellement à skr. *pumān* « homme », acc. *pumānsam*, gén. *pumānsa*, mais la formation de *pūbēs* reste à expliquer ; ceci ne rendrait compte que de *pū-*, v., sur ces faits, Solmsen, IF 31, p. 476. Une racine de la forme **pūdh-* ou **pūbh-*, avec sourde initiale et sonore aspirée finale, est exclue et -*bēs* doit être un second terme de composé : racine de *fui*, etc. (cf. *pro-bus*), ou **dhē-*? Sans rapport avec

pūblicus, -a, -um (*poublicom*, CIL I² 402) : qui concerne le peuple ou l'État, public (opposé à *priuūs*, comme *δημόσιος* s'oppose à *ἰδιος*) ; cf. rēs *pūblica* « les affaires de l'État » Subst. *pūblicus* m. « serviteur de l'État » (= ὁ δημόσιος) ; *pūblicum* n. « domaine public » ; *in pūblicō* « en public ». Ancien, usuel, classique. Les formes romaines sont savantes, M. L. 6805 ; de même, irl. *puplach*, *puplican*.

Dérivés : *pūblico*, -ās : rendre public, mettre à la disposition du public ; d'où « confisquer » (cf. δημοσίω, -σιώ). Le sens de « publier » ne semble pas attesté avant l'époque impériale, M. L. 6804 (formes savantes). De là : *pūblicitā* « confiscation » (Cic.) ; *pūblicus* « au nom du peuple ou de l'État » ; *pūblicanus*, -a, -um, surtout substantivé : *pūblicanus*, -i m. « qui affirme les revenus de l'État ; fermier général, publicain ».

V. *pūbēs* et *populus*. Sur le groupe *pūbēs*, *pūblicus*, v. Benveniste, R. Phil., 1955, p. 7.

pūcīnus : petit (Diehl, Inscr. christ. uet. 4023). De *pūllicenus*?

pūdet, **pūdītum est et pūdītū**, -ēre : avoir honte. Verbe impersonnel, mē *pūdet* (et *pūdītū*, Pétr. 47, 4, cf. *uerētū*). Toutefois, la construction personnelle *pūdet* apparaît chez les comiques, e. g. Plt., Gas. 877. De là : *pūdēns* (et *impūdēns*) et les adverbes *pūdēnter*, *impūdēnter* ; *pūdēndus* ; *pūdēndā*, -ōrum « les parties honteuses » (= τὰ ἀδότα) ; *pūdibundus*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *pūdō* (cf. ἀδότα) ; *pūdīcīs* (cf. *amicūs* et *paedīcīs*) ; *pūdīcīta* (opposé à *stuprūm*, Cic., Cat. 2, 11, 25) ; personnié et divinisé ; *pūdīcīndus* (Gloss.) ; *pūdēscīt* (Min. Fel., Prud.) ; *pūdīcīlīs* (tardif) ; *pūdīmentū*, ἀδότοv (Gloss.) ; *pūdēfāctū* (Gell.) ; *pūdīpētū* : forme à *pūdē-* augmentatif (cf. *discipiō*, etc.), du vocabulaire de la comédie, reprise par Apulée ; *pūdōrātūs* (langue de l'Église) ; *expūdōrātūs* (Pétr. 39, 5) ; *pūdōrōsūs* (Gloss.) ; *pūdīcīlōr* (Laevius) ; *impūdītīa* (ancien, Enn.), d'où *pūdēntīa* (Apul.) ; *impūdīcīs*, -ōtīa ; *impūdīcītū* : *stuprātūs*, *impūdīcītūs factūs*, P. F. 96, 24 ; *dēpūdītū*

(*Laberius*, d'après *dē-honestāre*, *dē-virgināre*) ; *dēpūdītū*, *dēpūdēscō* (latin impérial) ; *sūppūdet* (Cic., Fam., 9, 1, 2). Pour *repudium*, v. ce mot.

L'ensemble du groupe montre que le sens originel est « mouvement de répulsion ». On ne voit à en rapprocher que le groupe très différent de gr. σπεύδω « je m'efforce, je me hâte » et de lit. *spaudžiū* « je peine », *spādēti* « se donner de la peine ». Pour des valeurs psychiques des racines telles que **(s)teud-*, **(s)peud-*, cf. lat. *studeō* ; v. aussi *stupeō*.

puer (*pouero* avec -ou- dans CIL III, p. 962, n. 2 ; sans doute forme tardive et populaire comme *plouebat* de Pétr. 44, 18 ; v. *pluo*) ; -rī m. et f. (toutefois, la langue tend à créer un féminin *puera*, déjà dans Liv. Andr., Varr., mais qui ne s'est pas répandu) : enfant, garçon ou fille, dans la période de la vie qui succède à l'*infātūa* et précède l'*adulescentia*. L'expression *ā puerō*, *ā pueris* s'emploie comme le grec ἐκ παιδός, ἐκ παιδῶν au sens de « dès l'enfance ». Diffère de *liberī*, qui désigne les enfants par rapport aux parents. Toutefois, la distinction n'est pas toujours observée, et *puer* sert de singulier à *liberī* : cf. Vg., Ae. 4, 94, *tuque* (= *Venus*), *puerque tuus* (*Cupidus*) ; et même CIL XIV 2862, *Fortunae Iouis puer*. *Pueri* est même employé pour *liberī* amétrique, Hor., AP 83. Souvent, comme le gr. ἄρτις a le sens de « jeune esclave » ; cf. le fr. « garçon ». Étant donné l'extension de sens prise par *infātū*, *puer* faisait double emploi. Aussi n'a-t-il pas survécu dans les langues romaines, malgré sa fréquence et son ancienneté dans les textes ; seules quelques formes dialectales conservent des traces de *puerulus*, *puerilis* ; cf. M. L. 6807-6808.

Dérivés et composés : *puer(i)tia* (-tiēs) ; *puerāscō* et *repuerāscō* ; *puerilis*, -lītās (pour l'i, cf. *hostilis*, *ciūlīs*) ; *puerātūs* : παιδεραστής (Tert., cf. *pullāriūs*) ; *puerōs* : παιδικός (Gloss.) ; *pūerāster* : ἀντίτρας (Gloss.) ; *puerūlūs* (Arn.) ; *puella* : fillette, terme de tendresse, fréquent dans la langue amoureuse (*puerūlūs* est beaucoup plus rare et refait secondairement sur le féminin) ; dans les couples, la forme de diminutif est normale pour le féminin, cf. *ancēlūs* (*seruūs*), *ancīlla*, *adulescēns*, *adulescentūlā* ; *gr. παιδίσκη*, etc. ; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 418 ; E. Fraenkel, Glotta, I 286 ; J. Wackernagel, Glotta, 2, 6 sqq.) ; *puellāris* ; *puellāscō* ; *puellūla* ; *puellūlōr*, -āris (Laber. ap. Non. 490, 22?) ; *puellātūrīs* (*Solin.*) ; *depuellō* = ἀκτηρθεύειν (Cael. Aur.) ; *puerāra*, -āf. ; *puerērīum* ; *puerīgenus* (Fulg.). Tardifs : *puerīnus*, -ā (Diehl, I. C.) ; *puerīcellus* (Greg. Tur.). Cf. peut-être aussi *Marci-por*, *Gaipor*. Mais *Naepor* semble étrusque : *Neipur*, *Naeipurs*.

Cf. osq. *pūklūm* « *puerūm*, *filium* », pél. *pūclōis* (*puerīs*), et skr. *putrāh*, av. *puōrō* « fils », avec une formation en *-tro- en face de -ero- du latin.

Formations expressives apparentées dans *pūsūs* et *pūtūs*, *pūllūs*.

Groupe de mots de caractère familier. On en rapproche gr. πα(F)īc, avec vocalisme « populaire ».

pūga, -ae f. : fesse. Emprunt de la langue érotique au gr. πογῆ (Novius, Hor., cf. Non. 39, 30). Cf. *pūgē-*

siaca (*pīgī-*, codd.) *sacra*, Pétr., Sat. 140 ; *dēpūgīs* (Hor.) = ἄπυρος ; cf. *dēlumbīs*.

pugil ; **pugillūs** : v. *pugnūs*.

pūgiō : v. *pungō*.

pugna ; **pugnō** : v. le suivant.

pugnūs, -i m. : poing ; *pugnūs a punctione*, i. e. *per-* *cussu* dicitur, P. F. 243, 1 ; « poignée » (par exemple, Cat., Agr. 82). Ancien, usuel. Panorm. M. L. 6814, *pugnūs*. Irl. *cuan-ene*, *pūann*. Peut-être même racine **pēug-*/*pug* que dans *pungō*, *pupūgī*, avec suffixe *-no-* comme dans *sonmūs*. Le poing est « ce qui sert à frapper » ; la racine qui dans *pungō* a le sens spécial de « piquer » exprimerait d'une manière générale l'idée de « choc ». Cf. *pugil*, -līs m. (nom. *pugilis* dans Varr. ; ûdūs in Prudence ; même formation que *ugil*) : athlète qui pratique le pugilat, boxeur ; d'où *pugilōr*, *āris* (-lō) ; *pugilātūs*, -ūs ; *pugilātō* (Cic.), -tor (Arn.), etc.

De *pugnūs* « poing » dérive le dénominalis *pugnō*, -ās, proprement « frapper, combattre avec le poing » ; cf. Plt., Gas. 412, *oppugnātūm* ὁ « figure boursière de coups de poing », mais qui a pris le sens élargi de « combattre, livrer bataille », M. L. 6813. Sur *pugnō* a été bâti le substantif postverbal *pugnā* « arme de combat », cf. Plt., Cu. 572-573, *lenō minitūr mihi | meaque pugnāe proeliārē plurūmā opītrātē iacent?*, et surtout « bataille, genre de combat, tactique », v. fr. « poigne », M. L. 6811, comme *luctā* sur *luctārī*. De *pugnō* combattre » sont issus de nombreux dérivés et composés se rapportant tous à ce sens et sans lien avec *pugnūs* : *pugnāt*, -ātīs m. « combattif, batailleur » ; *pugnācīter*, -ātūs ; *pugnātōr*, -trīx, -culūm, -tōrīs, -bīlīs ; *compūgnātō* = συμπολεμένο (non attesté avant Aulu-Gelle) ; *dē-pugnō* « combattre avec acharnement » (d'après *dē-bellōtō*) ; *expūgnō* « prendre d'assaut » = ἐκτολοφεύειν, Cés., Corn. Nep., non dans Cic. ni dans Sall. ; *impugnō* ; *oppugnō* « livrer bataille autour » (différent de *obsidētō* « assiéger, bloquer »), déjà dans Plaute ; *prōpugnō* et *prōpugnācūlūm* « ouvrage avancé de défense » ; *repugnō* « repousser en combattant », avec dérivés en -ātīo, -ātōr. Cf. aussi M. L. 4322, *impugnārē* > empigner, etc.

Sur *pugnālē* « poignard », v. B. W. ; M. L. 6812.

De *pugnūs* « poignée » dérive *pugillūs*, -i m. (*pugillūm* n.), qui a pris le sens de « poignée » à mesure que *pugnūs* se spécialisait dans celui de « poing », M. L. 6809.

Dérivé : *pugillāris* (l'adjectif aurait un û dans Juv. 11, 156, où le sens serait « de la grosseur du poing », *pugillārē testicūlī* ; mais certains lisent *pugillārēs*, cf. Friedlaender, ad loc., et le passage est obscur) « qui tient dans la main » ; substantivé au pluriel *pugillārēs* ou *pugillārīs* dans le sens technique de « petites tablettes à écrire » (qui tiennent dans la main fermée) ! Celtique : irl. *polaire*, britt. *pollor-avr*. De là : *pugillātōr* « porteur de tablettes » ; *pugillātūō* « transport des tablettes » ; *pugillārīus* « fabricant de tablettes à écrire ».

Cf. l'élément radical du gr. πογ- dans ποξ « avec le poing », πογμάχος « pugiliste », πογμή « poing, pugilat » ; v. *pungō*.

pule(h)er, -e(h)ra, -e(h)rum (ancien *pole(h)er* d'après

sés), *punctum*, -ere : piquer, sens physique et moral. Ancien, classique, usuel. M. L. 6850.

Formes nominales, dérivés et composés : *pūgiō*, -ōnis m. : poignard, *dictus quod eo punctum pugnatur*, P. F. 265, 5; *pugunculus*; *punctum* : point, petit trou fait par une piqure; point (de ponctuation), traduction de στύγη. De là « partie d'un tout grosse comme un point » : *puncto temporis* = στύγη χρονοῦ, etc. Panroman, sauf roumain. M. L. 6847. Celtique : irl. *pone* « punctum »; britt. *pwyg*, *pwyth*; v. angl. *pynegan*.

punctus, -ūs m. (Plin.) : piqure, point; *punctū* (langue médicale) : point; d'où *puncticula*; *punctura* (Cels.), M. L. 6848; *punctulum* (Apul.); *punctillum* (Sol.); *punctōrum* : instrument pour piquer (tardif), M. L. 6846; *punctum* : avec la pointe, opposé à *caesim*. Cf. encore M. L. 6845, *punctiāre*; M. L. 6851, **pūngellus*; B. W. *poinçon*.

compungō (bas latin, parfait *compugī*) : piquer. Composé d'aspect déterminé. Très usité dans la langue de l'Église au sens moral (gr. κατανοσώ) pour désigner la souffrance du remords. De là *compunctus*, *compunctiō*.

expungō : piquer tout en travers; effacer par des points (un nom), rayer; en particulier effacer le nom d'un débiteur», d'où « donner décharge; décharger »; *interpungō* : διακεντώ; *interpunctiō* = διακεντητικός; *perpungō* (Cael. Aurel.), cf. M. L. 6424, *perpunctus*; *repungō* (Cic., Fam. 1, 9, 19).

V. aussi *pugil*.

L'élément radical *pug-* pourrait appartenir au groupe des mots à (s)p- initial indiquant un choc (v. *pudet*, *pugnus*), comme *stig-* (v. *instigāre*) au groupe de (s)t-. Sur **pinctiāre* « pincer », v. M. L. 6509 b et B. W. s. u.

pūnieus, pūnieus : v. *Poenus*; p. *arbor* : grenadier = φοῖνιξ.

pūniō : v. *poena*.

puppa (*pūpa*), -ae f. : petite fille, poupée. Mot du langage enfantin. *Puppa* présente la même géminalité que *accā*, *attā*, *pappa*, *puttus*. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, cf. M. L. 6852 et 6854 (all. dial. *poppe?*), ainsi que le diminutif *pūpula*, M. L. 6856. Sur *puppa*, *pūpa*, *pūpula* ont été formés les masculins *puppus*, *pūpus*, *pūpulus*, qui, du reste, sont rares et n'ont pas survécu. Sur *pūpula*, *-lus* est bâti un second diminutif *pūpilla*, *-lus* (avec ū, contrairement à *mamma*, *mamilla*, etc.) qui, dans la langue du droit, a pris le sens de « pupille, enfant mineur orphelin »; de là *pūpiliāris* « de pupille », p. *āetās*, *pecūnia*; *pūpiliātus*, -ūs. *Pupila*, *pūpilla* désignent aussi la pupille de l'œil (cf. gr. κόρη), ou prunelle, ainsi nommée à cause de la petite image qu'on voit s'y refléter. Cf. M. L. 6853. Les gloses ont un verbe *pūpior*, παθένομαι CGL III 165, 21. Cf. aussi *Pūpius*, *Pūpiānus*, *Pūpiānus*, etc.?

Puppa a dû avoir également dans le langage enfantin le sens de « sein » (cf. lett. *pups* « sein », *paupt* « gonfler »), qu'on retrouve dans les langues romanes; cf. ital. *poppa*. De ce *puppa* est issu un dénominatif **pup-pāre* « téter », M. L. 6854, **pūppa* 2. Cf. le double sens de *mammā*.

puppis, -is f. (acc. *puppim*, abl. *puppi* et *puppe*) :

poupe d'un vaisseau. Ancien, classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6855.

Pas d'étymologie sûre. Le mot s'oppose à *prōra* (proris); v. ce mot, qui est un emprunt.

pūpulō, -ās : crier (du paon). Onomatopée (Poet. Lat. Min. 1, 61, 26).

pūpus : v. *puppa*.

pūrgō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : purifier, nettoyer (sens physique et moral), purger; sē *pūrgāre* « se disculper »; et, à l'époque impériale, « excuser, justifier ». Ancien, classique, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6859.

Dérivés et composés : *pūrgāmen* (Ov. = κάθαρμα); *pūrgāmentum*; *pūrgātiō* (= κάθαρσις), -tor, -trix, -rius (cf. M. L. 6859 a) (irl. d'Église *purgó*, *purgātor*), -tiūs, -tūra; *pūrgātūcīus* (Not. Tir.); *pūrgātū*, -ās (Plt.); *purgābilis* (Plin.).

dē-, ex- (M. L. 3059), *per*-, *re-pūrgō*.

Pūrgō est issu de *pūrigō* (attesté encore dans le participe du composé plautinien *perpūrigātus*, cf. Mi. 17), dérivé de *pūrus*; cf. *lērigō*, *iārigō*, *līrigō*. L'étymologie de Thurneysen qui dérive le verbe de **pūr-* « feu », et *ag-*, d'après *fūmīgō*; est invraisemblable.

pūrpa, -ae f. : pourpre. Désigne à la fois le coquillage (*murex*), la teinture qu'on en tire et l'étoffe ou le vêtement teint de cette couleur. Symbolise dans ce sens le pouvoir, et en particulier le pouvoir suprême : *pūrām sūmēre*.

Emprunt ancien et oral au gr. πορφύρα, traité comme un mot purement latin, d'où l'adaptation du redoublement : cf. *fūr/fūr*, *curlūdō*, etc.; a fourni de nombreux dérivés : *pūrpeus* (= πορφύρεος, cf. *pūnīceus*); *pūrātūs* (d'où *pūrporō*); *pūrurāster* (Galen.); *pūrāriūs*; *pūrūriō* = πορφύρων; *pūrurāssa*, épithète de Vénus; *pūrissātē*, etc. Panroman, sauf roumain. M. L. 6862. Celtique : irl. *corcur*, *pūrūp*; britt. *porphor*. Germanique : got. *pārpāpāra*, *pārpārōn*; « colorer de pourpre »; v. angl. *purpūre*, v. h. a. *pūrpa*. Les gloses ont aussi *pūrilla*, peut-être déformation par étymologie populaire de *turturilla* et qui est expliqué par *locus in castris extra uallum in quo scortū prostant; nam apud ueteres matronae stola, libertinae togā, prostitūtae purpūra ueste utebantur*. — *Purpurilla* est conservé dans le dialecte vénitien, M. L. 6863.

pūrūs, -a, -um : pur, sans tache, sans souillure; et « pur de »; pur suite et net, sans mélange, « exempt de ». L'adjectif appartient surtout à la langue religieuse; cf. plus bas l'emploi et le sens de *pūrāre* et *pūrīmēntrīo*. Correspond exactement à gr. κάθαρός Ancien, panroman (sauf roumain). M. L. 6864. Celtique : irl. *cīrpūr*; britt. *pur*.

Dérivés : *pūrō*, -ās, -āre (= κάθαρόω), supplanté à l'époque historique par *pūrgō*, *pūrificō*, mais conservé dans une glose de Festus, 254, 9, *prophetas in Adrasto Iulius nominat antistites fanorum, oraculorumque interpretes* (2) : « cum capita uiridi lauro uelare inperant prophetae, sancta ita caste qui purant sacra », et qui est attesté par le témoignage des langues ro-

manes, M. L. 6857 et 2576 a, *dēpūrāre*; cf. aussi *impūrātūs*, populaire, employé comme terme d'injure par Plaute et Térence et repris par Apulée; *pūrē* (superlatif archaïque *pūrīmē* dans Fest., P. F. 301, 7, *purime tēinēro* : *purissime tenuero*), conservé en roumain avec le sens de « seulement », M. L. 6858; *pūrītās* (rare et tardif d'après καθαρότης), M. L. 6860; *pūrēfāctō* (Non.); *pūrīfīcūs*; *pūrīfīcō*, -fīcātō, -fīcātūrūs (époque impériale); *impūrūs*; *impūrītā*, -fīcātūrūs (époque impériale); *pūtūs*; *pūtūlūs*; *pūsillātās* (langue de l'Église), *glosē ὀλύγωρος*; *pūsillātūs* = ὀλύγος, μικρο-φυγλα; *pūsillūs*; *perpūsillūs*; *pūsin(n)a*, *Pūsinus* (tardif). Usités de tout temps, mais appartiennent surtout au vocabulaire familier (sauf dans la langue de l'Église).

Pūtūs doit représenter un ancien **pūssus* (de **put-*s ou **put- to-s?*) ; la brève de *pūsillūs* rappelle l'alternance *mamma*/ *mamilla*, *quālus*/*quāsillūs*. Cf. *putus*; et *puer*, *pullus*; *pīsinus*.

put(t)a : v. *putus* 2.

pūtēō, -ēs, -ēre (**pūtīre*, v. fr. *pūir*, etc.) : être pourri, gâté, corrompu; puer. Ancien, usuel.

Formes nominales et dérivés : *pūtōr*, M. L. 6883, irl. *pūdar*; *pūtīdūs*, souvent employé comme terme d'injure ou de blâme; se dit du style, cf. le fr. familier *puant*, M. L. 6878, britt. *pōt*; *pūtīdūs*; *pūtīdūsūlūs* (Cic., Fam. 7, 5, 3); *pūtēō*, -is : se gâter, se corrompre (déjà dans Cat., Agr. 3, 4), M. L. 6876; *ex*, *re-pūtēō*. Cf. aussi M. L. 6880, **pūtīum*, et 6879, **pūtīnāsīus*; 6888, *pūtūlūtūs*.

Avec ū : *pūtēō* (-ris), -tris, -tre : pourri, qui se décompose ou se désagrége, M. L. 6875; irl. *pūdar*, britt. *pūdr*.

De là : *pūtēō* et *putrēō*, M. L. 6885; *imputrēō* (Col.), M. L. 4326; *putrōr* (Arn.); *putridūs*, M. L. 6887, et *putridūlūs* (Amm.); *putrībīlīs* (Paul. Nol., Aug.); *putrēō*, -inis (bas latin) et *putrāmē* (Cyp.); *putrīlāgō* (Non.); *putrōsūs* (Cael. Aur.); *putrēfāctō*, -fīō, -fīcātō; *imputrēō*, M. L. 4326; *imputrībīlīs* (langue de l'Église = ἔστηρος); *imputrībīlītē*; *putrīmōrdāz* (Boëce).

Cf. encore M. L. 6884, **pūtīriūs*; 6886, **pūtīcārē*. V. *pūs*.

puteus, -i m. (-teum n., Inscr.; *putea*, n. p., Varr. ap. Non. 217, 1) : puits. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 6877. Celtique : irl. *cuithē*, *putte*; britt. *pydēw*. Germanique : v. h. a. *pūzzī*, etc. Sur britt. *putte* « cunus », v. J. Loth. s. u.

Dérivés : *puteālīs* : de puits, p. *aqua*, M. L. 6872; *puteālī* n. (*puteālē*) : margelle de puits; et spécialement, à Rome, margelle dont on entourait certains lieux frappés par la foudre : p. *Libōnīs*; *puteānūs* (Col., Plin.); *puteāriūs* m. : puisatier, M. L. 6873. Un dénominatif composé **sūbpuētēā* est supposé par certaines formes romaines, M. L. 8388. A puitus Varron rattache le nom de la ville *Puteoli* (M. L. 6874) et *puticuli (-lae)*, nom d'un lieu de sépulture sur l'Esquilin, mais propose également de les faire dériver de *pūtēō* (malgré la différence de quantité), L. L. 5, 26 : « a pūtēō oppidūm ut Puteoli, quod incircum eum locum aquae frigidae et calidae multae, nisi a putore potius, quod putidūs odoribus saepe ex sulphure et alumine. Extra oppidū a pūtēō puticuli, quod ibi in pūtēō obrubuntur homines, nisi potius, ut Aelius scribit,

puticulae quod putescebant ibi cadauera projecta, qui locus publicus extra Exquiliis. Itaque eum Afranius puticulos in Togata appellat, quod inde suscipiunt per puteos lumen ». Cf. P. F. 241, 1.

Putēus a la même finale que *balteus*, *calceus*, *pluteus*, ce qui laisse supposer une origine étrusque. Sur étrusque *puteal*, v. Sigwart, Glotta, 8, 159. Dans rapport avec *putare* ou *pauire*.

putō : v. le suivant.

1. **pūtus, -a, -um** (sur la quantité de l'*u*, v. Aulul-Gelle 7, 5, 5 ; Alfenus prononçait *pūtus* d'après *pūrus*, mais la brève est attestée par le mètre dans Plt., Ps. 1200 ; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 103 et 213) : ancien adjectif presque uniquement employé dans la locution asyndétique *pūrus pūtus*, qui s'applique surtout à l'argent : *argentum pūrum pūtum* « argent pur [et] sans mélange ». Ancien, mais rare et de couleur archaïque ; cf. P. F. 23, 10 ; 241, 4, qui attribue le mot aux *antiqui* De *pūtus* Varron, L. L. 6, 63, fait dériver le dénominatif :

2. **putō, -as, -auī, -ātum, -āre**, dont le sens général serait « nettoyer, purifier », cf. Varr., R. R. 2, 2, 18, *uellus lauare ac putare*, et qui se serait spécialisé dans des acceptations techniques :

1° « émonder, élaguer les arbres », sens qui s'est maintenu jusque dans les langues romanes, cf. M. L. 6869, *pūtare*, et en germanique dans les mots *poten* (all. *dial.*), *possen* (franc.) ; cf. aussi bret. *embouda* « greffer, enter », de *imputare* (avec influence de *ēμφυτον?*) ; v. B. W. sous *enter*.

2° « apurer un compte », *ratioñem putare* ; cf. Varr., I. 1. : *putare... purum facere; ideo antiqui purum putum appellarunt; ideo putator quod arbores puras faciū; ideo ratio putari dicuntur, in que summa fit pura: sic est sermo in quo pure disponuntur uerba, ne sit confusus atque ut dilucet, dicuntur disputare*; et Gell. 7, 5, 6 sqq., etc. De ce second sens serait dérivé celui de « compter, calculer, estimer » et, d'une manière plus générale, « juger, penser », peut-être d'après *λογίζομαι* ; cf. *aestimō*, *dūcō*, qui présentent des développements analogues. — *Putare* et son composé *computare* sont les verbes qui correspondent à *ratiō*, le verbe *reor* étant rapidement sorti de l'usage.

Ce double sens de « élaguer » et de « calculer, penser » se retrouvera dans les dérivés et composés de *putare* ; cf., par exemple, *putāmen*, *amputō*, en face de *putātius*, *disputō*, *imputō*. Ainsi se seraient constituées deux séries qui sémantiquement n'ont rien de commun entre elles :

1° *Putā*, -ae f. : déesse qui présidait à l'émondage (Arn. 4, 7) ; *putāmen* (usité surtout au pluriel) : branches élaguées d'un arbre ; puis « épluchures, écales d'un fruit », etc. Mot technique en -men de la langue rustique ; *putātō* : élagage, émondage. Sens classique ; le sens de « estimation » n'apparaît que tardivement ; *putātor* : élagueur (Varr., Plin., Col., Ov.), M. L. 6869 a, 6870 ; *putātōrius* : -a *fāx*, d'où *putātōria*, substantivé et conservé dans les langues romanes, M. L. 6871 ; **putō*, -ōnis, M. L. 6882 ; *imputātus* : non taillé ; *amputō* : tailler tout autour, rogner ; d'où « couper, muti-

ler » (sens propre et figuré) ; *amputātō*, *dēputō* : tailler de haut en bas ; *expūtō* : enlever en taillant, élaguer ; *imputō* : enter, M. L. 4325 ; cf. aussi M. L. 4300, **impētātō* ; *interputō* : faire des éclaircies, émonder ; *supputō* : par-dessous, M. L. 8387 b.

2° *putātius* : putatif (langue de l'Église) ; *putātō* : compte, estimation (Macr., Dig.) ; *computō* (composé d'aspect déterminé) : compter, cf. Plt., Mi. 204, *dēxēra digitis rationem computat* ; mettre en compte. A remplacé dans ce sens *putare*, spécialisé dans le sens de « penser », et est passé dans les langues romanes, ainsi que le bas latin *computus*, -i (postverbal de *computō*, comme *pugna de pugnō*), qui, au sens de « compte », s'est substitué à *ratiō*, M. L. 2108, 2109 ; *computātō* (irl. *compōitecht*), -tor ; *dēputō* : compter, estimer (anté et postclassique) ; *disputō* : examiner contradictoirement ou dans tous ses articles un compte (Plt., Au. 529) ; dans la langue de la rhétorique et de la dialectique, « exposer les arguments d'une cause ; discuter de » (trad. *διαλογίζομαι*, cf. *disserrere*) ; *disputātō* (= *διαλογίζομαι*, Cic., Cés., Quint.), -tor ; *disputātrix*, employé par Quint. 12, 2, 13, pour traduire η *διαλεκτική* (sc. *τέχνη*) ; *disputābilis*, etc. ; *expūtō* : examiner sous toutes les faces ; comprendre (rare, mais d'époque classique, cf. *ἐκλογίζομαι*) ; *imputō* : mettre en compte ; imputer, attribuer (usuel et classique ; sur les différents sens, v. Ingrid. Odelstierna, *De ui... gerundii...*, *accedunt de uerbo imputandi adnotaciones*, p. 67 sqq. ; mais les dérivés *imputātō*, -tor, -tiūs sont de basse époque), M. L. 4324 ; B. W. *enter* ; et germanique : v. h. a. *imputān*, etc. ; *reputō* : faire faire les comptes, calculer ; d'où « réfléchir, examiner » (classique, mais non dans César), M. L. 7232 ; *reputātō* (époque impériale) ; *perputō* (Plt., Cist. 155) ; *supputō* (= *ὑπολογίζομαι*) : compter, supputer (époque impériale, comme les dérivés *supputārius*, -tātō, -tor). Cf. aussi *apputare* (Not. Tir.), M. L. 559 a.

L'impér. *puta*, *ut puta* s'est employé comme adverbe à basse époque, au sens de « par exemple, comme » ; v. Blaise, s. u.

Il se peut, toutefois, que l'on ait affaire à deux racines originaiement distinctes, l'une signifiant « couper », l'autre signifiant « purifier, épurer », et que les étymologistes auraient essayé de confondre sous un sens fondamental unique.

Ni l'*u* bref de *putus* en regard de l'*ū* de skr. *pūtā* « purifié », normal dans une racine dissyllabique, ni le sens de « bien élagué » qui ressort de *putare* ne permettent, semble-t-il, de rapprocher *pūrus* (cf. toutefois *pāter* en face de skr. *pātih*). En revanche, on peut rapprocher lit. *piātui* « couper », *piūkla* « scie », v. pruss. *piūklan*, traduit par Sichel, Voc.

puttus (pūtus) m. ; **put(i)a** f. (p. : *meretrīx*, Greg. Tur., Vit. patr. 19, 3) : petit garçon, enfant. Synonyme familier de *puer* ; traduit par *μητρός* dans les Gloses, CGL II 165, 43 et 45.

Diminutif *pūtillus* dans Plt., As. 964 (septen. iamb.), *hirundinem, monerulam, passerculum pūtillum*. Pour la brève, cf. *mamilla*, *ofella*, *quasillus*. L'abrégié de Festus, p. 241, 8, attribue à Plaute un adjectif *putītius* (l. *putīcius*?) mais, dans le passage correspondant des *Bacchides*, v. 123, les manuscrits de Plaute ont *poticō*, dont la quantité de la voyelle initiale est incertaine et le sens

pyramis, -idis f. gr. *πυραμίς*. Latinisé en *pyramida*, -ae (Claud. Mamert., Boëce).

pytissō, -ās : *ἄ*. λ. de Térence, Hau. 457, de *πυτίζω* « cracher (le vin après l'avoir goûté) » (Etym. Magn., non attesté dans les textes). V. *spūo*.

pyxīs, -idis (*pyxīs*, *buxīs*, manuscrits de Juv. 13, 25) f. : boîte, cassette. Emprunt au gr. *πυξίς*, déjà dans Ciceron.

Dérivés : *pyxīdicula* (Celse) ; *pyxīdātūs*, -a, -um (Plin.). Les dérivés romans et germaniques ont subi l'influence de *buxus* : v. ce mot. Irl. *piosa*.

pūtus, conjecture de Scaliger dans le Catalepton, 7, 2, v. Ernout, Rev. Phil., 1955, p. 52.

Les formes romaines remontent à *pūtūs*, *pūtta*, *pūtā* : ital. *puto*, *putta*, *putana*, fr. *pute*, *putain*, M. L. 6890 (cf., toutefois, B. W., qui rapproche *putain* de *pūeo*) ; le roumain *puchtos* suppose **pūtūs*, M. L. 6889.

Le nom propre *Pōtōnius*, cité par Varr., L. L. 7, 28, dans le pentamètre *Fili Pōtoni*, *sesquisenex puerum*, semble être sans rapport avec le groupe et d'origine étrusque ; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 216.

Cf. *puer*, *pullus*.
pūniō : v. *pauītō*.